

Bibliothèque(s)

59/60

DÉCEMBRE
2011



VUES DE L'ÉTRANGER

Éditorial, par Pascal Wagner **1** Sommaire **2** Bibliobrèves **4** Un regard allemand sur l'architecture des bibliothèques en France, par Olaf Eigenbrodt **8** Toutes directions. Réflexions d'une bibliothécaire argentine, esquisses, par Silvia Cecilia Anselmi **13** Un Américain à Paris. Un bibliothécaire dans le programme d'échange de New York, par David Roycroft **18** Notes de voyage d'un tour de France bibliothéconomique, par Réjean Savard **24** Lecture publique à la française. La vision d'un bibliothécaire marocain, par Mohamed Bourah **31** De la lumière et des livres, par Livia Castelli **35** Quelques aspects d'une France étrange, par Chisato Sugita **38** *Alone Together*. Sociabilité et nouveaux espaces de recherche en France, par Judith A. Miller **40** Nationales et départementales. Souvenirs et expériences d'une collaboration avec la BnF, par Elena de Santiago Paez **45** La BnF et moi. Histoire d'une conversion, par John Dewald **48** Déjà vu. Un point de vue polonais sur les bibliothèques universitaires françaises, par Zuza Wiorogórska **50** « *Small is beautiful* », par Judith Nübold **55** Le français, porte étroite de l'infodocumentation, par Muhammad Ijaz Mairaj **56** Les bibliothèques : un lieu social, par Miriam Schmidt **59** Miroirs méditerranéens. Du Liban en Provence, par Ghiwa Allam **63** « *Nous avons fait un beau voyage...* » Un voyage d'étude des bibliothécaires tchèques en France, par Jiří Plešek **65** Bib'gynéco. Des bibliothèques au travail, par Parfait de Thom Ilboudo **68** La littérature retirée. Complainte du bibliobus, par Raket Helmsdal **71** Courir, dit-il. Parcours parisien d'un étudiant chinois, par Pan He **72** La découverte de l'universel. Un bibliothécaire haïtien en Corrèze, par Jean-Billy Mondésir **74** Actualités de l'ABF • Les gens • En bref • Des bibliothèques décomplexées, par Valérie Barbage et David Declercq • Voyage au Liban • Hommage à Jean Tabet, militant intégral **78** Reportage Les bibliothèques et l'intégration, par Cécile Trévian **95** Paroles d'éditeur • Capricci, par nécessité, entretien avec Emmanuel Burdeau **101** Billet des Hybrides Et pourtant, ils écrivent... les adolescents et les fanfictions, par Perrine Helly **108** Les bibliothèques exposent **110** Notes de lecture **111**



32^E SALON
DU LIVRE
16 - 19
MARS 2012
PORTE DE VERSAILLES

LETTRES JAPONAISES À L'HONNEUR
MOSCOU VILLE INVITÉE
DU LIVRE AU FILM
LE LIVRE DANS LA CITÉ
LA CULTURE MANGA

GRATUIT POUR
LES ÉTUDIANTS*

WWW.SALONDU LIVREPARIS.COM

PARTENAIRES OFFICIELS



TOUS LES TEMPS FORTS, DÈS LE 7 MARS
DANS L'ÉDITION PARISIENNE DE



BILLET EN VENTE : FNAC - CARREFOUR - GÉANT - MAGASINS U - INTERMARCHÉ - WWW.FNAC.COM - WWW.CARREFOUR.COM - WWW.FRANCEBILLET.COM - 0 892 692 694 (0,34€/MIN)



Organisé par



* Budget de moins de 20 ans sous réserve d'inscription en ligne

100% 100% 100%



Publication paraissant depuis 1907.

Éditée par l'**Association des bibliothécaires de France**

31, rue de Chabrol – 75010 Paris
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31
abf@abf.asso.fr
www.abf.asso.fr

Directeur de la publication

Pascal Wagner

Rédacteur en chef

Philippe Levreaud
redaction@abf.asso.fr

Comité de rédaction

Gérard Briand, Grégory Colcanap, Bernard Démay, Annick Guinery, Bernard Huchet, Jean Mallet, Pascal Wagner.

Responsable de rubrique

Les bibliothèques exposent
Nicole Picot

Publicité

Christine Guyot
Téléphone : 06 26 64 91 68
christine.guyot@gmail.com
Josiane Stern
Téléphone : 01 47 88 19 99
josiane_stern@wanadoo.fr

Diffusion

ABIS - Gérard Briand
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31

Maquette

M.-C. Carini et Pictorus

Mise en pages

Éditions de l'Analogie

Abonnements 2011

abf@abf.asso.fr / 01 55 33 10 36
Individuel : 50 € – Collectivités :
France 100 € / Étranger 110 €

Commission paritaire
n° 1109G82347
ISSN : 1632-9201
Dépôt légal : décembre 2011

Impression : Jouve, Paris

Bibliothèque(s)

REVUE DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÉCAIRES DE FRANCE
est analysée dans la base Pascal
produite par l'Inist et dans la base Lisa.

Couverture :

© René Jacques/LME

Éditorial

Allez voir ailleurs. Allez visiter d'autres bibliothèques, à l'étranger, bien sûr. Les relations de voyages d'étude des divers groupes de l'ABF dans cette revue témoignent bien de notre préoccupation d'élargir nos connaissances et d'améliorer nos pratiques professionnelles en cherchant des exemples chez nos voisins, et parfois même à l'autre bout du monde. On peut aussi aller tout simplement dans le canton voisin, dans la ville voisine, dans la région limitrophe avec le même bonheur. Et puis également écouter les « étrangers » que sont les personnes qui viennent d'autres pays, qui nous parlent de nos bibliothèques. C'est le thème de ce numéro, qui rassemble des témoignages généralement très bienveillants, mais sans doute devons-nous lire et relire attentivement entre les lignes.

Les « étrangers » peuvent être aussi les personnes qui, quoique de nationalité tout à fait française, n'ont pas l'honneur d'appartenir à notre profession. Il m'est quelque fois arrivé de penser : « Tout de même, il ne va pas m'apprendre mon métier, celui-là ! ». Heureusement, je ne crois pas l'avoir dit à voix haute. Du moins j'espère, car si c'est le cas, j'ai évidemment proféré une horreur. Nous devons aussi nous nourrir des critiques !

Mais revenons à la comparaison entre les bibliothèques françaises et ce qui se passe à l'étranger. La crise économique a des effets contradictoires : en 2009, aux États-Unis, elle a ramené vers les bibliothèques publiques un grand nombre de personnes touchées par la crise, qui ont même entraîné avec elles des personnes qui ne l'avaient pas été directement. Et puis nous avons tous entendu parler des fermetures de bibliothèques au Royaume-Uni qui ont soulevé des protestations parfois efficaces. Et même aux Pays-Bas, exemplaires au point qu'ils ont été la destination d'un grand nombre de voyages d'étude ABF, des rumeurs courent au sujet de fermetures d'une proportion inquiétante de bibliothèques. À vérifier.

En France, il semble que nous soyons encore loin de cela, ce sont encore plutôt de créations que l'on entend parler. Pour autant, ne nous endormons pas trop vite. Les crédits ont évidemment tendance à diminuer, et le non remplacement d'une partie des fonctionnaires s'étend, au-delà des services de l'État et des universités, à nombre de collectivités territoriales. Et puis il y a le projet d'augmentation de la TVA sur le livre, en cours d'examen par les assemblées à l'heure où j'écris, et qui, à plus ou moins brève échéance, serait susceptible de toucher tous les acteurs de la « chaîne du livre », à commencer par les libraires. Elle toucherait aussi les bibliothèques, et par ricochet leurs usagers. Il va falloir redoubler d'imagination ! Sachons trouver stimulants les défis !

Bonnes fêtes à toutes et tous !

PASCAL WAGNER

Au sommaire des prochains numéros de Bibliothèque(s)

- n° 61 : Japon – 15 mars 2012
- n° 62 : Communiquer – 1^{er} juin 2012
- n° 63 : Gastronomie – 31 juillet 2012



59/60

DÉCEMBRE
2011

Sommaire

4 Bibliobréves

Dossier

VUES DE L'ÉTRANGER

- 8 Un regard allemand sur l'architecture des bibliothèques en France, par OLAF EIGENBRODT
- 13 Toutes directions. Réflexions d'une bibliothécaire argentine, esquisses, par SILVIA CECILIA ANSELMINI
- 18 Un Américain à Paris. Un bibliothécaire dans le programme d'échange de New York, par DAVID ROYCROFT
- 24 Notes de voyage d'un tour de France bibliothéconomique, par RÉJEAN SAVARD
- 31 Lecture publique à la française. La vision d'un bibliothécaire marocain, par MOHAMED BOURAH
- 35 De la lumière et des livres, par LIVIA CASTELLI
- 38 Quelques aspects d'une France étrange, par CHISATO SUGITA
- 40 *Alone Together*. Sociabilité et nouveaux espaces de recherche en France, par JUDITH A. MILLER
- 45 Nationales et départementales. Souvenirs et expériences d'une collaboration avec la BnF, par ELENA DE SANTIAGO PÁEZ
- 48 La BnF et moi. Histoire d'une conversion, par JOHN DEWALD
- 50 Déjà vu. Un point de vue polonais sur les bibliothèques universitaires françaises, par ZUZA WIOROGÓRSKA
- 55 « *Small is beautiful* », par JUDITH NÜBOLD
- 56 Le français, porte étroite de l'infodocumentation, par MUHAMMAD IJAZ MAIRAJ
- 59 Les bibliothèques : un lieu social, par MIRIAM SCHMIDT
- 63 Miroirs méditerranéens. Du Liban en Provence, par GHIWA ALLAM
- 65 « *Nous avons fait un beau voyage...* » Un voyage d'étude des bibliothécaires tchèques en France, par JIŘÍ PLEŠEK
- 68 Bib'gynéco. Des bibliothèques au travail, par PARFAIT DE THOM ILBOUDO
- 71 La littérature retirée. Complainte du bibliobus, par RAKEL HELMSDAL

Liste des annonceurs

- | | |
|---------------------------|------------------------------|
| • Salon du livre de Paris | 2 ^e de couverture |
| • ABIS | 3 ^e de couverture |
| • L'Étudiant | 4 ^e de couverture |
| • Electre | p. 23 |

- 72 Courir, dit-il. Parcours parisien d'un étudiant chinois, par PAN HE
- 74 La découverte de l'universel. Un bibliothécaire haïtien en Corrèze, par JEAN-BILLY MONDÉSIR

Actualités de l'ABF

- 78 *Les gens. En bref*
- 80 Des bibliothèques décomplexées, par VALÉRIE BARBAGE et DAVID DECLERCQ
- 83 Voyage au Liban, par MARIE-HÉLÈNE BASTIANELLI, THIERRY BONNETY, GUENAE BORG, VIRGINIE DHERS, CÉLINE GILLY, MARIE HÉDON, EMMANUELLE RELLE, PIERRE TRIBALLIER et MARINETTE VOLPINI
- 91 Jean Tabet, militant intégral. Hommage à plusieurs voix, par MARIE-HÉLÈNE BASTIANELLI, MARIE-PASCALE BONNAL, CLAIRE CASTAN, JACQUELINE GASCUEL, GÉRALD GRUNBERG et RAMZI TADROS

Reportages

- 95 Les bibliothèques et l'intégration, par Cécile TRÉVIAN

Paroles d'éditeur

- 101 Capricci, par nécessité, entretien avec EMMANUEL BURDEAU

Billet des Hybrides

- 108 Et pourtant, ils écrivent... les adolescents et les fanfictions, par PERRINE HELLY

110 Les bibliothèques exposent

Notes de lecture

- 111 *Les bibliothèques éditent*
- Michel Bohbot, *Dialogues avec l'art*, par PIERRE DANA
- 111 *Boîte à idées, boîte à outils*
- *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, par PHILIPPE LEVREAUD
 - *Parcours blues en 150 albums*, par P.-L. RENO

Remerciements

Nous tenons à remercier chaleureusement l'ensemble des contributeurs du dossier « Vues de l'étranger » qui a demandé à tous un important investissement, et parmi eux, tout spécialement, les auteurs étrangers qui ont tenu à s'exprimer en français, à l'écrit comme à l'oral : Ghiwa Allam (Liban), Silvia Cecilia Anselmi (Argentine), Mohammed Bourah (Maroc), Rakel Helmsdal (Îles Féroé), Pan He (Chine), Judith Nübold (Allemagne), Chisato Sugita (Japon). Nous voulons saluer tous ceux qui ont pris une part active à la constitution de ce dossier : la Commission internationale de l'ABF – Agnès Colnot, Annie Dourlent, Annick Guinery, Franck Hurinville, Ophélie Ramonatxo, Cécile Trévian... –, Regina Bohm, Thierry Bonnety, Danielle Chantereau, Jean Gabriel Coscolluela, Christian Sorg et Pierre Triballier pour leurs contacts fructueux ; Janou Neveux et Claire Minard pour leurs précieux entretiens dans les bibliothèques de Strasbourg ; l'ensemble des traducteurs, l'indispensable cheville ouvrière de ce dossier : Eva Alm, Jacques Bottin, Christine Carra, Zuzana Hajkova, Catherine Lazzarelli, Isabelle Lebrun, Nadine Pelletier Niel, Richard Roy, Maria Witt, et, last but not least, l'équipe enthousiaste de la médiathèque Hyères-les-Palmiers, toujours partante sous la houlette de Nathalie Erny – Anne Métivier, Jérôme Mattio, Monica Busso, Katuscia Théveniaud.

Les opinions exprimées dans *Bibliothèque(s)* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



• **12 janvier, Poitiers (86) :**

« Conserver dans un monde numérique », rencontre professionnelle avec Thierry Claerr (SLL) et Marion Massol (Plateforme d'archivage aux Cines). Progr. :

www.livre-poitoucharentes.org
Rens. : 05 49 88 33 60

• **19 janvier, Paris (75) :** « Et si on essayait sans ? Apprivoisons les disparitions liées au numérique », journée d'étude annuelle de la Fulbi (Fédération des utilisateurs de logiciels pour bibliothèque, documentation et information). À l'Asiem, 6, rue Albert de Lapparent, Paris VII^e.

Entrée libre sur inscription : www.fulbi.fr/?q=content/formulaire

• **23 janvier, Lyon (69) :** Journée d'étude « Manifestations littéraires : publics, territoires et médiations du livre et de la lecture » organisée par la Drac et la Région Rhône-Alpes en collaboration avec l'Arald, à l'occasion de la restitution des résultats de l'étude menée par Joëlle Le Marec et des membres de l'équipe de recherche de l'École Normale Supérieure (Centre Norbert-Élias) en 2009-2010.

Théâtre Les Ateliers, 5, rue du Petit-David, 69002 Lyon (2^e arr.)
Contacts : o.cramard@arald.org ou p.camand@arald.org
Tél. 04 78 39 58 87
Progr. complet : <http://www.arald.org>

• **1^{er} au 4 février, Paris (75) :** le Salon Expolangues, organisé par *L'Étudiant* fête en 2012 son 30^e anniversaire. À l'honneur : « La langue française. Francophonie et diversité ». Paris Expo – Porte de Versailles, Pavillon 4.1.

En vrac

■ LA BD, FENÊTRE SUR LE MONDE



Organisé par la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (Cibdi) en ouverture du 39^e Festival international de la bande dessinée, le stage « La bande dessinée, fenêtre sur le monde » destiné aux professionnels du livre (bibliothécaires, documentalistes...) du 24 au 26/01 étudiera la bande dessinée étrangère, notamment extra-européenne. 24/01 : « Le renouveau de la BD américaine, les "héritiers" d'Art Spiegelman » (Jean-Pierre Mercier), « La BD africaine aujourd'hui » (Christophe Cassiau-Haurie), une table ronde « Comment pénétrer le monde du manga » sur l'édition au Japon et en France aujourd'hui (avec Stéphane Duval et Miyako Slocombe), « Le manhua contemporain » (rencontre avec les auteurs coréens Juhyun Choi et Yoon-Sun

Park). – 25/01 : « La bande dessinée finlandaise » (Kirsi Kinnunen), « Quelle bande dessinée américaine aujourd'hui dans les librairies françaises ? » (rencontre avec Jean-Paul Jennequin), « L'Afrique, le Liban au miroir de la bande dessinée » (rencontre avec Patrice Masioni et Zeina Abirached), « Entre témoignage et engagement : la bande dessinée israélienne » (Didier Pasamonik). – 26/01 : une demi-journée sera consacrée à des questions professionnelles : « La bande dessinée en ligne en bibliothèques » : création de BD en ligne et sa médiation en bibliothèque. Visite des expositions et des réserves de la Cibdi.

Rens. et inscr. (550 €/pers.) : administrationculturelle@citebd.org

■ LITTÉRATURE ET CINÉMA



Dominique Barberis.

Du 10/01 au 14/02, la Filmothèque du Quartier Latin se lance dans la 1^{ère} rétrospective Littérature et Cinéma, avec le soutien du *Magazine Littéraire*. Au programme, plus de 60 chefs-d'œuvre cinématographiques et littéraires, des films

inédits ou réédités en avant-première, des rencontres avec des dizaines de cinéastes, scénaristes, écrivains, comédiens-lecteurs – qui viendront présenter le film de leur choix – le tout réparti en 4 chapitres : « Les grands classiques » (du *Carrosse d'or* à *Barry Lyndon*), « Littérature noire » (avec entre autres Jean-Hugues Oppel, Romain Slocombe), « L'écrivain au cinéma » (*Les Sœurs Brontë*, *Sade*, *Henry and June...*), et « Les écrivains scénaristes-cinéastes » (Cocteau, Guitry, Malraux, Giono, Duras, Robbe-Grillet, Prévert, Handke, Sempérin, Carrière...). Des lectures chaque vendredi et un week-end spécial en hommage à Françoise Sagan.

La Filmothèque du Quartier latin – 9, rue Champollion – 75005 Paris.
Tél. 01 43 26 70 38
www.lafilmotheque.fr

■ ENSSIB

Pour ses 20 ans (en 2012), l'Enssib lance une base de données relative aux constructions de bibliothèques de plus de 500 m² depuis 1992, afin de présenter les architectures marquant ces vingt dernières années. Toutes les bibliothèques concernées par la période sont invitées à participer à l'alimentation de cette base.

Un ouvrage collectif, *Architecture des bibliothèques 1992-2012*, réunira également des articles d'architectes, de conservateurs des bibliothèques, des paroles d'élus et de décideurs autour de thématiques intéressantes de la construction des établissements sur la période considérée : quels sont les

enjeux et les défis auxquels se sont progressivement confrontés les bâtiments qui ancrent nos bibliothèques dans la réalité du territoire ?

■ GALICA EUROPEANA AMERICANA

Bruno Racine, président de la BnF, a été élu président d'Europeana le 25 octobre dernier. Lancé en 2008, le portail Europeana donne accès au patrimoine culturel de l'Europe. Il propose aujourd'hui plus de 20 millions de documents (livres, journaux, documents sonores, audiovisuels, objets...) issus de 1500 institutions originaires de 33 pays de l'Union. La France y contribue *via* Gallica, le portail d'accès aux collections numériques françaises, pour 3 millions de documents. Quatre nouvelles bibliothèques numériques viennent justement de rejoindre Gallica : la bibliothèque numérique de l'INHA (Institut national d'histoire de l'art), le portail numérique de la Médiathèque de l'agglomération troyenne, les collections numérisées des Archives, les bibliothèques et musées de Besançon et les archives historiques du Collège des Irlandais de Paris. Ce sont donc désormais 39 bibliothèques qui sont moissonnées par Gallica (dont 36 bibliothèques françaises).

www.europeana.eu

La BnF s'américanise en faisant appel à des parents adoptifs pour la numérisation de ses collections. Choisissez un livre éligible à ce programme dans le catalogue général de la BnF, en échange de quoi « votre contribution à la diffusion du savoir sera reconnue par une mention sur

■ 2^e PRIX LIVRES HEBDO 2011

Les prix de la 2^e édition du Grand Prix des bibliothèques de *Livres Hebdo* ont été remis le 1^{er} décembre dans le cadre de la bibliothèque de l'Hôtel de Ville de Paris. Au palmarès :

Grand prix : bibliothèque Louise-Michel (Paris XX^e), évoquant la mixité sociale réussie dans son espace accueillant, Sergio Dogliani (Idea Store) a salué « un exemple remarquable de ce que devrait être une bibliothèque du XXI^e siècle » ;

Meilleure animation : médiathèque Roger-Gouhier (Noisy-le-Sec, 93) et médiathèque L'Atelier (Condé-sur-Noireau, 14) ;

Innovation : BU Saint-Serge (Angers, 49) ;

Espace intérieur : bibliothèque Marguerite-Duras (Paris XX^e).

Zep, qui était le président du jury 2011, s'est livré pour l'occasion, à une séance de dédicaces improvisée, de nombreux invités n'ayant pas oublié d'apporter leurs albums.

Il faut saluer cette initiative et encourager vivement bibliothèques et bibliothécaires à participer au concours de Livres Hebdo 2012.



La BU Saint-Serge (Angers), Prix Innovation du Grand Prix Livres Hebdo 2011.

© Pierre Pacault - Jean Collin Architectes

Gallica où figurera votre nom pendant 10 ans ». Ce montant sera déductible de vos impôts à hauteur de 66 % pour les entreprises et de 60 % pour les particuliers.

Rens. : www.amisbnf.org

■ BATO SUR L'EAU...

Une bibliothèque expérimentale destinée aux 15-35 ans a été mise à flots par la ville de Bordeaux, en partenariat avec le ministère de la Culture. Biblio.bato, c'est son nom, a été présentée sur le pont supérieur de l'I-Boat au bassin à flot n° 1 par Serge Bouffange, directeur de la lecture publique le 25 octobre. Les désirs de la population du quartier de Bordeaux-Maritime enregistrés par une enquête de l'association Quai aux livres ont amené à investir un ancien ferry, déjà réaménagé en pôle culturel : l'I-Boat, cousin du Batofar parisien. Son pont supérieur accueille donc Biblio.bato, une bibliothèque expérimentale

et éphémère (trois mois reconductibles selon succès) équipée d'un mobilier « street art » et proposant (en 9 modules escamotables) jeux vidéo, films, musique, magazines, BD et romans. Ouverte tous les après-midi (sauf le dimanche), elle offre un programme spécifique de médiation culturelle, partiellement en lien avec la programmation de l'I-Boat (musique électronique et arts numériques).

www.facebook.com/Biblio.bato

■ ... ET FILLE DE L'AIR

La « multimédiathèque » du CE Lignes d'Air France de Roissy a été rénovée et repensée avec des interfaces tactiles pour proposer de nouveaux services et étendre l'accès à la culture à de nouvelles ressources. Une offre de kiosque numérique, et d'accès à des e-books ainsi qu'un plan d'orientation pour enrichir l'offre de médiation numérique sont à l'étude.



© Biblio.bato



© Biblio.bato



▶ 13



▶ 29



▶ 39





► 60



► 67



► 69



► 74

Vues de l'étranger

Le stade du miroir est une étape essentielle dans la construction de soi, et l'autre est un miroir vivant. Nous avons si souvent visité les bibliothèques des pays étrangers avec le louable souci de recenser similitudes et différences, d'observer que des situations semblables y trouvaient d'autres réponses, de découvrir quelles petites astuces, quelles grandes initiatives pourraient inspirer nos pratiques... Il fallait bien qu'un jour nous demandions à nos collègues d'ailleurs et de partout quel regard ils portaient sur nos propres établissements, puisqu'ils y venaient, nombreux, animés – on peut l'imaginer – d'intentions comparables, en simple visite, pour des stages plus ou moins longs, dans le cadre d'échanges ou de programmes de coopération, mais aussi parfois pour s'installer tout à fait et travailler avec nous. Autant de situations qui modifient la perception, la compréhension de nos façons d'être et de faire.

Mais un regard professionnel, pour averti qu'il soit, n'épuise pas les appréhensions possibles de nos réalités. Si nous voulons placer les usagers au cœur de nos bibliothèques, leur avis ne nous intéresse pas moins. Nous avons donc sollicité des enseignants, des chercheurs, des étudiants, des écrivains et des usagers – de « simples » usagers, comme on le dit des « simples » citoyens –, afin qu'ils nous fassent part de leurs surprises, de leurs joies, de leurs interrogations, de leurs critiques et même de leurs craintes.

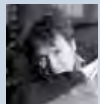
Nous avons cherché à croiser le mieux possible ces regards de toutes origines, en leur demandant – ce n'était pas le plus facile – de conserver leur charge de subjectivité. Nous leur avons offert à contempler le territoire géographique et bibliothéconomique le plus vaste : de Lille à Marseille, de Strasbourg à Toulouse, en passant par Épinal, Tulle ou Vichy, de petites villes ou des villages de la campagne provençale ou bourguignonne et leurs bibliothèques, municipales ou universitaires, de la Bibliothèque nationale au bibliobus.

La liberté du ton était l'unique consigne pour nouer des faveurs ou passer le gant de crin sur les aspects de son choix... Ainsi, de la nature de la lumière – électrique ou zénithale – aux revues en ligne, aux jeux vidéo, aux langues que l'on peut ou non parler ou lire, aux relations que l'on entretient entre pairs ou avec les autres, bien des sujets, certes, ont été abordés. Mais la matière est infinie, et le diable est dans les détails. Entre Noël et les étrennes, que pouvions-nous offrir de mieux qu'un dossier à lire entre les lignes ?



OLAF EIGENBRODT

Institut d'études germaniques I
 Université de Hambourg (Allemagne)
 Responsable de la rubrique
 Architecture de *BUB*



Un regard allemand sur l'architecture des bibliothèques en France

Nos bibliothèques de construction récente concurrenceront-elles bientôt les cathédrales ou les châteaux de la Loire dans l'imaginaire des touristes d'Outre-Rhin ? Au moins ont-elles réveillé l'intérêt d'un connaisseur de l'architecture dans un pays où le regard des bibliothécaires ne se tourne pas spontanément vers la France.

Vouloir donner une image exhaustive de l'architecture des bibliothèques en France en y intégrant le point de vue allemand relèverait de l'impossible. D'une part, on observe en effet dans l'architecture actuelle de moins en moins de caractéristiques propres à une région ou à un pays du fait que les grands bureaux d'architectes travaillent maintenant au niveau international et que, malgré leur affirmation de s'appuyer sur une architecture régionale, de nombreux projets sont plutôt le reflet du style d'un architecte que celui d'un pays. D'autre part, l'intensité des échanges d'informations entre les institutions culturelles fait que les différences entre les pays sont plus infimes que jamais. Malgré la situation difficile de l'Union économique et monétaire, on ne saurait nier en effet que l'Europe, au niveau culturel, est un véritable succès. Néanmoins, on regarde volontiers chez le voisin lorsqu'il s'agit de trouver des modèles conceptuels

innovants et esthétiques pour l'aménagement de nouvelles bibliothèques.

De ce point de vue, il faut malheureusement avouer que la France, même si cela ne se justifie pas, n'est pas dans la ligne de mire des collègues allemands. Lorsqu'il s'agit de rechercher des bibliothèques à l'architecture réussie, les Allemands se tournent fréquemment vers la Scandinavie et la Grande-Bretagne et regardent beaucoup plus rarement au-delà du Rhin. Peu de collègues sont conscients du fait que, dans les dernières décennies, on a construit en France plusieurs centaines de bibliothèques. C'est donc à mon avis d'autant plus important de regarder de plus près ce qu'il en est. Après un court retour historique, je m'attarderai sur les projets des dernières décennies et leur réception en Allemagne ou bien sur les comparaisons que l'on peut établir avec l'Allemagne.

REGARD SUR LE PASSÉ

Si l'on demandait aux Allemands dans la rue ce qui leur vient à l'esprit à propos d'architecture française, ils ne citeraient certainement pas les bibliothèques mais plutôt les grandes cathédrales, les châteaux de la Loire ou Versailles et naturellement les nombreux bâtiments historiques de Paris. Les plus connaisseurs citeraient sans doute les noms de Sainte-Geneviève et Henri Labrousse. Une exposition sur l'architecture des bibliothèques présentée récemment à Munich a permis de mettre en exergue un nom comme celui de Étienne-Louis Boullée et de son projet pour la Bibliothèque Royale, cette salle qui sous l'Ancien Régime encore marqua le passage



Bibliothèque Louis-Nucéra, Nice :
« Une alternance de classicisme et de modernisme dans l'aménagement des salles ».

de la bibliothèque royale à la bibliothèque des Lumières, lieu du discours et de la libre information. Bien que longtemps resté dans l'oubli, ce projet enflamme aujourd'hui l'imagination de maints architectes et bibliothécaires. Pour revenir rapidement sur le génie constructeur d'Henri Labrouste, on peut dire qu'il est l'artisan des deux salles de lecture françaises les plus célèbres en Allemagne. Le concept révolutionnaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève est de toute première importance pour l'histoire de l'architecture et celle-ci fut considérée par Le Corbusier comme le début de l'architecture moderne. Pour ce qui est de la salle de lecture de la Bibliothèque nationale, le fait de voir les magasins est tout aussi extraordinaire que l'envolée verticale des fines colonnes de fer. Ces constructions en acier étaient fréquemment copiées à cause de leur aptitude particulière à répondre aux exigences de la construction et conduisirent, et pas seulement en Allemagne, à une nouvelle façon de réfléchir à la construction des bibliothèques. Mais en Allemagne, on ne se détourne que rarement des formes traditionnelles. La Bibliothèque universitaire de Strasbourg (BnU), avec le fonctionnalisme moderne de ses étagères Lipman et le monumentalisme de son aspect extérieur, est un exemple de cette contradiction laissée par l'Empire allemand sur le sol français. Dans cette optique, le projet d'assainissement du bâtiment et sa transformation pour en faire une bibliothèque moderne en tenant compte de son passé et de son histoire architecturale est un véritable défi.

BIBLIOTHÈQUES COMMUNALES ET MÉDIATHÈQUES

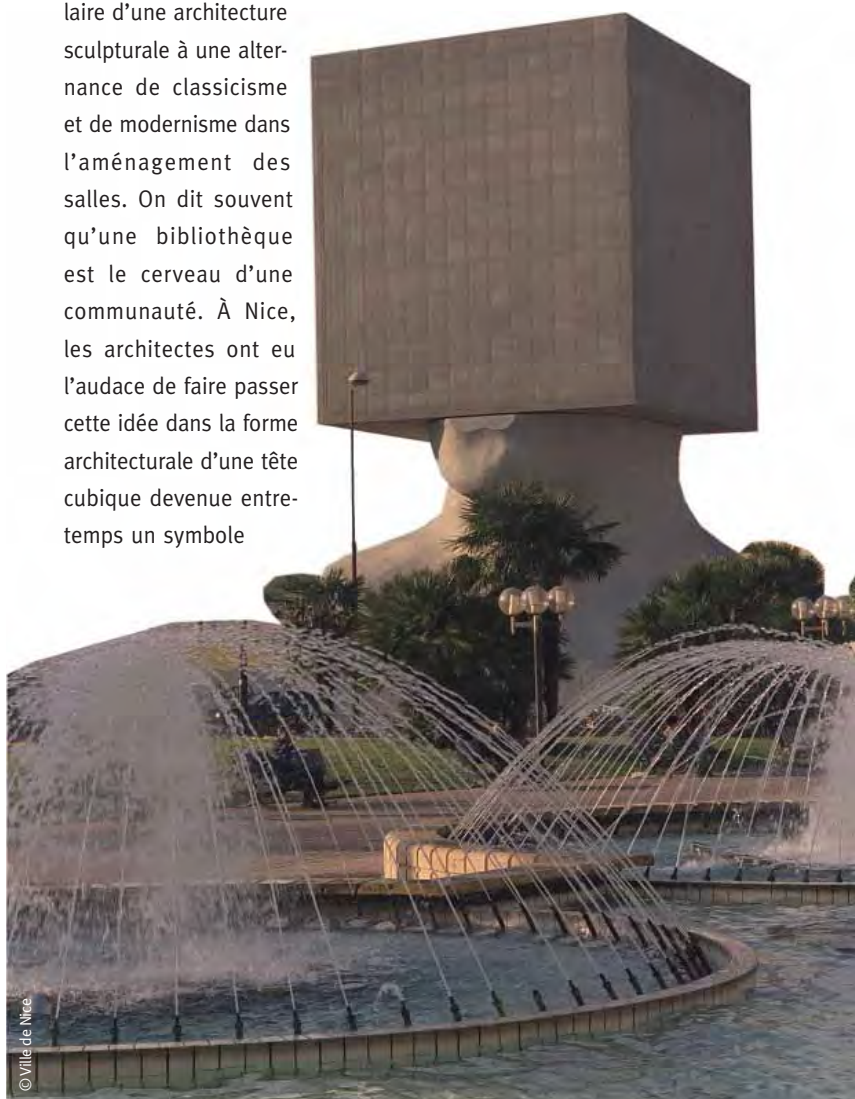
Après cette brève incursion dans le passé, j'aimerais jeter un regard sur le présent et plus particulièrement sur deux types de bibliothèques qui ont trouvé, et pas seulement en Allemagne, un grand écho et un certain nombre d'émules.

Les médiathèques ont d'ailleurs acquis leur notoriété davantage par la nouveauté de leur type architectural que par celle de leur conception qui consistait à ne plus séparer livres et documents audiovisuels mais à les présenter comme un tout. Les établissements construits à partir des années 1980 suscitèrent l'intérêt par leur esprit d'ouverture, leur architecture moderne et cohérente et leur infrastructure technique. Leur étroite imbrication dans la vie culturelle et éducative de la ville a sans nul doute valeur de modèle. En ce qui concerne l'architecture des bibliothèques, trois aspects retiennent l'attention : l'intégration de la bibliothèque dans le paysage urbain, l'infrastructure technique et une architecture qui se distancie de la simple organisation fonctionnelle des surfaces pour privilégier un aménagement ouvert et moderne de la totalité de l'espace. Il y a en Allemagne un exemple très

connu pour ce type d'architecture : la médiathèque de Krefeld conçue par le bureau d'architectes HPP.

Je ne citerai ici que quelques exemples français que je trouve particulièrement intéressants par rapport au sujet qui nous occupe, une énumération ne pouvant être exhaustive vu le grand nombre de constructions de bibliothèques en France.

Les bibliothèques municipales à vocation régionale (BMVR), le deuxième type de bibliothèque qui nous intéresse, se distinguant des médiathèques par leur taille, leur fonds plus important et leur mission régionale, tiennent certainement leur particularité du fait qu'elles ont fait partie d'un programme de construction soutenu par le gouvernement, ce qui en général, n'est pas possible pour les bibliothèques municipales, ni en France, ni en Allemagne. La bibliothèque Louis-Nucéra à Nice en est un exemple. Conçue par les architectes Francis Chapus et Yves Bayard, elle allie le spectaculaire d'une architecture sculpturale à une alternance de classicisme et de modernisme dans l'aménagement des salles. On dit souvent qu'une bibliothèque est le cerveau d'une communauté. À Nice, les architectes ont eu l'audace de faire passer cette idée dans la forme architecturale d'une tête cubique devenue entre-temps un symbole



« Tête Carrée », Bibliothèque Louis-Nucéra, Nice, 2002. Yves Bayard et Francis Chapus, architectes ; Sosno, sculpteur.



©Virgile Laguin, Direction de la communication, Université du Havre

Bibliothèque universitaire du Havre. Architectes : René Dottelonde, Phine Weeke Dottelonde.

de la ville. Une architecture tout aussi prégnante, bien qu'elle tire ses forces d'une certaine retenue, caractérise la médiathèque Jean-Falala de Reims, œuvre de l'architecte Jean-Paul Viguier. Les formes pures d'un style plutôt international s'affirment face à la cathédrale sans lui nuire. Sur l'autre côté, on a conservé et intégré à la construction la façade de l'ancien hôtel de police des années 1920. Le reflet de la façade gothique de la cathédrale sur la façade vitrée de la médiathèque est certainement devenu l'un des motifs photographiques les plus prisés de la ville de Reims. Les visiteurs allemands ne pourront s'empêcher de penser aussitôt à la pyramide en verre de la bibliothèque municipale d'Ulm et à son architecte Gottfried Böhm. À Reims, la superbe vue sur la cathédrale, à partir des salles sobres et modernes mais chaleureuses par leurs couleurs et la présence du bois, place le lecteur dans une autre dimension. Avec la bibliothèque Carnegie, chef d'œuvre de l'Art déco datant de 1927, Reims dispose de deux modèles d'architecture exceptionnels¹.

Ce qui frappe dans toutes les nouvelles bibliothèques municipales, c'est la place qu'elles occupent dans l'espace urbain. Il peut s'agir d'un lieu historique, étroitement lié à l'histoire culturelle régionale ou nationale. C'est le cas de la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille avec le projet réalisé par

les Ateliers Afa et l'architecte Didier Rogeon qui a conservé le portail de l'ancien music-hall et l'a habilement intégré dans le nouvel édifice². Ainsi a pu être préservé le mythe du lieu bien qu'à sa place s'élève aujourd'hui un bâtiment lumineux et transparent. D'autres détails originaux attirent l'attention, comme par exemple les lampes pour la lecture rappelant des méduses. Le projet s'inscrivait dans une mission de réhabilitation du centre historique de la ville.

À Strasbourg en revanche, avec la bibliothèque André-Malraux des architectes Jean Marc et Myrto Vitart, on peut dire que là où se trouvait autrefois l'ancien port industriel, on arrive aujourd'hui sur un terrain culturel complètement nouveau. En Allemagne, le développement urbain est aussi un thème important dans l'architecture des bibliothèques. On ne s'étonnera donc pas que ce modèle proche de la frontière ait suscité un grand intérêt, la réhabilitation réussie d'anciennes zones industrielles jouant chez nous aussi un rôle très important dans l'urbanisation. Et quand en plus le bâtiment occupe comme à Strasbourg une place éminente au sein de la presqu'île culturelle, il en résulte pour la bibliothèque une signification toute particulière dans le développement de la vie communale. C'est un rôle semblable que doit jouer, à quelques 150 km de là, à Stuttgart, la nouvelle bibliothèque municipale, conçue par l'architecte Eun Yong Yi, que l'on vient

1. Sur ces établissements, cf. *Bibliothèque(s)*, « Champagne-Ardenne », n° 38, mai 2008.

2. Cf. *supra* p. 25.

d'inaugurer. Pour revenir à la bibliothèque André-Malraux (dont le projet est relativement grand s'agissant d'une bibliothèque municipale), ce qui retient également l'attention, c'est sa conception globale. La division perméable mais claire en huit départements thématiques et trois pôles d'excellence – consacrés à la tradition culturelle et historique de la ville, à l'illustration et aux littératures européennes – se retrouve en effet de façon convaincante dans la cohérence architecturale.

En dernier lieu, je citerai encore le projet du cabinet néerlandais OMA (Office for Metropolitan Architecture) pour la BMVR de Caen. Si ce projet montre bien que l'architecture des bibliothèques est devenue un domaine international, il apparaît pourtant que les réflexions sur les développements spécifiques de cette architecture en France dans les dernières décennies ont conduit à un concept concluant, bien différent de celui élaboré par OMA pour la bibliothèque centrale de Seattle par exemple. À Caen, la bibliothèque qui s'étend sur deux axes centraux poursuit logiquement le concept de la médiathèque et l'élargit à une troisième dimension, celle du mouvement, un aspect d'ailleurs déjà présent dans d'autres projets avec le caractère ouvert des salles et leur perméabilité dans les accès. À Caen, l'espace se transforme en mouvement autour des quatre grands pôles qui constituent la bibliothèque.

BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES

Les bibliothèques universitaires et leur architecture trouvent en Allemagne un écho moins grand que les bibliothèques municipales. Cela tient avant tout au fait que les Allemands qui publient sur leurs voyages d'études en France sont plus souvent les bibliothécaires des bibliothèques municipales que ceux des BU. Pourtant, dans ce domaine, au cours des dernières années, certains projets remarquables ont également vu le jour. On peut dire qu'en France et en Allemagne, on est face aux mêmes exigences en ce qui concerne la construction ou la transformation des BU. Il faut un grand nombre de places de travail, que ce soit pour le travail individuel ou le travail en groupe, les besoins en infrastructure technique sont élevés et la bibliothèque doit pouvoir mettre le plus possible de documents imprimés en accès libre. Dans le même temps, les architectes s'efforcent de créer des espaces dans lesquels les utilisateurs se sentent bien.

Pour cela, on peut avoir recours à un langage classique, comme pour la construction en cours de la Bibliothèque des sciences et techniques de l'Université de Versailles-St Quentin avec les architectes Badiá-Berger : une large utilisation du bois et un éclairage réussi par la toiture à redents contri-

due à la création d'une atmosphère agréable. De grandes façades en verre et des galeries rappellent les grands halls d'usine du début du XX^e siècle et offrent une grande diversité de points de vue. C'est une toute autre impression qui se dégage de la Bibliothèque universitaire des sciences sur le campus d'Orléans-la-Source avec ses façades translucides et leurs brise-soleil verticaux. Le visiteur est accueilli sous un vaste auvent qui donne une note imposante à l'édifice rectangulaire conçu par les architectes Lipski + Rollet. Le fonds est hébergé dans une grande boîte cubique rouge placée comme un cœur au sein du bâtiment – une métaphore que l'on utilise également volontiers en Allemagne. Le côté austère du bâtiment s'en trouve adouci mais l'atmosphère reste globalement plus froide que dans l'exemple précédent.

Un tout autre langage architectural se révèle chez René Dottelonde dans son projet pour la Bibliothèque universitaire du Havre. Les galeries arrondies avec leurs places de lecture réparties autour d'un patio et l'escalier en spirale ne sont pas sans rappeler l'architecture intéressante de deux bibliothèques en Allemagne : la Bibliothèque de Philologie de l'Université de Berlin par Norman Foster et la Bibliothèque de l'École supérieure technique de Cottbus par les architectes Herzog et De Meuron. Ce qui impressionne particulièrement au Havre, c'est la luminosité et le vaste hall d'entrée du bâtiment. On peut se demander cependant s'il ne se pose pas ici les mêmes



Bibliothèque André-Malraux sur la presqu'île, Strasbourg.



Projet du cabinet OMA pour la BMVR de Caen.



Médiathèque André-Malraux, Strasbourg.
Jean-Marc Ibos et Myrto Vitart, architectes.

problèmes que dans des projets similaires en Allemagne. Ces grands patios avec des galeries favorisent la propagation du bruit et peuvent rendre difficile la régulation thermique. L'image des étagères de livres renvoyée par la façade extérieure du bâtiment derrière laquelle on n'imaginerait jamais les courbes audacieuses des galeries intérieures est régulièrement source de polémiques de la part d'architectes. Parmi les similitudes entre les deux pays, on relèvera aussi certaines particularités dans les processus de construction et de planification. La Bibliothèque de l'Université

Toulouse-Le Mirail de Pierre Riboulet fut par exemple construite en deux tranches, une stratégie que l'on adopte aussi en Allemagne pour étaler les coûts.

GRANDS PROJETS

L'un des projets français les plus discutés en Allemagne dans les dernières années est le projet de Dominique Perrault pour la Bibliothèque François-Mitterrand. Les discussions se focalisent principalement sur les tours qui d'un côté donnent sa visibilité à la bibliothèque et lui offrent une silhouette dans le paysage urbain mais, de l'autre, sont un exemple flagrant d'une architecture qui ne remplit pas son rôle fonctionnel et n'existe que pour elle-même. Étant donné les problèmes bien connus de l'édifice, les aspects positifs comme les magnifiques jardins du rez-de-chaussée restent malheureusement en retrait. En revanche, un grand intérêt s'est manifesté ces dernières années pour les tentatives de réduire son impact écologique. Alors que certaines initiatives comme l'introduction du recyclage du papier faisaient sourire en Allemagne, pays du tri des déchets, d'autres mesures comme le changement du système d'éclairage des lampes des tables de travail ont été innovantes dans l'assainissement écologique des bibliothèques. Les mesures d'urbanisation prises autour de la bibliothèque sont également suivies avec intérêt car elles sont en lien direct avec les débats déjà mentionnés concernant le

rôle attractif des bibliothèques au sein des nouveaux quartiers ou de ceux en restructuration.

Un projet fascinant de la Bibliothèque nationale de France est l'actuelle rénovation menée au Quadrilatère Richelieu à Paris tout en maintenant son fonctionnement. Le seul projet comparable en Allemagne est la rénovation du site Unter den Linden de la Bibliothèque d'État à Berlin. Le Quadrilatère Richelieu, lui, est intéressant par le fait que l'on a planifié l'installation, sous le même toit, de plusieurs institutions apparentées. On suivra également avec intérêt les moyens utilisés pour introduire des éléments nouveaux tout en respectant les éléments classés relevant de la protection du patrimoine. La poursuite des travaux ne sera pas observée par les seuls bibliothécaires mais aussi par un grand nombre d'architectes et d'historiens en architecture.

BILAN

Ces coups d'œil, malheureusement trop rapides, sur les quelques bibliothèques sélectionnées pour le sujet montrent plusieurs choses :

- d'une part, le développement fulgurant des bibliothèques en France dans les dernières décennies qui a donné naissance à des modèles suscitant l'intérêt international ;
- d'autre part, les similitudes dans les problèmes qui se posent en France et en Allemagne (il est réconfortant de constater qu'on y répond par les mêmes solutions architecturales) ;
- et, troisièmement, l'importance de l'action conjuguée des architectes et des bibliothécaires qui, lors de tels projets, donne constamment le jour à des espaces étonnants et spectaculaires rendant compte du rôle significatif des bibliothèques à la fois pour la population des communes et les milieux universitaires.

Les projets présentés relèvent sans doute d'un certain arbitraire mais mon choix s'est porté sur des exemples particulièrement intéressants du point de vue allemand. On peut se réjouir de voir que la question du développement durable fait de plus en plus partie des priorités dans la construction des bibliothèques. Les Allemands qui s'imaginent souvent être à la pointe dans les méthodes écologiques de construction et dans l'économie d'énergie, ne le sont pas complètement, du moins en ce qui concerne les bibliothèques des dernières décennies pour lesquelles la France a pris de l'avance. Dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, souhaitons que les experts de nos deux pays n'aient de cesse de coopérer et d'échanger le plus intensivement possible. ■

Traduit de l'allemand par Catherine Lazzarelli, Goethe Institut, Nancy

SILVIA CECILIA ANSELMINI
 Chef du département des services
 techniques à la Faculté d'Architecture,
 Design et Urbanisme
 Université de Buenos Aires (Argentine).



Toutes directions

Réflexions d'une bibliothécaire argentine sur les bibliothèques françaises, esquisses

Tout le monde aime visiter la France au moins une fois dans sa vie¹. Bibliothécaires ou pas, la France est bien aimée et la culture française appréciée dans toutes ses manifestations. Une pure et simple magie fait succomber aux charmes de tous les aspects qui composent sa culture : la gastronomie, les vins, la mode, l'art, la langue ou l'architecture. Et Paris... La ville et ses lumières font rêver depuis toujours des millions de touristes, étudiants étrangers, artistes, professionnels en formation, etc².

En tant que bibliothécaire et comme étrangère, j'aime visiter la France pour tout ce qu'elle représente et pour en comprendre l'imaginaire collectif, mais aussi pour être en contact avec les

1. La preuve, ce sont les 76,8 millions de touristes étrangers en 2009 (*Chiffres clés du tourisme*, éd. 2010, ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie. Source : www.tourisme.gouv.fr).

2. Paris a été décrite par la plume de plusieurs écrivains d'origine argentine : Cortázar, Bianciotti, Soriano et d'autres ont témoigné de la fascination que provoque cette ville aux yeux des Argentins. Son charme et sa sophistication perdurent dans sa représentation littéraire tout en côtoyant les clichés et les idéalizations de carte postale.

Silvia Cecilia Anselmi a été jusqu'à octobre dernier membre du Comité de rédaction du Bulletin électronique *ABGRA De Bibliotecas y bibliotecarios* (www.abgra.org.ar/newsletter) publié par l'Association des Bibliothécaires Diplômés de la République Argentine (ABGRA). En France, elle a suivi un stage de formation de Séjour Cultures Bibliothèques, Programme « Courants du Monde » (Paris, novembre 2006) et un stage de formation Rameau à la BnF (Paris, janvier 1996). Elle est membre de l'ABF depuis 1993 et membre du Comité permanent de la section Amérique latine et Caraïbes de l'Ifla (2009-2013).

bibliothèques, la bibliothéconomie et les bibliothécaires français.

Je suis francophile sans être d'origine française, voilà pourquoi ma subjectivité trouble un peu ma raison. En même temps, je suis très fière de mes racines qui me permettent – je l'espère – de me départir de mes émotions et de pouvoir parler franchement des réussites françaises comme de ce qui demeure moins compréhensible à l'égard de mon regard latino-américain.

Née à Buenos Aires (Argentine), j'ai eu des cours de langue française au lycée mais à la fin de ma scolarité, mon niveau ne me permettait que de balbutier quelques mots. J'ai aussitôt

Sans aller jusqu'à dire de nos bibliothèques qu'elles sont « le produit, en même temps que le document, le plus parfait de notre tradition nationale », comme Claudel l'affirmait de la langue française, peut-on avancer qu'elles traduisent une réalité de laquelle nous sommes nous-mêmes les moins conscients ?



© P. Dana

À Mulhouse...



De h. en b. : Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris ; Bibliothèque du film, Paris ; Bibliothèque de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette.

commencé mes études de bibliothéconomie et documentation à l'Université de Buenos Aires, et de langue française à l'Alliance française de Buenos Aires³. En même temps, et pour la première fois, la bibliothèque de l'Alliance française faisait appel à des stagiaires, je suis donc devenue stagiaire pour quelques mois avant d'y travailler comme bibliothécaire quand la bibliothèque est devenue médiathèque⁴. Aujourd'hui, chef du département des services techniques à la Faculté d'architecture, design et urbanisme à l'Université de Buenos Aires⁵, je me tiens au cou-

3. De cette période (1993) date ma première adhésion à l'ABF.

4. La médiathèque de l'Alliance française de Buenos Aires a été une pionnière en Amérique latine dans le réseau des bibliothèques à l'étranger. L'institution, historiquement liée à Buenos Aires depuis sa fondation en 1893, a toujours été un phare culturel. Elle a ainsi travaillé à la mise en valeur de la richesse patrimoniale de sa vaste collection, rénové totalement ses locaux, incorporé de nouveaux supports en mettant l'accent sur le multimédia et l'informatisation a permis sa transformation en centre de ressources sur la France contemporaine pour assurer sa mission prioritaire : faire connaître la langue et diffuser la culture française à l'étranger. www.alianzafrancesa.org.ar

5. biblioteca.fadu.uba.ar

rant et effectue une veille sur les domaines qu'étudie notre école, entre autres : l'architecture, la mode, le design, l'art, la conception graphique, le cinéma, le paysage et l'aménagement intérieur.

Après plusieurs voyages d'étude et des stages en France, notamment à Paris et en région parisienne, je dois mon approche la plus approfondie et la plus globale au « Séjour Culture » du programme Courants élaboré par la Maison des Cultures du Monde⁶ en étroite concertation avec les directions du ministère de la Culture et de la Communication.

UN PETIT TOUR D'HORIZON

Je ne propose pas ici une étude rigoureuse ou comparative entre les bibliothèques françaises et argentines, pas plus qu'une grille de chiffres ou de statistiques de chacun de ces pays, mais plutôt l'esquisse sur quelques points de mes réflexions de Latino-américaine. Mon regard sur les bibliothèques en France ne sera pas indulgent, mais plutôt admiratif, distant ou critique.

Quand un professionnel visite la France, il ne peut pas rester indifférent à la quantité de possibilités qui se présentent à lui : diversité des offres, des services, des histoires, des coutumes et des cultures où s'insèrent des bibliothèques de tous types, de taille ou d'organisation différentes. Peut-on généraliser sur les bibliothèques et la bibliothéconomie en France ? Surtout pas !

6. Programme d'accueil, de rencontres et de formation pour les professionnels culturels étrangers, www.mcm.asso.fr

PROGRAMME COURANTS

Ces programmes d'accueil, de rencontre et de formation s'adressent à des professionnels culturels francophones, sensibles au modèle culturel français, occupant un poste de responsabilité et ayant une expérience professionnelle confirmée dans leur domaine d'activités (dans le champ culturel).

Ils permettent aux participants, dans une démarche de réflexion professionnelle, de se familiariser avec le système culturel français, ses acteurs et son actualité. Les professionnels accueillis sont accompagnés par l'équipe de la Maison des Cultures du Monde pour élargir leurs champs de compétences, nouer des liens avec un réseau de partenaires et d'interlocuteurs français, favoriser des projets de coopération ou des partenariats.

Créé en 1992, le programme Courants s'est progressivement élargi au monde entier. Depuis 1992, il a accueilli plus de 2800 personnes.

www.mcm.asso.fr



Bibliothèque Jean-Pierre-Melville, Paris 13^e, et sa façade vitrée.

Au sujet des bibliothèques et de leurs professionnels en France – un objet d'étude fascinant – je ferai d'abord quelques remarques, dictées par ma position d'étrangère :

- **Conservation et valorisation du patrimoine** (écrit, architectural, audiovisuel, etc.) : la conscience que l'accès et la consultation de documents qui, quels que soient les supports, sont une source d'information pour le présent, constitue aussi un enjeu pour le futur.
- **Coopération** : elle est développée, parmi les institutions, des plus petites associations jusqu'à des établissements de niveau international et s'accompagne d'un fort intérêt pour les besoins dans le champ international et d'un travail soutenu pour aider les plus défavorisés (pays d'Afrique ou d'Amérique centrale).
- **Attention permanente aux besoins des usagers** : se diversifier pour de nouveaux publics et s'engager dans les nouvelles technologies.
- **Valorisation constante des collections** et des richesses documentaires accompagnée d'un effort pour élargir leur diffusion au maximum (spécialement en ligne et avec un accès depuis tous les coins du monde).
- **Démocratisation de l'information** et de la culture en direction de tous les publics, et liberté de l'accès à l'information.

- **Représentation de l'éducation**, de l'information, de la communication et de la culture au service de tous les publics considérée comme un rôle essentiel.

- **Forte identité culturelle**, sociale et historique de la bibliothèque dans la communauté. Elle est reconnue par les politiques et par les citoyens comme un service public fondamental.

- **Partenariats** : la bibliothèque est liée aux nombreux acteurs de l'animation culturelle permettant d'élargir les horizons du monde du livre et de la lecture en dehors de l'établissement. Elle est aussi un vecteur de toute l'offre culturelle et de la consommation culturelle des Français⁷.

- **Collaboration régionale étroite** : la bibliothèque entretient un véritable esprit de coopération avec les autres institutions de la même région géographique.

De mon côté, j'ai toujours été impressionnée par la quantité de réalisations françaises qui se traduisent dans l'architecture, le mobilier, le développement des collections et le changement des compétences professionnelles.

⁷ Pour ne citer que l'exemple de la rubrique « Les bibliothèques exposent » dans les dernières pages de *Bibliothèque(s)*.

UN REGARD SUR CERTAINS ASPECTS ARCHITECTURAUX

Les dernières décennies ont été celles de nombreuses inaugurations et rénovations dans le paysage architectural des bibliothèques. Des architectures très singulières ont manifesté l'intention de changer le paradigme de la lecture publique. Ces expressions architecturales font montre de beaucoup de diversité, aussi bien dans la définition des institutions que dans leurs conceptions.

L'information sur l'architecture que j'ai pu tirer des publications⁸ ou recueillir de première main lors de mes visites d'établissements m'ont permis de repérer quelques éléments que

8. Il existe deux ouvrages incontournables au sujet de la relation des bibliothèques et l'architecture : Jacqueline Gascuel, *Un espace pour le livre : guide à l'intention de tous ceux qui construisent, aménagent ou rénovent une bibliothèque*, nouv. éd. entièrement refondue, Éditions du Cercle de la Librairie, coll. « Bibliothèques », 1993, 420 p. et : Anne-Marie Bertrand et Anne Kupiec, avec la collab. de Joseph Belmont, Michel Melot et Daniel Payot, *Ouvrages et volumes*, Éditions du Cercle de la Librairie, coll. « Bibliothèques », 1997, 212 p.

l'on ne trouve pas toujours dans les réalisations architecturales de mon pays :

- La réhabilitation des immeubles comme une manière de valoriser le patrimoine et de reconnaître l'importance des bâtiments existants d'autrefois. Ces anciens espaces (palais, hôpitaux ou bâtiments industriels) privilégient leurs qualités fonctionnelles, symboliques et historiques qui proposent des enjeux pour leur transformation contemporaine.

- Le verre comme matériau prédominant favorise la transparence (en un double sens, propre et figuré) pour symboliser l'accès à la culture, et désigner à la communauté le rôle de la bibliothèque comme fenêtre ouverte sur le monde. Cet effet de transparence se traduit en cubes de vitres, verrières et façades, avec incorporation scénographique de typologies architecturales comme les patios et les atriums ou le choix d'un éclairage zénithal.

- La fonctionnalité peut se manifester par de grands plateaux d'évolution libre qui permettent de compter sur des espaces



JUAN-DAVID BARRERA (COLOMBIE) – UNE QUESTION D'HORAIRE

Colombien, en France depuis 5 ans, au conservatoire de Toulon puis à Strasbourg pour un master et un doctorat en musicologie sur la musique française au XVIII^e s.

• Qu'est-ce qui vous intéresse dans les bibliothèques ? Et d'ailleurs, y travaillez-vous ?

Ce qui m'intéresse, ce sont les humanités, la musicologie bien sûr mais aussi l'histoire, la rhétorique, la psychologie. Et je trouve la documentation dont j'ai besoin dans les bibliothèques universitaires de Strasbourg.

Y travailler ? Pas trop, c'est surtout une question d'horaire, j'aime travailler la nuit et tôt le matin. Et puis, je ne trouve pas toujours le calme dont j'ai besoin, alors je travaille chez moi.

• Fréquentez-vous d'autres bibliothèques que les BU ?

Oui, je fréquente la bibliothèque du centre ville et aussi la médiathèque Malraux. Ici, même si les collections de livres ne correspondent pas à ce dont j'ai besoin, j'emprunte des CD et parfois je reste sur place pour écouter de la musique, c'est un endroit sympa, c'est chaleureux.

• Et en Colombie, comment sont les bibliothèques ?

Il y a pas mal de bibliothèques dans mon pays mais la plus grande, celle que je fréquentais à Bogota, est la bibliothèque de la Banque de la République. En Colombie, les bibliothèques sont ouvertes tous les jours de la semaine, c'est bien, le samedi et le dimanche, les gens ont plus de temps. Pour les collections, c'est pas mal mais il manque des ouvrages dans d'autres langues, tout est en espagnol, en tout cas dans le domaine de la musique. La différence la plus importante est le libre accès qu'on n'a pas là-bas. En parcourant les rayons, on peut trouver au hasard, faire des découvertes grâce au système Dewey. Mais il y a parfois un manque de respect pour le livre, un livre mal rangé est un livre perdu !

• Notre souci en France, c'est la démocratisation des bibliothèques...

Oui, c'est important que la bibliothèque joue un rôle social. En Colombie, on construit des bibliothèques dans des quartiers, aux endroits les plus compliqués socialement. Et comme ici, les bibliothèques diversifient leur offre. La bibliothèque de la république de Bogota, par exemple est vraiment ouverte à la musique, il y a une très belle salle de concert, des partitions, des télévisions et des salles pour répéter. Il y a tout un mouvement culturel autour, elle est au centre ville, il y a juste en face le musée Botero avec des collections qu'il a léguées à l'état et l'entrée est gratuite. À la bibliothèque, l'accès est gratuit, l'abonnement est payant, pas trop cher et gratuit pour les étudiants.

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

conviviaux pour la détente, des tables de travail, des postes informatiques, des banques de renseignement, etc.

- Les espaces et les services particuliers dédiés aux personnes handicapées traduisent une bonne compréhension des besoins de ces usagers et offrent des services adaptés à tous les handicaps.

En ce qui concerne la composition architecturale, on peut noter plusieurs caractéristiques (et même des exemples à suivre) que j'aimerais observer dans mon pays :

- L'envergure des bibliothèques est mise en relation avec leur emplacement dans le tissu urbain. La tradition du service public et de la culture en font un élément privilégié pour dynamiser ou orienter favorablement l'espace public.

- Leurs bâtiments défient les conventions établies tant pour ce qui est de leur apparence et de leurs relations à leur environnement que pour ce qui est relatif aux services au public et à l'organisation des collections. Plus que jamais, les bibliothèques s'inscrivent dans les politiques culturelles et les réseaux des équipements culturels.

- À cela, s'ajoutent de grands gestes architecturaux recourant à des formes capricieuses et des matériaux innovants qui contribuent à une monumentalité conçue pour créer un choc et distinguer la bibliothèque dans l'espace public. Ils sont paradoxalement devenus des références au plan international et des icônes architecturales.

EN GUISE DE SIMILITUDES...

Pour demeurer à la fois attentif et critique, la France et l'Argentine partagent quelques situations et l'on peut observer certains points communs dans les pratiques bibliothéconomiques :

- Des difficultés dans les démarches administratives : pour un étranger, nos systèmes administratifs sont complexes et parfois presque incompréhensibles. Les informations souvent incomplètes engendrent bien des malentendus qui débouchent sur le sentiment d'un univers très contraignant.

- La dislocation des collections par type de support et le cloisonnement des services aux publics.

- Le développement des projets repose la plupart du temps sur l'effort et la volonté de personnes fortement engagées plutôt que sur des moyens économiques suffisants.

- Le gaspillage des efforts faute de projets de numérisation partagés ou de mutualisation des ressources.

- Le manque de visibilité de nos réalisations dans le contexte international, en raison d'une participation insuffisante aux réseaux internationaux, où il conviendrait de faire entendre nos voix, de communiquer nos projets et de partager nos expériences pour mieux s'enrichir de celles des autres.

- La faiblesse de nos langues d'origine latine en face de l'anglais comme langue internationale toute puissante, et le besoin impérieux de maîtriser celle-ci.

- Le déficit de notre image face à celle des autres professions et pour le public en général.

- La dévalorisation ou conviction qu'ailleurs tout est mieux, et mieux fait que chez nous. Nous devons améliorer le marketing de nos bibliothèques, de nos travaux et de nous-mêmes dans nos rôles professionnels, voire en être fiers et nous en vanter.

- Nous pouvons respecter notre esprit et son idiosyncrasie pour en tirer des modèles à suivre en accord avec nos principes, notre histoire et nos valeurs sociétales.

Enfin, voici quelques points faibles :

- Une certaine quantité de petites unités d'information dispersées et presque anonymes dans leurs propres institutions.

- Des horaires d'ouverture réduits et distribués de façon disparate.

Je suis retournée de chaque visite avec des valises remplies d'informations, d'idées innovantes et réalisables, de réflexions professionnelles et de conseils amicaux. Tout voyage pour se former à l'étranger est une nouvelle source d'information plus riche que jamais. Je remercie tous ceux qui m'ont accueillie dans leur bibliothèque et qui m'ont permis de m'enrichir professionnellement pour devenir une bibliothécaire capable d'un plus grand sens de l'observation et d'une réflexion plus vaste et plus claire sur les bibliothèques et la bibliothéconomie française.

Et, bien sûr, mes valises sont toujours prêtes pour « monter » en France, vivre de nouvelles expériences professionnelles, rencontrer des collègues enthousiastes et flâner parmi ses bibliothèques ! ■



Médiathèque de Gradignan (33). « Le verre comme matériau prédominant... »

DAVID ROYCROFT
 Assistant de direction de la
 Broadway Community Library,
 Queens, New York (USA)



Un Américain à Paris

« Dans le *BBF*, ce sont plutôt des Américains qui écrivent sur les bibliothèques américaines ; dans le *Bulletin d'informations de l'ABF*, ce sont surtout des Français », relevait Anne-Marie Bertrand dans sa récente étude comparative¹ sur les bibliothèques de France et d'Amérique. Pour une fois, nous inverserons donc cette tendance avec un bibliothécaire new-yorkais...

Un bibliothécaire dans le programme d'échange de New York

En 2001, la Queens Library, dans le quartier du Queens à New York, et la Bibliothèque publique d'information (Bpi) à Paris, ont signé un accord de coopération comprenant, entre autres, un échange de personnel. C'est dans le cadre de cet accord que j'ai passé le mois d'octobre 2009 à la Bpi. Heureuse coïncidence, la Bpi accueillait un atelier pour les bibliothécaires français et allemands sur le thème « Les bibliothèques, lieux de cohésion sociale ». Ma bibliothèque jouissant d'une renommée inter-

nationale pour son travail avec ces populations, j'avais hâte d'y participer. L'atelier était suivi d'une tournée de cinq jours dans les bibliothèques allemandes.

LES SERVICES AUX IMMIGRÉS ET AUX CHÔMEURS

J'ai appris que les bibliothèques françaises proposent des programmes destinés à aider les citoyens français à accueillir les immigrés et ceux-ci à s'adapter à la vie en France, ainsi qu'à subvenir aux besoins immédiats, quotidiens et pratiques de ces groupes de population. J'ai appris que certains programmes réussissent et que d'autres échouent. Plus tard, un bibliothécaire a expliqué que l'élaboration de ces programmes découle de l'idée que la citoyenneté est bien distincte de la race ou de la religion, et les programmes fonctionnent moins bien parmi les groupes d'immigrés qui ne partageraient pas ce point de vue. J'ai appris que les bibliothécaires français continuent de se demander quel rôle leurs bibliothèques et eux-mêmes devraient jouer et quels programmes et services ils devraient proposer.

Les programmes destinés aux chômeurs que j'ai le plus appréciés venaient de la Bibliothèque d'étude et d'information de Cergy-Pontoise, qui, selon sa représentante, a créé un centre d'études et de carrière, dans lequel les ressources de la bibliothèque sont adaptées aux besoins des chômeurs, ainsi qu'un blog proposant des informations sur les foires à l'emploi, les formations, et d'autres activités concernant le travail. Sa bibliothèque travaille avec Pôle Emploi pour accueillir les « Journées conseils emploi », et elle nous a dit que la collaboration avec l'agence était plutôt facile. Selon le représentant

1. Anne-Marie Bertrand, *Bibliothèque publique et public library : essai de généalogie comparée*, Presses de l'Enssib, série « Généalogies », 2010, p. 45.



La façade de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.



La Bibliothèque publique d'information, Centre Georges-Pompidou, Paris.

de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, au contraire, ses collègues bordelais se plaignent de la collaboration parfois délicate avec Pôle Emploi.

Le représentant de la Bibliothèque de Rennes énumère les contraintes entravant les efforts destinés à fournir des services aux chômeurs :

- le besoin de l'équipe d'une meilleure connaissance des technologies de l'information ;
- le manque d'information des usagers sur les ressources numériques de la bibliothèque ;
- les limites informatiques inhérentes aux mesures de sécurité du réseau de la bibliothèque ;
- la réticence de certains membres du personnel à exécuter des tâches qu'ils considèrent comme relevant du travail social.

Ma bibliothèque connaît les mêmes contraintes, mais je n'ai jamais entendu un bibliothécaire se plaindre de devoir fournir du travail social. Cette contrainte ajoutée au reproche fait à Pôle Emploi m'ont fait me demander si la répartition du travail est plus complexe et les fiches de poste plus précises en France qu'aux États-Unis.

Je me suis demandé si ceci mène à davantage de conflits, à moins de coopération et plus de « conflits de territoire » avec les organismes des services sociaux. Peut-être est-ce là un sujet de thèse de doctorat en sciences de l'information et des bibliothèques.

VISITES DE BIBLIOTHÈQUES FRANÇAISES

J'ai pu rencontrer les équipes de pratiquement tous les départements de la Bpi. J'ai visité, à Paris, la Bibliothèque des sciences et de l'industrie (BSI), la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP), la Bibliothèque Couronnes et la Médiathèque Picpus et, en banlieue parisienne, la Bibliothèque de Montreuil. J'ai pu constater de nombreuses différences entre ma bibliothèque et celles que j'ai visitées, mais je ne prétends pas que ces différences s'appliquent à toutes les bibliothèques françaises (...).

Je suis devenu bibliothécaire en 2005 seulement, et ne possède qu'une seule expérience significative en bibliothèque. Le métier de bibliothécaire, pour moi comme pour de nombreux Américains, est une reconversion professionnelle. J'imagine que de tels changements de carrière ne sont pas possibles en France. Je crois comprendre également qu'en France, le lieu de travail d'un bibliothécaire dépend du type de formation reçue en métiers des bibliothèques et de l'établissement qui l'a dispensée, alors qu'aux États-Unis, le diplômé d'une école de bibliothécaires du pays quelle qu'elle soit peut prétendre à une carrière dans n'importe quelle bibliothèque.

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'INFORMATION

La Bpi se situe à l'intérieur du Centre Georges-Pompidou, conçu par les architectes Renzo Piano, Richard Rogers et Gianfranco Franchini. Afin d'optimiser l'espace intérieur, les

façades du bâtiment sont équipées de systèmes de tuyaux et d'acheminement : des tuyaux bleus pour l'air ; verts pour les liquides, jaunes pour l'électricité et rouges pour la circulation. Les ouvrages de la bibliothèque sont classés selon le système de classification décimale universelle (CDU), et les pôles thématiques, de même que les chariots à livres qui y sont rattachés, sont codifiés à l'aide de couleurs.

Juste à l'entrée de la bibliothèque, on trouve un bureau d'accueil et un présentoir attrayant pour la documentation sur l'emploi, la santé, le logement, la culture, les loisirs et autres conseils pratiques. Tout cela est parfaitement pensé ; l'accès à l'information est rapide et facilité pour les visiteurs.

J'ai particulièrement apprécié le pôle de presse, qui proposait 150 quotidiens et 250 magazines internationaux en ligne et autres supports média. Dans un autre pôle, les visiteurs pouvaient écouter à l'aide de casques les informations internationales sur 16 écrans de télévision. J'ai été également impressionné par la salle de musique où les visiteurs pouvaient écouter des enregistrements musicaux, des livres sonores, des discours et des archives enregistrés.

Afin de garantir l'égal accès pour tous les publics, la Bpi dispose de cinq espaces de travail pour malvoyants, équipés de machines à lire, écrire et imprimer en Braille, des scanners de textes transformant du texte écrit en mots lus, des agrandisseurs de texte, des enregistreurs et des micros. Pour les malentendants, une vidéo passant en boucle sur un écran présente la bibliothèque en langage des signes.

L'espace d'autoformation est impressionnant, avec ses 120 postes de travail équipés de matériel audio, où les visiteurs peuvent étudier un large éventail de 172 langues et dialectes. Les candidats au permis de conduire peuvent également y apprendre le code de la route.

Les centres d'autoformation sont rares aux États-Unis, même dans les bibliothèques universitaires, et je tends

à penser qu'ils sont également une exception en France plutôt qu'une généralité. Le Carrefour numérique, espace spécialisé de la Bibliothèque des sciences et de l'industrie, en possède un, mais au moment de ma visite il n'y en avait aucun dans les bibliothèques parisiennes.

La Bpi peut accueillir 2 134 personnes. Lorsque le nombre maximum est atteint, on peut entrer au compte-gouttes au fur et à mesure des sorties. Sans remettre en cause son succès, la bibliothèque interroge sa mission en permanence. Lors de ma visite, elle subissait une révision complète appelée « Bpi 2012 ». Entre autres questions était abordée celle de savoir si elle devait attirer un public différent ou bien plus large, et si oui, de quelle façon.

LA BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE

Conçue par l'architecte Adrien Fainsilber et construite autour de l'immense structure d'acier d'un ancien abattoir, la Cité des sciences et de l'industrie est le plus grand musée de sciences en Europe, et la Bibliothèque des sciences et de l'industrie en constitue le cœur. C'est une immense bibliothèque publique multimédia entièrement consacrée à la science, à la technologie et à l'industrie. En plus du Carrefour numérique, ses espaces spécialisés englobent le centre d'information sanitaire de la Cité de la santé, la salle Louis-Braille, un espace entièrement équipé pour lecteurs malvoyants et sourds, et la Cité des métiers, le centre d'information pour l'emploi le plus complet que j'aie pu voir dans une bibliothèque. Elle s'organise en cinq espaces : le développement éducatif et professionnel, les offres d'emploi, la formation professionnelle, la validation des acquis et le changement de carrière, et la création d'entreprise. Elle propose des informations sur l'emploi et la formation, ainsi que des conseils pour tous les stades de la vie ou du parcours professionnel. Selon son fondateur, la Cité des métiers a débuté à la Cité des sciences et de l'industrie, mais elle a peu essaimé dans les bibliothèques car les autorités ne font pas le lien entre les bibliothèques et l'orientation professionnelle.

LA BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DE LA VILLE DE PARIS

La Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP) est située dans un hôtel particulier qui date du XV^e s. Il s'agit d'une bibliothèque d'ouvrages de référence comprenant une collection de cartes, de photographies, de livres et de manuscrits originaux, ainsi que des fac-similés d'auteurs comme Voltaire, George Sand ou Gustave Flaubert. Ses réserves sont fermées au public, seules la salle des cartes et la salle de lecture qui compte 80 sièges sont ouvertes au public. La bibliothèque est principalement fréquentée par des journalistes, des étudiants et des historiens.



La Bibliothèque d'étude et d'information, Cergy-Pontoise.



© Architectes P. Lepinay et B. Meurice

La bibliothèque Picpus, devenue médiathèque Hélène Berr.

La salle des cartes contient une collection de fac-similés de cartes classées par dates. Plusieurs des cartes les plus anciennes offrent une vue d'ensemble de l'Est parisien. Au cours de ma visite, le directeur de la bibliothèque m'a montré six cartes qui retracent l'évolution de Paris du Moyen-Âge jusqu'à la fin du XIX^e siècle. On peut remarquer sur celles-ci que les façades des églises étaient toujours construites à l'Ouest. Quel merveilleux moyen pour apprendre à connaître une ville !

LA BIBLIOTHÈQUE COURONNES ET LA MÉDIATHÈQUE PICPUS

La Bibliothèque Couronnes est une bibliothèque de taille moyenne qui occupe 1 000 m² sur deux étages d'un immeuble de Belleville. Elle abrite une collection de 56 000 documents, enregistre environ 7 500 prêts par mois parmi lesquels un grand nombre de livres sonores. Les collections comprennent aussi 2 500 livres en arabe, de la littérature contemporaine mais également des ouvrages de cuisine ou sur l'éducation des enfants. La bibliothèque est par ailleurs abonnée à un magazine féminin arabe très populaire.

Les livres sont classés selon la classification décimale universelle (CDU) et la musique d'après les principes de classification des documents musicaux (PCDM), la section Musiques du monde étant la plus importante. La Bibliothèque Couronnes va encore plus loin dans son classement en dis-

tinguant par une étiquette de couleur bleue les musiques du monde arabe et par une étiquette orange celles de l'Afrique, et en les triant par pays d'origine. Les cartes de bibliothèque sont gratuites à Paris – tout comme aux États-Unis – mais les adhérents payent une cotisation annuelle pour pouvoir emprunter des CD et des DVD.

Comme beaucoup de bibliothèques du Queens, un grand nombre d'établissements parisiens sont installés dans des bâtiments qui sont loin d'être parfaits. La médiathèque Picpus occupe six étages d'un immeuble de logements sociaux de la Ville de Paris. La section Jeunesse se trouve au 4^e étage car c'est le niveau le plus lumineux. La direction de la médiathèque reconnaît qu'une structure de six étages desservie par un seul ascenseur n'est pas ce qu'il y a de mieux, mais qu'il a fallu tirer le meilleur parti des moyens attribués par la mairie.

La médiathèque Picpus a rouvert ses portes en janvier 2009 après des travaux d'agrandissement et l'installation d'automates de prêt et de retour. L'établissement est franchement moderne, mais accueillant. Ses espaces décloisonnés encouragent les visiteurs à déambuler sans contrainte. Les couleurs de la charte graphique (noir, gris et blanc) sont ponctuellement mises en valeur avec de l'orange, en particulier dans la section Jeunesse. L'espace de lecture aménagé en plein air constitue l'aspect le plus intéressant de cette médiathèque.

Les bibliothèques parisiennes ne proposent pas toutes une collection de CD et le terme « médiathèque » est parfois

employé pour désigner celles qui disposent de documents multimédia. La Médiathèque Picpus propose ainsi 20 000 CD et 900 partitions qui attirent beaucoup de monde. Toutes ne proposent pas non plus de collection de DVD, mais celle de la Médiathèque Picpus est considérable. En France, les collections de DVD des médiathèques sont considérées comme une concurrence déloyale vis-à-vis des commerces. Elles n'achètent – pour la même raison – qu'un ou deux exemplaires des *best-sellers* et seulement deux à trois semaines après leur sortie en librairie. Si je me base sur les pratiques des bibliothèques américaines, de telles préoccupations ne sont pas fondées.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MONTREUIL

Montreuil est une ville de banlieue de l'Est parisien à la population très hétérogène. Elle offre de nombreux services sociaux et encourage le dialogue entre les divers groupes sociaux qui y habitent. C'est ainsi, explique un des élus de la ville, que Montreuil a échappé aux émeutes qui ont ravagé de nombreuses banlieues parisiennes en 2005.

La bibliothèque a intégré ses locaux actuels en novembre 1974, après avoir ouvert trois antennes de quartier, en 1964, 1970 et 1971. Afin de maintenir la bibliothèque en adéquation avec le quotidien de ses usagers, de nombreuses mesures ont été mises en place, dont le Café littéraire. Le mois d'octobre est un mois très important pour l'édition en France, celui de la « rentrée littéraire ». Afin de correspondre avec cet événement, le Café littéraire propose aux usagers de la bibliothèque de venir discuter de la rentrée littéraire avec les bibliothécaires autour d'un café ou d'un rafraîchissement et de découvrir « l'envers du décor » de la bibliothèque. Une campagne de publicité avait aussi été menée afin d'informer les usagers sur les services disponibles et de les encourager à en demander d'autres.

RÉFLEXIONS

Tout comme leurs homologues américains, les bibliothécaires français défendent l'accès de tous à l'information et la possibilité de se documenter tout au long de la vie grâce à des collections (de livres ou autres médias) en phase avec les besoins et intérêts des usagers. Lors de nos conversations, j'ai souvent entendu le mot « patrimoine », terme qui désigne l'héritage culturel du pays. Étant donné sa fréquence d'emploi, je pense que les bibliothécaires français, bien plus que leurs homologues américains, se considèrent comme les protecteurs, les défenseurs de l'héritage culturel de leur pays. Leur rôle

est d'éduquer, de simplifier, de magnifier. À mon avis, dans les bibliothèques américaines, l'accent est souvent mis sur le divertissement bien plus que sur l'éducation. Je pense qu'il est important que les bibliothécaires américains gardent à l'esprit que les bibliothèques sont des institutions culturelles et que leur mission est bien plus sérieuse que la simple mise à disposition de divertissements.

J'ai vu de nombreuses pratiques très intéressantes lors de mes visites de bibliothèques françaises. À la Bibliothèque Couronnes par exemple, les ouvrages documentaires pour enfants sont classés par âge, les livres pour les plus jeunes étant rangés sur les étagères les plus basses tandis que ceux qui sont destinés aux plus grands se trouvent sur les tablettes du haut. Les ouvrages et magazines sont par ailleurs regroupés sur les étagères en fonction de leur sujet. Dans mon établissement, les livres sont ordonnés selon la classification Dewey et les magazines rangés à part.

À Paris, il ne faut que deux jours pour faire venir un ouvrage d'un entrepôt alors que chez moi, les usagers attendent au moins une semaine pour recevoir le livre qu'ils ont demandé. Les bibliothèques parisiennes ouvrent des comptes aux écoles et aux associations avec une durée de prêt des documents de six semaines tandis que dans l'établissement dans lequel je travaille, les bibliothécaires doivent enregistrer les livres sur leur carte personnelle. À Paris, les enfants ne paient pas d'amende en cas de retard mais si cela se reproduit trop souvent alors leur compte est bloqué. Dans ma bibliothèque, les enfants paient une amende de 10 cents par jour de retard, amende qui peut être réduite s'ils décident de rester sur place pour lire.

Les bibliothécaires français et américains font preuve du même engagement envers le service public mais leur approche est différente². L'exemple le plus flagrant de cet engagement des bibliothécaires français est peut-être ce formulaire de suggestions et de remarques que j'ai vu à plusieurs reprises à Paris mais jamais dans une bibliothèque américaine.

Contrairement à mon attente, j'ai trouvé bien plus de similitudes que de différences entre les bibliothèques françaises et américaines. Le dialogue entre nos établissements est instructif et profitable, chacun ayant des idées et proposant des initiatives dont peut s'inspirer l'autre. Aussi, des programmes d'échanges tels que celui auquel j'ai participé ne peuvent que conduire à de meilleures pratiques. ■

Trad. de l'anglais par Anne Métivier et Jérôme Mattio,
Médiathèque d'Hyères

2. Sur les différences de conception du service public « à la française » et « à l'anglo-saxonne », voir Pierre Bauby, « La notion de service public », *Bibliothèque(s)*, n° 53/54, décembre 2010, pp. 8-10.

RÉJEAN SAVARD
Professeur à l'EBSI
Université de Montréal
(Québec, Canada)



Notes de voyage

d'un tour de France bibliothéconomique

Sous la houlette de Réjean Savard, vingt-cinq bibliothécaires québécois ont traversé l'Atlantique pour visiter la France des bibliothèques, de Paris à Marseille et de Lyon à Toulouse, et aller « À la rencontre de nouveaux univers professionnels », car tel était l'intitulé de ce voyage dans la France bibliothéconomique.

Du 23 mai au 5 juin 2011, l'École de bibliothéconomie et de sciences de l'information de l'Université de Montréal était en tournée en France ! Un groupe de 25 personnes, principalement des étudiants du programme de maîtrise en sciences de l'information auxquels s'étaient jointes une professionnelle et une élue chargée du dossier des bibliothèques publiques, avait comme objectif principal de comparer le fonctionnement global des bibliothèques en France et au Québec afin d'en tirer des enseignements.

Pour l'organisateur, une première difficulté consistait à choisir les bibliothèques à visiter. Misant sur un départ à Lyon jumelé à des présentations théoriques à l'Enssib permettant aux participants de mieux connaître le fonctionnement des bibliothèques en France, il fut décidé de poursuivre vers le sud jusqu'à Toulouse, puis de remonter vers Paris pour terminer en beauté avec la Bpi et la BnF, deux passages obligés pour tout bibliothécaire de l'étranger désireux de visiter des bibliothèques en France.

Au départ, les participants visaient surtout à mieux connaître les nouvelles tendances dans la construction et l'aménagement de bibliothèques. Sur ce plan, le voyage aura

permis de découvrir des espaces lumineux et très chaleureux, la plupart du temps bien réussis sur le plan fonctionnel. Les participants ont souvent été séduits par l'élégance des bâtiments, mais très souvent aussi par le côté convivial des espaces. Outre cet aspect, il s'agissait aussi d'étudier les modes de gestion et de coopération en matière de bibliothèques, ainsi que les nouvelles approches de médiation. Sur cet autre plan, bien des différences ont pu être observées !

DES STRUCTURES ORGANISATIONNELLES DIFFÉRENTES

L'idée de commencer par des rencontres et conférences à l'Enssib s'avéra excellente ! En effet, le système de bibliothèque en France est très différent du système québécois et nord-américain. Les participants ont donc pu, dès le départ, se doter des

LES 13 BIBLIOTHÈQUES VISITÉES

Lyon : BM de la Part-Dieu. – **Aix-en-Provence** : Bibliothèque Méjanès. – **Marseille** : Bibliothèque de l'Alcazar ; Bibliothèque départementale des Bouches-du-Rhône. – **Miramas** : Médiathèque Intercommunale Ouest-Provence. – **Cornillon-Confoux** : Bibliothèque municipale. – **Montpellier** : Bibliothèque universitaire de Droit ; Médiathèque Émile Zola. – **Béziers** : Médiathèque André Malraux. – **Toulouse** : Bibliothèque universitaire de Toulouse le Mirail (et participation à la « Journée Réseau des Bibliothèques ») ; Médiathèque José Cabanis. – **Paris** : Bpi ; BnF... et **Villeurbanne** : Enssib. – **Montpellier** : Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur (ABES).

Présentation du voyage en ligne

www.ebsi.umontreal.ca/voyagedetude2011/index.html



Les bibliothécaires de l'Ebsi à l'Enssib de Villeurbanne.



De g. à d. : BU de Toulouse-Le Mirail, médiathèque André-Malraux de Béziers Méditerranée et bibliothèque de l'Alcazar à Marseille.

outils de base nécessaires à une meilleure compréhension de la réalité hexagonale.

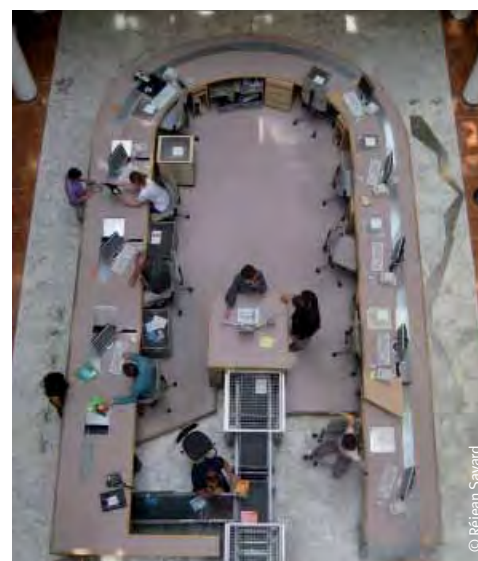
Anne-Marie Bertrand et Raphaëlle Bats ont été excellentes pour expliquer les rouages de la gestion à plusieurs paliers de la lecture publique ainsi que des particularités du monde universitaire en France. Une demi-journée donc, dédiée en partie à la découverte d'une autre manière de faire et aussi d'un vocabulaire nouveau pour la plupart des participants : communes, départements, régions, intercommunalité, service commun de documentation, conservateurs, bibliothèques classées, bibliothèques départementales, assistants qualifiés de conservation, personnels de catégorie A, B et C, etc. Rien de tout cela chez nous, même si certains éléments se retrouvent sous un autre nom, y compris pour le jargon professionnel : le terme *désherbage* par exemple, que les bibliothécaires québécois nomment plutôt « *élagage* »... et la « *banque de prêt* » que nous appelons simplement « *comptoir du prêt* » au Québec... Sans parler du terme « *médiathèque* », peu utilisé au Québec où malgré la présence importante des nouveaux médias, on a conservé le terme *bibliothèque* (peut-être à cause de l'influence anglo-saxonne où le terme *library*, là non plus, n'a pas été remplacé).

Mais ce sont surtout les méthodes de travail de part et d'autre de l'Atlantique qui sont très différentes. Pensons d'abord à la rotation des emplois qui, selon nos observations, semble généralisée en France. Au Québec et en Amérique du Nord en général, il n'y a pas, sauf quelques exceptions, d'alternance des personnels entre le service public et les services internes. Il existe un certain cloisonnement entre les différentes tâches, voire une certaine spécialisation. Les employés du « *back office* », par exemple, vont la plupart du temps se limiter aux tâches techniques, incluant l'acquisition des documents et ne feront pas de service public. Et inversement, les employés en service public consacreront l'essentiel de leur temps à s'occuper du public, incluant aussi l'animation/médiation, et souvent de la sélection des documents. Cette dichotomie des services publics et techniques a cependant été souvent critiquée au Québec car

elle peut isoler du public ceux qui se cantonnent aux services internes, ce qui a fait dire à plusieurs que l'approche française était très intéressante.

Ces différences sont aussi reliées aux statuts des personnels qui, nous l'avons constaté, sont aussi fort différents en France et au Québec. Chez nous, il existe grosso modo trois catégories de personnels dans les bibliothèques : les bibliothécaires, les techniciens en documentation et le personnel non spécialisé.

Les bibliothécaires sont un peu l'équivalent des conservateurs. Ils sont formés au deuxième cycle universitaire¹. Sans ce diplôme, il est très difficile voire impossible d'obtenir un poste de bibliothécaire. De plus, il n'existe pas au Québec de fonction publique telle qu'on la connaît en France, à l'intérieur desquelles les mutations sont possibles. En Amérique du Nord, les municipalités sont complètement indépendantes les unes des autres



De h. en b. : bibliothèque de l'Alcazar à Marseille et médiathèque André-Malraux de Béziers Méditerranée.

1. Il existe deux écoles au Québec : une à l'Université de Montréal (l'EBSI) et l'autre à l'Université McGill (formation en anglais).



En haut : médiathèque Émile-Zola, Montpellier, extérieur et salle d'actualités. En bas : BU Toulouse-Le Mirail.

et procèdent à leurs propres démarches comme une entreprise. Pour aller d'une bibliothèque à une autre, il faut passer un concours de recrutement sur un poste précis, et si on l'obtient, démissionner de son poste

précédent. Cela est donc extrêmement différent de la France. Quant aux fonctions, le bibliothécaire québécois est surtout chargé de la gestion, de l'encadrement du personnel, de la sélection des documents ainsi que de la référence dans les plus grandes institutions. Notons aussi que la référence qui se retrouve dans toutes les bibliothèques nord-américaines d'une certaine taille, n'existe pas comme telle en France, en général : il

s'agit d'un service question-réponse, en face-à-face au départ mais offert de plus en plus à distance, et qui est indépendant du comptoir de prêt. Le technicien en documentation lui, est formé au niveau pré-universitaire (Cegep : le Collège d'enseignement général et professionnel) et excelle dans les tâches

techniques, quoiqu'il se retrouve aussi dans les autres services de la bibliothèque. Quant au personnel non spécialisé, i.e. ne disposant pas de formation en bibliothéconomie, il constitue une part importante des services publics, notamment au comptoir de prêt, et est responsable du rangement des documents. On comprend donc que la structure organisationnelle des bibliothèques en Amérique du Nord est très typée et que la manière de travailler dans les bibliothèques visitées a beaucoup étonné les participants de notre groupe.

DES SERVICES ET DES COLLECTIONS

Importante différence aussi qui a beaucoup étonné les étudiants, la tarification quasi-généralisée de l'abonnement à la bibliothèque publique : même si on rencontre au Québec quelques bibliothèques qui tarifient, cela est plus une exception que la règle. L'influence de nos voisins anglo-saxons sans doute, chez qui la tarification de l'abonnement est un sacrilège, la bibliothèque publique étant la dernière chance pour les plus démunis de se doter d'un accès à l'éducation et à l'information.

CONTRASTES

Notre tournée des bibliothèques françaises a pu confirmer la tendance/nécessité de la bibliothèque comme entité mouvante, en constants questionnement et développement. Durant notre séjour, j'ai pu découvrir la monumentalité des bibliothèques françaises, les services naissants (prêt entre bibliothèques, recyclage) comme les plus affirmés (pôles actualités, ouverture sur le web 2.0, médiations de tous acabits). La lourdeur des institutions, l'omniprésence du facteur politique et de la sécurité m'ont aussi impressionnée sans me surprendre.

J'ai beaucoup apprécié les collègues bibliothécaires, leur esprit de partage, leur authenticité, leur sincérité les amenant même à se montrer critiques par rapport à leur établissement. Pas plus, pas moins ; les bibliothèques françaises sont tout aussi riches et novatrices que nos établissements québécois. Un tel périple a su nous démontrer l'importance, la richesse de collaborations et d'échanges pour le développement de notre champ d'expertise.

Christine GAUTHIER
Étudiante à Ebsi, Université de Montréal,
et bibliothécaire à la Commission scolaire des Rives-du-Saguenay



Aux États-Unis par exemple, on tarifie l'université (cher...) mais la bibliothèque publique est gratuite, à l'inverse de la France ! Autre étonnement : des heures d'ouverture très réduites, sans parler de la fermeture le dimanche pour presque toutes les bibliothèques visitées. Au Québec et en Amérique du Nord en général, les bibliothèques qui desservent plus de 10 000 habitants sont ouvertes plus de 40 h par semaine en moyenne, et celles de plus de 50 000 environ 70 h par semaine, incluant le dimanche la plupart du temps. Le dimanche est même considéré comme la journée idéale pour aller à la bibliothèque en famille. Et l'ouverture en soirée, parfois jusqu'à 22 h comme à la Grande Bibliothèque de Montréal, permet aussi aux citoyens qui travaillent de se rendre à leur bibliothèque.

Par contre, il nous a semblé que la recherche de la qualité est omniprésente dans les bibliothèques françaises. Les collections, par exemple, semblent être développées de manière plus systématique. Il semble qu'on évalue davantage la qualité des ouvrages qu'on achète, notamment en échangeant entre bibliothécaires sur les valeurs de tel ou tel livre, de telle ou telle collection, etc. Nous avons remarqué aussi dans certains endroits que le désherbage/élagage était une opération régulière et considérée comme importante, ce qui n'est pas toujours le cas au Québec.

À ce sujet, notre groupe a été très intéressé par la notion de « politique documentaire » telle qu'elle a été présentée lors d'une conférence de Jérôme Pouchol au SAN Ouest-Provence. On a pu voir à quel point ce concept avait été approfondi en France, et que ces politiques sont fort détaillées dans plusieurs des bibliothèques visitées.

Très souvent aussi, les bibliothèques visitées nous remettaient un kit de leur matériel publicitaire. Les exemples récoltés sont extrêmement divers (il serait trop long de les énumérer ici) et démontrent une recherche d'esthétisme et une créati-

tivité exceptionnelle. Même chose pour la signalétique qui en général fait l'objet d'efforts importants. En tant qu'ancien professeur de marketing des bibliothèques, j'ai été personnellement épaté par les moyens mis à contribution pour s'assurer d'une bonne communication avec les publics. En général, on y retrouve



L'espace L'œil et la Lettre de la médiathèque José-Cabanis, Toulouse (31).

une volonté de changer l'image traditionnelle et souvent triste de la bibliothèque publique. Côté technologique, nous avons tous été étonnés de voir que le Wifi en bibliothèque était si peu



Médiathèque Intercommunale Ouest-Provence à Miramas.





© Réjean Savard

L'espace actualités/télé de la médiathèque José Cabanis, Toulouse.

DES JEUX VIDÉO DANS LES BIBLIOTHÈQUES

Lors de notre voyage d'étude en France, plusieurs initiatives des lieux visités m'ont emballée. Nombre de situations d'ordre administratif et politique m'ont étonnée et m'ont laissée pantoise. Mais de toutes celles que j'ai pu observer, je désirerais vous faire part de mon coup de cœur pour les initiatives proposées par Toulouse et Aix-en-Provence relativement à l'entrée des jeux vidéo dans leur établissement.

Je dois avouer d'emblée que je suis plutôt traditionaliste et vieille école. J'associe bibliothèque-livre-éducation en omettant plusieurs aspects positifs des autres supports documentaires. Je me souviens d'avoir été longtemps réticente à l'introduction des cassettes de films, des CD de musique et des DVD dans les collections des bibliothèques. J'avais le préjugé que ces supports n'étaient pas éducatifs et qu'ils n'avaient pas leur place en bibliothèque. Mon « allergie » aux jeux vidéo en bibliothèque aurait perduré n'eût été, heureusement, les explications convaincantes des gestionnaires des bibliothèques de Toulouse et d'Aix.

Dans un premier temps, la présence des consoles de jeux vidéo à la médiathèque José-Cabanis de Toulouse et à la Cité du livre d'Aix-en-Provence m'a agacée, puis m'a intriguée pour finalement me séduire. Il faut se rappeler qu'il y a longtemps, l'introduction des œuvres de fiction dans les bibliothèques fut aussi contestée. Les puristes, à cette époque, y voyaient un détournement de la mission de ce haut lieu de savoir.

Évidemment, la stagnation des services offerts en bibliothèque et le besoin incontournable d'attirer de nouveaux usagers légitiment l'intégration des jeux vidéo aux collections ainsi que l'aménagement d'espaces ludiques réservés à la pratique desdits jeux. Toulouse et Aix-en-Provence ont su intégrer, chacune à sa façon, le jeu vidéo, reconnaissant ainsi une valeur documentaire à ce nouveau support.

Toulouse a aménagé, dans sa médiathèque, un espace de jeux vidéo de 35m² spécialement destiné à la clientèle adolescente. L'aménagement d'un tel espace a nécessité une politique d'accès. La médiathèque José-Cabanis a choisi de réserver ce lieu aux jeunes âgés de plus de 12 ans. L'inscription se fait sur place et les jeunes peuvent s'adonner à des séances limitées à une durée de 90 minutes.

La Cité du livre-Bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence propose aussi un espace jeu. Elle a ajouté à sa collection plus de 25 jeux vidéo (Wii et PS3) et plaide fièrement en faveur de ce nouveau service culturel en le rattachant aux services de formation d'initiation à l'informatique et à la bureautique.



© Réjean Savard

Bibliothèque universitaire, Montpellier.

répandu, même dans les plus grandes médiathèques. On nous a expliqué les réserves provenant en général des syndicats, notamment à cause des problèmes de santé que pourraient engendrer de tels dispositifs. Pourtant, en Amérique du Nord, ce service est très bien accepté et apprécié, que ce soit par les employés ou, bien entendu, par les utilisateurs.

UNE VOLONTÉ FÉROCE D'INNOVER

En revanche, nous avons constaté parfois une volonté féroce d'innover qui se traduit par des avancées que nous avons jugées exceptionnelles. Le groupe a été complètement séduit par exemple par les services « Points d'actu » et par le « Guichet des savoirs » à la Bibliothèque de Lyon. De tels services n'existent pas encore au Québec et là-dessus la BM de Lyon (et la Bpi, qui dispose aussi d'un service questions-réponses sur le web) font figure de leaders francophones en lecture publique.

Les deux initiatives visent la même clientèle : les adolescents. Pour les attirer, ces bibliothèques ont toutes deux fait appel au roi des jeux vidéo connu internationalement : Mario, le plombier moustachu habillé d'une salopette rouge. La présence de ces jeux en bibliothèque attire, sans conteste, ce public jeune adulte qui, graduellement, s'est désabonné de la bibliothèque, l'époque de l'Heure du conte faisant partie de son passé. Il est donc essentiel de recourir à de nouveaux produits pour attirer ces ados afin de leur démontrer que l'offre des services des bibliothèques est variée et qu'ils peuvent en avoir pour leur compte quand ils la fréquentent.

La décision des bibliothèques de se doter d'un espace ludique donne à voir aux adolescents une autre facette de ces institutions. Ils réalisent que la bibliothèque est aussi un lieu de socialisation et qu'il est possible de la fréquenter sans être contraint au silence et au recueillement.

Les bibliothèques de Toulouse et d'Aix-en-Provence tirent de nombreux avantages à ouvrir leur institution aux jeux vidéo. D'abord, la bibliothèque de Toulouse souligne que ces supports remplissent une partie de leur mission qui est de mettre à disposition du public le plus large choix de livres et de documents multimédias. De son côté, la Cité du livre d'Aix oriente ses activités vers le soutien et la diffusion du livre, de la lecture, du cinéma et de toutes les formes de culture, ce qui amène les adolescents à socialiser et à sortir de la maison pour jouer à des jeux en étant en contact avec des jeunes de la région. En outre, plusieurs jeux sont basés sur le sport et permettent aux jeunes de se dépasser physiquement (Wii sport, Wii fit).

De plus, les jeunes qui viennent à la bibliothèque prennent conscience des services qui s'y trouvent, tels que les collections de mangas, de DVD, de BD et de CD. Durant le temps d'attente, avant de commencer à jouer, ils peuvent fouiner ici et là. Cela leur permet de démythifier la bibliothèque et de ne plus la considérer comme un lieu austère et inintéressant.

En fait, je le reconnais maintenant : les contenus des jeux vidéo (Wii, Sega, etc.), de même que les contenus des films (DVD), dépassent le divertissement. Il s'agit plutôt d'une nouvelle forme d'expression culturelle et de création qui présente un côté ludique et divertissant. Désormais, je n'ai plus d'hésitation, il me semble essentiel de développer ce type de service en accord avec l'évolution des nouveaux supports documentaires. Les bibliothèques du Québec ne peuvent plus ignorer l'apport des jeux vidéo dans notre culture et elles doivent dorénavant varier leurs collections et moderniser leurs services d'information en s'inspirant des pratiques des cousins bibliothécaires français.

Guylaine BLAIS
Étudiante MSI à l'Ebsi,
Université de Montréal



Autre exemple d'innovation qui a séduit notre groupe : l'adoption et le développement du logiciel libre Koha à la Médiathèque Ouest-Provence. Cette communion entre le SGBD « open source » et l'aspect communautaire de la bibliothèque a emballé les participants. Rien de tel au Québec non plus.

Le groupe a aussi pu profiter d'une conférence de Silvère Mercier sur l'importance des réseaux sociaux pour les bibliothèques où il fut constaté là encore une préoccupation certaine pour l'innovation. Et que dire de la présentation de Pascal Krajewski de la bibliothèque José-Cabanis de Toulouse où l'on a développé une application « smartphone » pour la bibliothèque, ce qui n'existe pas en lecture publique au Québec pour l'instant ! D'autres innovations technologiques assez particulières ont frappé les participants, comme à Béziers : le prêt interne d'appareils pour écouter le contenu d'un disque sur les rayons, simplement par une lecture optique du code-barre.



Bibliothèque universitaire, Montpellier.



Les bibliothécaires de l'Ebsi en visite aux locaux de l'Abes à Montpellier.

De manière générale, le groupe a aussi pu constater l'avance importante de la numérisation des collections dans les bibliothèques françaises par rapport au Québec. Il est vrai que la présence considérable de fonds patrimoniaux y est sans doute pour quelque chose. Nous avons pu constater comment il existe plusieurs projets et comment ceux-ci sont maintenant entrés dans une phase de maturité exceptionnelle.

Signalons aussi que nous avons été surpris par la présence quasi-généralisée de la technologie RFID dans les bibliothèques visitées. Pour l'instant, au Québec, il existe plusieurs projets pour le passage à cette technologie, mais aucune bibliothèque publique au Québec ne profite déjà des avantages de la RFID.

Enfin, le groupe a aussi été agréablement surpris par le niveau très sophistiqué du service aux personnes handicapées à la

médiathèque José-Cabanis de Toulouse. Nous ne trouvons pas au Québec de grandes bibliothèques publiques qui vont aussi loin dans leur offre de service à la clientèle handicapée.

CONCLUSION

Ce voyage a été l'occasion de constater la diversité et la richesse des bibliothèques françaises. Nous y avons trouvé un heureux mélange d'ancien et de moderne : des bibliothèques fières de leurs fonds anciens, et à la fois tournées vers l'avenir.

On ne peut passer sous silence l'incroyable générosité des collègues qui nous ont accueillis. Partout nous avons été reçus avec ouverture et franchise. Nous avons rencontré des leaders d'exception et des bibliothécaires enflammés par leurs convictions de service public. Nous avons visité des équipements magnifiques, toujours bien enracinés dans leur milieu, souvent liés à des partenariats importants avec les divers milieux culturels. Dès la première journée cependant, la présence parfois lourde du politique a beaucoup frappé les participants. Quelle que soit la bibliothèque visitée, on a bien senti que le politique pouvait soit favoriser un projet, soit le détruire complètement. Dans certains cas même, il nous a semblé qu'un certain « autoritarisme politique » était patent : si le Maire ou l'élu voulait une bibliothèque, on allait l'avoir, mais où et comme il le voulait ! Impossible de ne pas être d'accord avec Benoît Tuleu qui écrivait à propos de la relation entre les bibliothèques françaises et le politique : « ... l'impression générale est (...) celle d'une distance mal contrôlée² ». Mais à bien y penser, au Québec la place et l'influence de l'élu sont aussi très importants...

À cet égard cependant, l'une des découvertes les plus positives du voyage est certes le principe de l'intercommunalité. Ce phénomène typiquement français nous a agréablement surpris par ses avantages : le fait de fusionner des services de bibliothèques de différentes communes sous une seule direction permet visiblement de faire plus et surtout de garantir une professionnalisation qu'on ne retrouverait pas dans de trop petites institutions. L'intercommunalité est une approche qui serait très utile au développement des bibliothèques publiques au Québec.

Somme toute, ce voyage d'étude se solde par un bilan des plus positifs et nous tenons à remercier très sincèrement les collègues français qui nous ont accueillis, malgré souvent des horaires de travail fort chargés. Il ne nous reste plus qu'à espérer pouvoir bientôt les accueillir au Québec pour leur rendre la pareille ! Nous avons aussi des choses à vous montrer ! ■

2. Benoît Tuleu, « Trop loin, trop proche », *BBF*, 2011, n° 2, p. 14-17 [en ligne] <http://bbf.enssib.fr/> Consulté le 17 octobre 2011.

MOHAMED BOURAH
Médiathèque Abdessamad
Kenfaoui, Larache, Maroc



Lecture publique à la française

La vision d'un bibliothécaire marocain

Alors que le Maroc a entamé le développement de son réseau de lecture publique, les établissements du réseau français apparaissent dans leur grande diversité comme un exemple dont le pays peut s'inspirer.

In'est guère facile de parler des bibliothèques françaises en général et à distance, sauf pour un bibliothécaire qui a eu l'occasion de vivre une expérience de stage ou de formation au sein d'un établissement en France.

En mai 2005, j'ai été en stage de formation à la Bibliothèque départementale de l'Aisne à Soissons. Pour moi, c'était la première fois que je visitais la France dans le cadre d'un projet très prometteur visant à constituer un réseau de lecture publique au Maroc. Il s'agissait du projet FSP (Fond de solidarité prioritaire – Appui à la lecture publique) qui s'est achevé en 2009 avec un grand succès en mettant au service du public – au Maroc – 11 médiathèques en 11 villes et 60 points de lecture dans des zones culturellement enclavées.

Un effort tout particulier a été mené avec succès pour l'aménagement de l'espace et l'accueil du public, la mise en réseau des bibliothèques et la pratique des animations en partenariat avec les associations locales, s'adressant en priorité à un public jeune, pour contribuer au développement socio-culturel du Maroc dans un souci d'égalité des chances, d'accès au savoir et à l'information, d'aide à la réforme de l'éducation et à la lutte contre l'analphabétisme et l'illettrisme.

À la BDP de L'Aisne, j'ai effectué un stage qui a changé totalement ma vie professionnelle. Sous la responsabilité de Daniel Le Goff, alors directeur de la BDP¹, j'ai pu découvrir

l'organisation générale des services de la BDP, en participant aux tâches quotidiennes de traitement et de mise à disposition des collections au profit des dépositaires, aux tâches liées à la direction et au management de l'établissement. J'ai pu aussi participer aux actions d'animation du réseau menées dans le département, ainsi qu'aux journées de formation menées par l'équipe de professionnels de la BDP. C'était là mon premier travail dans une bibliothèque française et mon premier contact avec des bibliothécaires français à Soissons, cette ville calme que j'ai beaucoup admirée. Tout ce travail m'a beaucoup aidé à me constituer un savoir-faire complet, solide et professionnel.

NORMES ET RÈGLES

J'ai été impressionné par le niveau de la lecture publique, et j'ai senti que nous étions en retard chez nous. Au Maroc, nous nous considérons comme des débutants devant nos collègues français, nous sommes totalement dépendant des normes, du mode de gestion et même de la base philosophique du métier de bibliothécaire.

J'ai apprécié chez nos collègues – bibliothécaires français – leur volonté de sortir de leur bureau, leur dévouement à travailler, à partager leur savoir-faire, et à réaliser des projets de grande envergure en faveur des autres communautés.



© Abdallah Saâdiq

Mohamed Bourah au 51^e congrès de l'ABF de Grenoble, juin 2005.

1. Actuellement directeur de la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges (Bfm).

Aussi, j'ai bien été surpris par le nombre de lois et règles, souvent strictes, qui organisent le domaine de la lecture publique, que ce soit sur le plan des nouvelles constructions ou des réaménagements. Et il faut citer ici la collaboration qui existe entre l'État et les collectivités locales par l'instauration d'un mode efficace de subventionnement en vue de promouvoir la lecture publique et d'aider les communes et les communautés de communes dépourvues de moyens.

UNE ARCHITECTURE INSPIRANTE

En voyageant en France à deux reprises, en 2005 et en 2008, j'ai visité un nombre considérable de bibliothèques qui se trouvent à Paris, Grenoble (38), Reims (51), Laon, Soissons, Villers-Cotterêts (02)... J'ai visité de grands établissements (BnF, Bpi, la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie), la bibliothèque de l'Université Paris-8, ainsi que le Service technique du bureau des bibliothèques, des BM de la Ville de Paris, et encore des institutions telles que la Joie par les livres, la DLL, la Direction générale de la coopération internationale et du développement (DGCID) au ministère des Affaires étrangères, L'Institut du monde arabe (Ima) et le CNL.

Pour un bibliothécaire qui vient du Maroc, c'est une occasion idéale pour découvrir de près des établissements dédiés à la lecture publique et qui ont été pensés avec une conception spécifiquement française, que ce soit au niveau de l'architecture ou de l'organisation et du management.

En effet, chaque type de bibliothèque a une architecture spécifique. Les espaces se modifient selon le public et les missions de la bibliothèque ; ainsi, la bibliothèque universitaire de l'Université Paris-8 Saint-Denis est différente de la Bibliothèque municipale de Fresnes qui offre moins de places assises ; mais les espaces sont répartis afin de répondre aux besoins des différents publics : au rez-de-chaussée, l'Espace Devoirs est destiné aux élèves de primaire. Au 1^{er} étage, la salle de travail est destinée aux élèves de collège et de lycée et la salle d'étude s'adresse aux étudiants et aux particuliers. Je peux encore évoquer la bibliothèque Forney, aménagée dans un des rares vestiges de l'architecture médiévale à Paris et spécialisée dans les arts décoratifs, les métiers d'art et les techniques des métiers des beaux-arts et des arts graphiques, qui diffère de la bibliothèque Buffon laquelle a les traits d'une bibliothèque spécialisée dans un milieu riche tant au niveau architectural qu'historique et culturel. On peut en dire autant de la Bibliothèque publique d'infor-

LE FONDS DE SOLIDARITÉ PRIORITAIRE – APPUI À LA LECTURE PUBLIQUE

Le Fonds de solidarité prioritaire (FSP) est l'instrument de l'aide-projet du ministère des Affaires étrangères. Il a pour vocation de financer, par dons uniquement, l'appui apporté par le ministère des Affaires étrangères aux pays de la zone de solidarité prioritaire (ZSP) en matière de développement institutionnel, social, culturel et de recherche. Le FSP met en œuvre les principes de la politique française d'aide au développement : adaptation à un monde en développement différencié ; logique « projet » ; contractualisation de véritables partenariats ; appui aux sociétés civiles des pays du Sud ; transparence. Le FSP est un instrument privilégié de partenariat avec les États, mais aussi avec les autres bailleurs de fonds et la société civile. Par sa vocation institutionnelle, il est susceptible d'intervenir sur l'ensemble des structures nationales d'un pays : ministères, collectivités territoriales, établissements publics.

Parmi les projets FSP, on distingue : les projets « pays » – projets bilatéraux contribuant au développement d'un pays partenaire –, les projets « inter-États » bénéficiant à un groupe d'États déterminé, réunis le plus souvent dans une organisation inter-gouvernementale et les « programmes mobilisateurs » : contributions à des thèmes sectoriels transversaux de développement.

Au Maroc, le projet d'Appui à la lecture publique né en 2001 met en place cinq pôles pilotes d'accès à l'information et à la documentation, situés en zones rurales et péri-urbaines. L'objectif de ces pôles pilotes est la mise en place de dix médiathèques, réparties sur une grande partie du territoire et conçues pour être des modèles de conception, de réalisation, de formation, de fonctionnement et de mise en réseau.

Des points de lecture (au cœur des douars), prolongent les médiathèques et bibliothèques satellites du projet FSP, et en suivent les recommandations sur le choix du fonds de livres.

Pour en savoir plus

Sur les principaux projets de coopération du ministère des Affaires étrangères dans le domaine du livre : www.diplomatie.gouv.fr/fr/article_imprim.php3?id_article=80906
À Ouarzazate : www.azekka.org/dossiers/dossiers.php?id_dossier=40

mation rénovée en 2000. J'ai été frappé par la splendeur de cet établissement : des espaces spécifiques répartis sur trois niveaux, qui offrent des services surprenants pour la plupart des visiteurs avec des prestations adaptées aux attentes des usagers en s'appuyant sur les NTIC. On ne peut pas la comparer avec la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie, spécialisée, elle, dans la promotion de la culture scientifique et technique dans un site architectural d'envergure nationale et européenne.

Au Maroc, la plupart des bibliothèques municipales étaient de même conception : des bâtiments identiques, simples, cloisonnés, donnant rarement un accès libre et sans séparation bien claire des espaces. Je ne veux pas m'aventurer à faire une comparaison détaillée entre les bibliothèques au Maroc et en France, mais je peux dire qu'au Maroc, les bibliothécaires et les décideurs se sont jusqu'ici montrés peu intéressés par la question de l'architecture des bibliothèques. Mais on commence à changer d'attitude en tenant compte des tâches d'information et de formation que doivent assurer les bibliothèques qui participent à la diffusion du livre et à l'animation auprès de toutes les catégories des usagers.

C'est avec le réseau de la lecture publique et les autres projets récents (à titre d'exemples : la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc et la médiathèque de la Fondation Mohamed VI à Rabat, la médiathèque de la Mosquée Hassan II et la Bibliothèque universitaire Mohamed Sekkat à Casablanca, enfin le projet de la Médiathèque Mine verte à la ville de Khouribga) que les réalisations marocaines se sont inspirées de cette nouvelle tendance de l'architecture en édifiant des bâtiments qui favorisent une utilisation souple des espaces et la distinction des sections selon la catégorie d'âge.

Ce sont exactement ces caractéristiques architecturales et fonctionnelles que je retiens des bibliothèques françaises. Le secret, c'est que les bibliothécaires et les architectes respectent parfaitement les normes produites par la Direction du livre et de la lecture, c'est ainsi que l'on peut affirmer que les réalisations françaises font référence et servent de modèles à l'échelle internationale.

DES JEUNES ET DES ANIMATIONS

J'ai remarqué aussi que nos collègues français ont développé un intérêt particulier à travailler avec les jeunes, les enfants et les tout-petits, ce que j'ai constaté en visitant La Joie par les livres. Au Maroc, les bibliothèques ne disposent pas d'un espace réservé aux adolescents ! J'ai posé la question : pourquoi cette distinction ? Je n'ai eu la réponse qu'après avoir



Mohamed Bourah, en stage à la Médiathèque de Villers-Cotterêts.

commencé mon travail à la médiathèque de la ville de Larache au Maroc : cette catégorie d'usagers est difficile à fidéliser, sauf si on leur réserve des espaces et des services adéquats.

Autre chose que j'ai admiré et même tenté d'appliquer : les actions d'animation en bibliothèque. Je n'ai pas trouvé de limites en France pour les animations en faveur des usagers. Une richesse d'animations pour toutes les catégories d'usagers, parfois spécialisées comme à la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie, ou encore plus académiques comme en bibliothèque universitaire, au SCD de l'Université Paris-8-Saint-Denis.

J'ai assisté à deux congrès nationaux et au salon professionnel de l'ABF à Grenoble en 2005 et à Reims en 2008 ; c'était une autre façon de découvrir le secteur du livre et de la lecture en France. J'ai constaté que l'économie du livre s'est dynamisée et que le livre est devenu, en France, un vecteur économique important à l'échelle nationale.

UN MÉTIER BIEN COMPRIS

En bref, j'ai trouvé intéressant de découvrir le monde des bibliothèques françaises, et plus particulièrement l'offre d'animation et de formation, les services offerts tels que les navettes, les tournées de bibliobus et de musibus : c'est extraordinaire.

J'ai aussi pu me faire une idée de la complexité des tâches d'un bibliothécaire qui doit mener une politique de lecture publique avec une équipe donnée et en direction d'un public déterminé, et qui doit trouver un équilibre délicat entre gestion au quotidien et prospective. Pour ne rien enlever aux bénéficiaires de travailler en collaboration avec les bibliothécaires français, l'aspect humain a plus que jamais été mis

en avant, et ce grâce au dialogue, aux conseils et au professionnalisme, ce qui a abouti à la continuité de notre relation étroite avec des organismes importants comme le Cobiac : que ce modeste article en soit le témoin.

Un aspect, enfin, que je serai heureux de souligner ici pour conclure, qui montre parfaitement à quel point les Français aiment le livre et les bibliothèques et leur acharnement à participer au développement de la lecture jusque dans leur temps libre, je veux évoquer le bénévolat. J'ai pu le remarquer dans des communes ou communautés de communes de faible population, certes, où l'on dispose de moins de moyens, de moins de fonds documentaires et de moins de places assises : malgré tous ces problèmes, vous trouverez sûrement un bibliothécaire professionnel ou bénévole qui assure des heures d'ouverture, trop peu sans doute, mais

assez pour répondre aux demandes et aux besoins des usagers assidus. J'en ai été le témoin très sincère, et en l'écrivant, les visages de personnes que j'ai rencontrées passent devant mes yeux. Malheureusement, je ne me rappelle plus le nom de chacun, mais je profite de cette occasion pour leur passer mon salut chaleureux, dire bravo à mes confrères et leur souhaiter bonne continuation dans leur travail et dans la défense du plus noble métier du monde ! ■

La Médiathèque Abdessamad Kenfaoui (Larache)

Un blog : <http://mediathequedelarache.blogspot.com/>

Sur Facebook : <http://fr-fr.facebook.com/mediatheque.abdessamadkenfaoui>

Sur Twitter : <http://twitter.com/lamediatheque>



FERDINAND E. (CAMEROUN) – « LE CŒUR DE L'UNIVERSITÉ, C'EST VRAIMENT LA BIBLIOTHÈQUE »

Déjà je peux dire que quand on demande à un étudiant africain ses impressions sur la bibliothèque, là tout de suite, on a l'impression qu'il n'aura rien à dire. Pourquoi ? Parce qu'au Cameroun, par exemple, qui est mon pays, nous sommes dans un environnement où la bibliothèque ne fait pas partie de la culture. Même à l'université, très peu d'étudiants fréquentent la bibliothèque pour des raisons économiques ou de désaffection vis-à-vis de l'école qui n'inspire plus confiance parce qu'elle mène au chômage. Elle est fréquentée par les chercheurs. Au Cameroun nous avons la BU centrale qui regorge de bouquins relevant de toutes les spécialités de l'université, et tous se retrouvent là. En dehors de cela, on a les bibliothèques des centres culturels français et des différentes chancelleries. Je me suis demandé : est-ce que je peux faire une comparaison, est-ce que c'est comparable ?

Quand on arrive en France, quand on visite la bibliothèque pour la première fois, on est agréablement surpris. C'est un constat, il serait malhonnête de dire le contraire. À la Bibliothèque des Sciences sociales, j'ai tout de suite été impressionné par les locaux, par les bibliothécaires qui sont accueillants, disponibles, qui m'ont aidé à rechercher sur le catalogue informatisé par exemple – on n'a pas cette pratique chez nous. On est frappé par tant de sérieux. On se rend compte que le cœur de l'université, c'est vraiment la bibliothèque. Et aussi dans la ville car je suis aussi allé à la médiathèque Malraux, on voit que la culture est très présente, oui. On voit que la ville et l'État accordent beaucoup d'importance aux bibliothèques.

Je fréquente surtout les bibliothèques universitaires. Mais je suis passé à Malraux par curiosité : tiens, ce gros bâtiment, il faut y aller, je vois des enfants qui regardent la télévision !... J'ai pris un bouquin dans mon sac et je me suis mis à lire, j'ai trouvé le cadre agréable pour travailler ou lire. Et la force de Malraux, ce sont les journaux. Si je devais y aller souvent, ce serait pour les journaux.

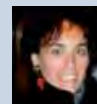
• Vous fréquentez les BU pour les collections, mais aussi comme espace de travail ?

Oui. Davantage comme espace de travail. À la BnU, c'est bien, on peut y aller jusqu'à 22h mais il y a trop de bruit. Et les plus petites, on a envie d'y travailler mais elles ferment vers 18h 30-19h. En tant qu'étranger, on n'a pas de famille ici, on se sent beaucoup plus à l'aise dans les bibliothèques pour travailler. Par exemple, à 19h je n'ai pas très envie de partir parce que ce sera pour rentrer dans une cellule et y rester seul. Pour moi, la chambre c'est pour dormir.

Parfois, quand je travaille à la bibliothèque, je somnole même et puis je regarde autour de moi, je me rends compte que tout le monde travaille et je me dis « Allez mon ami, travaille toi aussi », c'est stimulant ! Mais je pense que dans les universités, il manque le côté médiathèque. Par exemple, j'ai envie de consulter Internet, et pour l'instant je n'y ai pas accès. Quand je suis entré pour la première fois dans une bibliothèque, j'ai vu des ordinateurs et j'ai demandé si je pouvais me connecter, on m'a dit : non, c'est pour le catalogue. Au XXI^e siècle, toute bibliothèque devrait avoir ce service.

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

LIVIA CASTELLI
 Doctorante de l'Université
 de Rome « La Sapienza » (Italie)



De la lumière et des livres

DANS LA VILLE ROSE

De la lumière. De la lumière et des livres. De la lumière partout, naturelle (enfin !) qui, telle une pluie, surgit des hautes fenêtres ou des parois vitrées, qui libère la vue sur l'architecture environnante et la ville. Des livres, nombreux, en rayonnages, dans des réserves accessibles, de très bonne qualité, récents, à portée de main, en plusieurs exemplaires pour les plus demandés, disponibles dans des structures accessibles à tous, aux larges amplitudes horaires. Et surtout, belles et confortables.

C'est au cours d'un mois de février glacial et enneigé que j'ai établi mon premier contact avec les deux bibliothèques toulousaines que j'ai fréquentées le plus (avec le fonds ancien conservé dans la bibliothèque de l'Arsenal) : la bibliothèque universitaire centrale de Toulouse-Le Mirail et la Bibliothèque municipale d'étude et du patrimoine. C'est là qu'a commencé ma découverte des bibliothèques françaises, en particulier avec la Bibliothèque patrimoniale et d'étude de Dijon (mais plus superficiellement, hélas !) et la Bibliothèque municipale de la Part-Dieu à Lyon. Mes études portant sur les éditions anciennes, mes observations sont bien évidemment liées à ce domaine précis des bibliothèques. Il est paradoxal que les caractéristiques évoquées précédemment n'existent pas dans les bibliothèques que j'avais coutume de fréquenter : sombres, éclairées par d'éternels néons, inconfortables, parfois délabrées, et surtout aux services réduits et aux horaires restrictifs. Ici, en arrivant, la première sensation est d'être tombée au pays de cocagne des études. La seconde, c'est comme une boulimie d'après famine qui fait exploser toutes les statistiques les plus raisonnables sur les recherches d'une lectrice normalement studieuse. Ma table et la banque d'accueil se remplissent de volumes. Les charriots et les monte-charges fonctionnent à plein régime. Heureusement que quelqu'un est là pour les manœuvrer.

Jadis évidente comme un accord mets-vins, l'association des vieux grimoires, de la poussière et de l'obscurité a fait son temps. Et si le bonheur était de conduire des recherches sur les livres anciens dans des bibliothèques modernes ? De Dijon à Toulouse, en passant par Lyon, une Italienne a fait son voyage en France...

« – Vous vérifiez vos dernières notes ? me demande la charmante bibliothécaire.

– Oui... et non.

– Avez-vous fini ? Peut-on ranger celui-ci en réserve ?

– Euh, peut-être pas... Et si demain j'en avais encore besoin ? »

Comme celui d'une réfugiée, mon instinct de survie a mis du temps à concevoir qu'en cas de nécessité, quelques minutes suffisent pour demander un livre et l'obtenir, contrairement aux habitudes forgées lors de longues heures d'attente. Et surtout, il n'est plus utile ensuite de le serrer fort sur sa poitrine comme un précieux trésor puisque le quota d'ouvrages journalier est plus que compatible avec les exigences d'un chercheur on ne peut plus « *libridineux* ». Et ceci est normal, pas exceptionnel. D'une norme logique, rassurante et citoyenne.



Bibliothèque de la Part-Dieu, Lyon.



© Anne Berdeil

Bibliothèque d'étude et du patrimoine, Toulouse.

JEAN MONTARIOL, LE RETOUR EN GRÂCE

Je parlais de cette impression de beauté, de confort que m'ont procurée ces bibliothèques, cette impression de lieux conçus pour rendre un séjour agréable, confortable grâce à des espaces modulables et des coins lecture adaptés aux exigences et aux goûts de chacun (Le Mirail) ou par le soin accordé à la décoration et au mobilier (Bibliothèque d'étude et du patrimoine). Aujourd'hui, nous ne pouvons que remercier le pauvre Jean Montariol, tant critiqué à l'époque pour son indulgence face aux ornements et aux valeurs esthétiques peu avant-gardistes¹, de nous avoir donné un environnement plus qu'accueillant, chaleureux et reposant avec des frises, des peintures, des décorations, sans oublier l'encadrement de la flèche romane de Saint-Sernin.

En cachette de son comptable, Marie Curie donnait l'ordre de planter des rosiers devant le Pavillon du Radium encore en construction. Nous aimerions nous aussi donner sur un

¹ Cf. la note de lecture consacrée à *Les artistes de la Bibliothèque municipale. Toulouse 1935*, in *Bibliothèque(s)*, n° 23/24, déc. 2005, p. 104.

ciel ouvert, un jardin, avoir sous les yeux une belle lampe et pas seulement un néon ou un parallélépipède en vitrocéramique ordinaire, aussi grandiose soit-il... et mieux travailler.

Voici ce que l'on peut donc dire au sujet des bibliothèques d'une ville qui a su investir pour la culture et les espaces publics, avec des résultats concrets. Comme toute activité humaine, en particulier créative, la recherche a besoin d'un bel endroit qui lui profitera, étant donné le nombre d'heures qui lui sont consacrées souvent plus par passion que par devoir, pour le plaisir et le loisir. Cet endroit ne doit donc pas être austère et misérable. Mais à part ce premier contact toulousain, dans toutes les bibliothèques françaises que j'ai fréquentées, jouissant de mon statut particulier d'étrangère et d'étudiante, j'ai toujours trouvé des services publics et patrimoniaux qui m'ont permis de très bien travailler, répondant aussi bien à des recherches pointues qu'à des exigences plus contextuelles, dans mon champ de recherches somme toute traditionnel. Les principales exigences de l'étudiant sont :

- des horaires continus d'ouverture (samedis inclus pour ceux qui travaillent la semaine, voire même des nocturnes) ;

- la possibilité de disposer des livres, de se les faire acheminer et de les reproduire pendant toute la durée des heures d'ouverture (étant donné que les êtres inhumains que nous sommes ne peuvent passer une nuit sans avoir consulté ou photocopié, cinq minutes avant la fermeture, des livres au contenu obscur) ;

- la possibilité d'une consultation rapide et illimitée de documents ;

- la liberté de photographier des livres anciens à usage personnel ;

- des catalogues informatisés ;

- le prêt interbibliothèques ;

- et enfin, l'accès aux documents.

J'ai également apprécié le coin détente des bibliothèques universitaires parce qu'aucun d'entre nous ne peut être réduit à un seul type de lecteur, étudiant ou chercheur, mais nourrit des exigences diverses selon le moment, qui peuvent néanmoins se résumer en un seul mot : la qualité. Ni la disponibilité, ni la courtoisie, ni la prévenance, ni l'information, ni les instructions d'utilisation de la bibliothèque n'ont jamais manqué. Plus d'une fois, les conservateurs mais aussi les autres bibliothécaires particulièrement efficaces et motivés, m'ont consacré beaucoup de temps pour aiguiller mes recherches et ont mené des investigations approfondies dans les catalogues.

EN PASSANT PAR LYON ET DIJON

L'accès à Internet, fut, surtout à Lyon (mais pas seulement), une autre découverte agréable et tout aussi indispensable. Chez nous, en Italie, il n'est pas encore clair partout – surtout dans les bibliothèques de conservation – qu'Internet soit un outil de travail pour des personnes sérieuses et non ce passe-temps diabolique utilisé par les jeunes ; dès lors, pourquoi des chercheurs devraient-ils le trouver en bibliothèque ? Il en résulte ici une impression globale de souci de la connaissance et d'attention associés à une bonne dose de bon sens de la part des bibliothécaires à l'égard des étudiants. Cela peut paraître banal mais quelle surprise pour moi de rencontrer des bibliothécaires conscients du fait que notre travail implique de comparer les livres anciens, pas forcément de les lire l'un après l'autre, du début à la fin.

Dans mon domaine, je voudrais évoquer le service du patrimoine de La Part-Dieu. Un étage entier y est réservé à la consultation du fonds ancien et muni des indispensables instruments de lecture de la collection patrimoniale, enrichie et amplifiée par des œuvres de référence en langues diverses, ce qui est adapté à l'importance du livre ancien dans cette ville.

Toujours à Lyon, et grâce aux indications d'un bibliothécaire du patrimoine, j'ai pu apprécier la numérisation de la presse locale du XIX^e siècle *via* Internet. Il existe enfin – et c'est important – un espace fermé où l'on peut parler de travail sans déranger les autres usagers installés dans la salle. Lors de mon séjour à Dijon, je me souviens en particulier de la constitution d'un catalogue de manuscrits modernes légués par des personnalités locales dans lequel les bibliothécaires avaient intégré les informations que j'avais cherchées dans le fonds ancien. Impression globale : des structures ouvertes, vivantes et animées.

SERVICES BIBLIOGRAPHIQUES ET CATALOGUES COLLECTIFS : UN BÉMOL

Mon expérience des services bibliographiques est sans doute plus floue. Même si j'ai toujours été dirigée dans mes recherches avec beaucoup de compétence et de disponibilité, je garde parfois le sentiment que ces personnes n'avaient pas forcément été formées pour ce service. Ce service minutieux est, à mon avis, très important pour les chercheurs puisqu'il répond à la nécessité de gagner du temps en optimisant l'exploitation des ressources des bibliothèques.

Dans cette optique, la connaissance du patrimoine de la bibliothèque, de son histoire et/ou de ses outils bibliographiques, ainsi que des ouvrages de référence spécialisés est utile si elle est approfondie, donc moins généraliste. De même, bien que les catalogues soient informatisés et que, grâce au Sudoc et au CCFR, ils permettent d'identifier presque tout ce que l'on recherche, pour les éditions anciennes, ils sont très souvent irréguliers tant pour ce qui est du contenu des informations trouvées que des possibilités de formulation des requêtes en ligne. Or, la recherche ne se contente plus de la localisation d'un livre ou d'une édition – cette exigence ayant déjà été satisfaite à l'époque excitante des premiers catalogues informatisés. Il faudrait, pour satisfaire nos besoins insatiables, que les catalogues se rapprochent des bases de données spécialisées fournies clés en main, car la recherche demande toujours plus d'informations complémentaires et indispensables. Mais on sort ici du simple cadre des bibliothèques françaises. Selon moi, et pour conclure, le travail du bibliothécaire du patrimoine et celui du chercheur doivent maintenant se rejoindre pour partager le fruit de leurs recherches.

Traduit de l'italien par Monica Busso et Katuscia Théveniaud,
Médiathèque municipale d'Hyères

CHISATO SUGITA
Bibliothèque de la Maison
de la culture du Japon, Paris

Quelques aspects d'une France étrange

Installée en France depuis quinze ans, Chisato Sugita revient sur ses premiers étonnements lors de sa découverte de la culture française. Elle le constate avec surprise, le temps ne les a pas émoussés.

Avec les années qui passent, certains faits deviennent tout à fait banals. Mais grâce à l'invitation qui m'a été faite par la rédaction de *Bibliothèque(s)*, j'ai eu l'occasion de m'interroger, ce qui m'a permis de rappeler à moi quelques souvenirs lointains.

Bien que mon pays natal et la France ne soient guère comparables, j'ai eu bien des surprises lors de ma première arrivée en France, et aussi un choc, comme la fermeture de la plupart d'établissements le dimanche, la saleté sur les trottoirs, la mauvaise odeur dans les stations de métro et sur les quais.

ROIS ET VALETS

Concernant le monde de la bibliothèque, si je repense aux remarques que je me suis faites à l'époque de mon arrivée, la première de toutes concernait l'accueil général des usagers.

Dans mon pays, on considère que les clients sont comme le roi et qu'il faut tout faire pour eux, même si cela paraît bien excessif dans les échanges commerciaux tout comme dans le périmètre de la bibliothèque. Lorsque l'utilisateur n'est pas satisfait ou s'il est mécontent du service ou du personnel, il manifeste son mécontentement en citant le service ou le personnel concerné, soit directement en appelant le directeur, soit par un courrier ou en faisant appel aux instances supérieures telles que le maire ou le président du conseil

Défilé des bibliothécaires, Congrès de l'ABF, Lille, 2011.

général, etc. Parce que certains citoyens – contribuables – sont très exigeants et très critiques vis-à-vis des fonctionnaires et du fonctionnement du service public, on se sentait souvent surveillé et contrôlé, non pas tant dans nos compétences que dans nos comportements. C'est la raison pour laquelle les personnels sont plus vigilants auprès des utilisateurs. Ainsi, on ne parlait pas, sauf en cas de besoin ; on restait silencieux mais souriant.

Mais en France, que ce soit dans les relations commerciales en général, ou dans une bibliothèque que je fréquentais alors, le personnel de l'établissement semblait à l'aise et il discutait tranquillement entre collègues, sous mes yeux, devant des gens faisant la queue. Ou bien encore il gardait toute sa dignité face à un utilisateur agressif et mécontent, etc.

L'heure d'ouverture était évidemment l'heure exacte, ou bien un peu en retard, mais jamais en avance, malgré les lecteurs qui attendaient devant la porte. L'heure de fermeture en revanche restait très stricte. Ceci est inimaginable dans mon pays.

Pour ce qui concerne la tenue des personnels, leurs habits, comme je les ai enviés ! Porter des jeans, un décolleté... des accessoires trop présents auraient été un sujet de plainte immédiat de la part des lecteurs ou d'un supérieur s'il en avait été ainsi au Japon.



© Michael Michalak /
ABF Nord-Pas de Calais

SUR LA GRÈVE



Ma deuxième surprise, ce fut une grève. Je savais bien que la grève existait en France et que cela se pratiquait partout et souvent. Mais je ne l'imaginais pas au sein de la bibliothèque.

Alors que j'étais là comme stagiaire depuis quelques jours seulement, une grève a démarré dans un des services de l'établissement. Il y avait des lecteurs dans le bâtiment, mais un service, seul, restait fermé. Bien que mon pays reconnaisse aussi le même droit de grève dans les secteurs privé et public, nous n'allons presque jamais jusqu'à l'arrêt de travail et si jamais cela se produisait quand même, les grévistes porteraient un brassard avec ces mots : « en grève »...

et continueraient de travailler. Je me souviens bien de ce soir-là : j'ai appelé ma famille et mes amis pour leur raconter ce qui se passait comme un reporter. Les gens n'en revenaient pas ; ils avaient pris ce que je leur avais raconté comme une blague ou une plaisanterie. Pour mes amis, ma famille et moi-même, la grève était une chose du passé et semblait nous ramener aux années 1960 ou 1970.

Bizarrement, après des années passées en France, je me surprends à réagir de la même façon qu'autrefois, alors que tout me paraissait étrange dans ce pays.

Quand je retourne au Japon, je me sens souvent étrangère



Bibliothécaires en grève à la bibliothèque de Tours (5 octobre 2010) et de Cournon (20 mai 2010).

parmi ces gens si accueillants, si polis, devant des lecteurs qui ne sont pas toujours des anges. Je ne juge pas qui a raison et qui a tort. Mais j'ai acquis des expériences de ces deux cultures complètement différentes que je ne regretterai jamais. ■



HIROE DURAND (JAPON) – « J'AI MÊME ENTENDU DE LA MUSIQUE »

À la médiathèque Sud de la communauté urbaine de Strasbourg – Illkirch-Graffenstaden

Cela fait neuf ans que je suis en France. J'ai d'abord fréquenté l'ancienne petite bibliothèque. La première fois que je suis venue ici, dans la nouvelle médiathèque, j'ai d'abord pensé : quel budget ! Quel budget pour le bâtiment, les différents étages, les services... Étonnant tout ce qui est proposé.

Ici, les enfants ont plaisir à trouver leur livre comme ils le veulent. Au Japon, la bibliothèque doit être avant tout silencieuse, interdiction de parler, de faire du bruit. C'est fait pour les étudiants en priorité. Il y a des tables, c'est comme si les gens s'installaient à leur bureau car dans les maisons japonaises il n'y a pas d'espace individuel pour lire et se concentrer ; l'architecture des maisons traditionnelles est en bois et en papier. Alors, là-bas, bibliothèque égale silence. C'est très différent ici, j'ai même entendu de la musique ! C'est aussi pour les loisirs. Cela peut satisfaire tout le monde, pas seulement les étudiants.

Je me plais beaucoup dans une bibliothèque, j'aime lire depuis que je suis toute petite, il y en a qui sont gourmands, moi c'est la lecture. J'arrive un peu à lire en français, mais je mets 30 heures à lire en français ce que je lis en 30 minutes en japonais !

Des défauts à cette médiathèque ? Non... C'est facile d'entrer et de sortir avec les poussettes. Ah oui ! Peut-être plus de DVD pour enfants, mon fils adore les DVD et il trouve qu'il n'y en a pas assez.

La bibliothèque ouverte le dimanche ? Non, j'aime bien le système français où les magasins sont fermés le dimanche ; au Japon, c'est ouvert 24 heures sur 24 !

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

JUDITH A. MILLER
Faculté d'Histoire
Emory University,
Atlanta (États-Unis)



Alone Together

Les bibliothèques – et les Archives – françaises se sont modernisées. Elles ont gagné en efficacité, mais peut-être perdu en « sociabilité », une notion centrale dans la culture anglo-saxonne.

L'environnement matériel induit-il certaines pratiques de recherche ? Habitée de la BnF et des recherches en archives, une historienne américaine nous livre ses impressions à cœur ouvert.

Sociabilité et nouveaux espaces de recherche en France

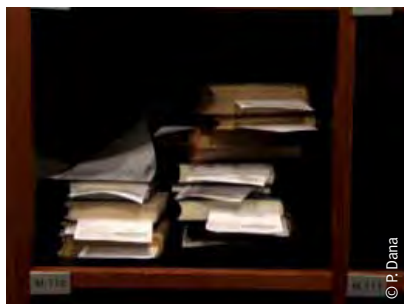
Presque chaque année, en juin, je m'envole d'Atlanta pour Paris. Je sais alors que l'agitation de l'année académique va bientôt céder la place au silence de la salle K de la Bibliothèque nationale. Les longues heures de ces premiers jours qui ne sont ponctués que par les pauses café, le déjeuner et l'arrivée des livres me font un bien énorme. Chaque été, le rite du retour à la BnF m'aide à reprendre contact avec mes recherches et me procure un équilibre dont j'ai besoin. Les nombreuses années que j'ai passées à fréquenter un grand nombre de dépôts d'archives et de bibliothèques en France et les changements que j'ai observés avec la construction de nouveaux bâtiments me permettent de réfléchir sur la façon dont l'environnement maté-

riel induit ou favorise certaines pratiques de recherche et peut contribuer à façonner une nouvelle figure du chercheur.

HEUREUX HASARDS, PETITS BONHEURS

Il me semble que, dans les nouveaux espaces, les chercheurs travaillent de façon plus solitaire, quand ils ne sont pas car-

rément coupés de tous rapports avec les autres (et je devrais ajouter qu'ils ont beaucoup de chance d'être jeunes et en bon état physique, de ne pas craindre les escaliers dépourvus de rampe, et de ne pas être découragés par la distance qui sépare les salles de lecture, d'être capables de passer toute une journée sans se préoccuper de problèmes familiaux ou autres et, bien sûr, de ne pas s'inquiéter de l'impact environnemental de ces sites de recherche). C'est en mesurant combien les expériences de recherche que j'ai faites dans les années 1980 sont différentes de mes séjours à l'actuelle BnF et dans de nombreux dépôts d'archives récemment construits, que je me suis forgé cette conviction. Mon statut de chercheur étranger me conduit certainement à grossir le trait de ce point de vue. Si je ne regrette ni les éclairages insuffisants, ni les chaises bancales, ni les longues attentes, ni l'atmosphère confinée qui régnait dans la salle Richelieu et dans la salle Soubise des Archives nationales, je m'interroge sur ce que nous avons perdu en tant que chercheurs impliqués dans des entreprises collectives. Combien d'opportunités de rencontres dans la salle d'attente bondée de l'ancienne BN où l'on remarquait quelqu'un en train de lire un livre intéressant ? Il en découlait parfois des conversations pleines d'intérêt sur la recherche et sur la vie parisienne. En un sens, l'étroitesse de ces espaces permettait de se sentir plus à l'aise pour engager la conversation dans un français hésitant. Plus petits et dépourvus de toute technologie, ces espaces suscitaient des expériences fortuites d'une autre nature. Ma dette reste entière envers une présidente de la salle Soubise des Archives nationales qui remarqua, grâce aux fiches vertes, qu'un autre chercheur et moi utili-



© P. Dana

sions les mêmes séries. Elle arrangea une rencontre qui devait aboutir à un projet collectif de traduction. Les efforts qu'il fallait déployer pour extorquer un chocolat chaud à une machine récalcitrante débouchaient sur une conversation avec quelques magasiniers des Archives nationales. Il s'ensuivit parfois des relations d'amitié dépourvues de tout *a priori* et qui durent encore aujourd'hui.

J'ai découvert une même chaleur dans les dépôts d'archives départementales et municipales. Plongée au milieu de généalogistes (souvent bruyants) dans les anciennes salles de lecture – c'était avant que les registres d'état civil soient microfilmés – je me surprénais à échanger des regards d'exaspération avec les « vrais » chercheurs, puis je me trouvais soudain au milieu d'un groupe d'étudiants en train de manger leur sandwich sur les canapés d'un recoin des archives. De manière inattendue, une conversation engagée dans la salle de lecture avec celui que je croyais être l'« autre », le généalogiste, se termina par une invitation à faire un tour dans la ville, afin de s'assurer que le « vrai » Rouen ne m'aurait pas échappé, et à partager le repas familial du dimanche. Un doctorant, qui avait remarqué nos cartons d'archives du dix-huitième siècle, nous entraîna, une collègue américaine et moi, chez son libraire d'occasion préféré. Les archivistes ne se contentaient pas alors de

me signaler les séries qui nous étaient utiles. Ils s'empressaient de me renseigner sur les représentations que l'on donnait au Théâtre des arts, ou sur le car à prendre pour une excursion du week-end. Un professeur d'une université de province m'invita à son séminaire. Dans un autre dépôt d'archives, ma capacité à remettre en marche une photocopieuse rétive (dont le mode d'emploi en anglais m'était plus accessible) me valut d'être assimilée au personnel. Tout cet environnement a tant apporté à mes recherches et à ma compréhension de la culture française, et tout simplement à ma vie, que je me félicite d'avoir choisi de consacrer mon temps à étudier l'histoire de la France. Aucune autre profession n'aurait pu me rendre plus heureuse. Et ce bonheur doit énormément à la générosité que l'on m'a manifestée sans compter partout où j'ai travaillé.



Pascal méditant à la BnF – « *Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même.* »

SOLITUDE DU CHERCHEUR DE FONDS

Je ne sais pas jusqu'à quel point cette sociabilité s'est nourrie du cadre matériel – les grands canapés mal rembourrés autour des tables basses, les salles de lecture qui créaient du lien entre les gens et, plus que tout, un climat qui voyait le personnel de service, les archivistes et les chercheurs se retrouver devant la même machine à café et au même bistro, après la fermeture. Comment oublier les moments de rire partagés, en fin d'après-midi, avec Charlie et Jeanne au Petit Berry, en face de l'ancienne entrée des Archives nationales ? Qui n'aurait pas tiré profit des échanges informels d'idées que nous avions aussi bien sur les rouages mystérieux des Archives nationales que sur la politique des années Mitterrand ? Ce que je viens



© P. Dana

BnF, « des arbres emprisonnés qui finiront en pâte à papier... »

de dire le montre : la façon dont un bâtiment a été conçu, tout comme sa localisation, contribuent à rapprocher les gens et à faire tomber certaines frontières – même si l'on aurait bien voulu disposer d'un bureau un peu plus large pour travailler et d'une climatisation plus efficace en juillet.

La plupart des nouveaux sites, j'en suis frappée, créent un sentiment d'isolement et d'oppression, surtout lorsque l'on y arrive pour la première fois et que l'on est étranger. C'est d'abord une affaire de temps et d'argent : pour la majorité de ceux qui viennent de l'étranger, et pas seulement les doctorants, il faut les utiliser au mieux. Nous apportons notre en-cas, et nous ne trouvons plus, ensuite, d'espace où nous asseoir pour déjeuner. Dès que les archives départementales ne sont plus en centre ville, il faut plus de temps pour s'y rendre et payer le prix du bus ou du métro. À défaut d'une brasserie bon marché dans les environs, on doit laisser tomber le déjeuner

et se contenter d'avaler un café au distributeur. Les chercheurs locaux, eux, prennent leur voiture et vont déjeuner ailleurs. Cet éloignement des établissements et l'« hypermodernisme » de leur conception sont un véritable obstacle à la recherche en province, non sans conséquences du point de vue scientifique. Combien y a-t-il encore de doctorants étrangers qui y poursuivent des projets ? Or, Pierrefitte¹ laisse entrevoir les mêmes inconvénients à une plus large échelle encore. Pouvoir se rendre aux archives en peu de temps, à pied ou à vélo, ou encore en métro pour un prix raisonnable, déjeuner dans des conditions agréables, vite et pas cher, tout cela joue énormément dans la décision de venir y travailler ou pas.

Outre ces questions de localisation, reste le problème de la configuration des lieux et de l'impression – accueillante ou froide – qui s'en dégage. Austère, l'esthétique d'un grand nombre de ces nouveaux sites semble promouvoir le modèle du chercheur solitaire en quête d'autonomie. Entrées en porte-à-faux et atriums hauts comme des cathédrales sont les formes nouvelles d'une monumentalité qui intimide. Elles ont remplacé les colonnes et la symétrie des nombreux bâtiments néoclassiques qui ont précédé. À l'intérieur, d'un dépôt d'archives à l'autre, l'alignement sévère des fauteuils, le dépouillement des halls et la rareté des panneaux d'affichage donnent une impression d'ordre et de sérieux. Rien qui incite le chercheur

à entreprendre et à développer des relations informelles. On se sent si peu chez soi, au Caran² par exemple, que l'on redoute de transporter une chaise jusqu'aux impressionnantes tables de verre et de pierre des « espaces-détente ». (« Avons-nous le droit de bouger les chaises ? » me demandait une doctorante, alors que nous nous asseyions pour déjeuner.)

À LA BNF : L'ISOLEMENT

La Bnf est sans aucun doute l'institution qui contribue le plus à développer la solitude des chercheurs. Avec beaucoup de perspicacité, une collègue américaine faisait remarquer que les haies des cages qui bordent l'espace boisé expriment une sorte de menace. Elles disent aux arbres que, s'ils ne savent

1. Pierrefite-sur-Seine : un des sites des Archives nationales.

2. Centre d'accueil et de recherche des Archives nationales (à Paris).

pas se tenir, ils seront emprisonnés dans le jardin et finiront transformés en papier dans les salles de lecture situées en contrebas. Avec quelle conséquence pour les lecteurs, demandait-elle ? Tant d'aspects du bâtiment semblent avoir été conçus pour repousser ou, au moins, pour intimider le futur chercheur : « Vais-je gravir ces marches de bois ? Y a-t-il une entrée quelque part ? Vais-je glisser sur le tapis roulant, s'il pleut ? » (Hélas oui, je me suis fait deux entorses au poignet qui en témoignent). Une fois le lecteur entré, l'ampleur des espaces et les couloirs sans fin lui donnent conscience de son insignifiance plutôt qu'ils ne l'invitent à se sentir porteur de nouvelles pratiques de recherche. Combien de fois, nous, les « anciens », sommes-nous tombés sur un « nouveau » qui, ne parvenant pas à trouver l'entrée, les toilettes ou la bonne salle de lecture, n'osait même pas demander de l'aide, ou, pire, avons-nous aidé quelqu'un qui avait dévalé les escaliers extérieurs, un soir d'hiver ?

Installé dans la salle de lecture, on mesure mieux ce que le nouveau site apporte aux recherches. On lui est reconnaissant du plaisir (un véritable plaisir) de disposer d'un large espace de travail, d'un fauteuil qui vous maintient bien le dos, d'une connexion Internet plus efficace, et du choix, très pertinent, des ouvrages disponibles en libre accès. On y a sans aucun doute gagné en termes de productivité horaire : les affaires de chacun progressent plus vite. Demandés à l'avance, les livres arrivent rapidement ; on peut charger ou photographier ce que l'on n'a pas eu le temps de prendre en note et poursuivre son travail la nuit si on le souhaite. Le plaisir est aussi d'ordre esthétique : le vert des arbres de la cour repose les yeux de leur fatigue. Même la répétition des innombrables formes rectangulaires de la Bibliothèque – fenêtres, murs, moquettes – finit par produire un effet apaisant. En revanche, les rayons du soleil qui traversent les vitres l'après-midi infligent aux lecteurs une vraie punition qui les pousse à s'en protéger en mettant des lunettes ou à quitter leur siège. Et la chaleur ou le froid inattendus des salles fait que l'on peut se demander si le projet a vraiment pris en compte les attentes du public. Lumière du jour oui, coup de soleil, non.

Si l'on vient à la Bnf en connaissant déjà du monde – à la suite de contacts pris dans des séminaires, avec le projet de prendre un café, ou après une décennie de relations nouées dans des conférences et des colloques – l'endroit peut prendre

Le 30 septembre dernier, le conseil d'administration de la BnF s'est prononcé pour l'aménagement d'une nouvelle entrée située entre les deux tours Est qui permettra de rentrer directement de la rue vers le hall Est en passant par des sous-sols du bâtiment inoccupé (un espace de 1083 m²).

vie. Depuis 1999, j'ai vu arriver de partout dans le monde des cohortes de doctorants et de nouveaux chercheurs, à l'évidence en quête de contacts universitaires ; pour la plupart, ils restent pourtant isolés ou n'ont de relations que dans le cercle de leurs compatriotes. Et lorsqu'il m'arrive d'engager la conversation avec quelqu'un que j'ai vu assis seul à côté de moi plusieurs jours de suite, je me rends compte que je suis la première personne à lui adresser spontanément la parole.

D'où vient ce sentiment de solitude ? Peut-être du nombre – du fait que nous nous sentons perdus au milieu de ces centaines de lecteurs, même si nous reconnaissons les mêmes visages depuis des années dans les mêmes salles de lecture ? Est-ce parce que toute conversation résonne comme dans une caverne en raison de la hauteur des salles que personne ne se risquerait à faire un commentaire sur les livres de ses voisins de table (de peur que ses observations formulées dans un français malhabile soient amplifiées par l'écho). Est-ce la disposition des tables et des chaises, dans les cafétérias, ou la pâleur de l'éclairage qui nous empêche de regarder la personne qui est assise à 50 cm de nous ? Pourrait-on faire en sorte que les espaces de détente situés à l'étage inférieur soient plus propices aux relations informelles entre chercheurs ? Les vastes couloirs sombres et vides des entrées du rez-de-jardin pourraient-ils être mieux aménagés ? (Je fantasme sur des séances de yoga à 16 h pour ceux dont le dos est bloqué par une journée passée assis). Ne pourrait-on installer des tables le long du jardin, en été, afin de rendre le déjeuner plus plaisant ? Peut-on imaginer un endroit où l'on pourrait échanger ses livres de poche écornés contre un roman dont quelqu'un d'autre ne veut plus ? Si en tant qu'universitaires nous avons effectivement besoin de calme pour réfléchir, nous avons aussi besoin d'échanges intellectuels. Et chez quelques-uns d'entre nous, au moins, subsiste le désir d'établir ces contacts qui, par un heureux hasard, font progresser les bonnes idées.

POUR UNE CONVIVIALITÉ INTERNATIONALE

Je n'ai pas d'expertise en matière d'architecture et de réseaux sociaux. Et, par ailleurs, je vois bien que mes réponses subissent l'influence des normes de sociabilité nord-américaines : elles-mêmes sont façonnées par la convivialité spontanée – parfois superficielle et faussement égalitaire – qui règne dans les « coffee shops » des campus. Quant à ma conception des relations sociales, elle se rattache plutôt à la notion, antérieure à Facebook et à H-France, de communauté académique, et elle privilégie les échanges interpersonnels. Laissant de côté mon point de vue trop « américain », je me demande comment il faudrait réinventer la Bnf pour qu'on y trouve des espaces où



Chercheurs à la BnF.

puissent se développer les formes multiples d'une convivialité internationale ? Plus de dix ans après son ouverture, je ne suis pas sûre que chercheurs, administrateurs et bibliothécaires réussissent à surmonter la froideur du lieu et à se l'approprier vraiment. L'amélioration de la programmation sur tant de sites – conférences, expositions et journées d'accueil pour les étudiants – illustre la volonté d'attirer plus largement le public à la BnF et vers d'autres nouveaux sites. Les journées portes-ouvertes des Archives nationales où se pressent des foules d'étudiants montrent bien qu'il y a de toute part la volonté

Judith A. Miller est historienne. Son enseignement porte principalement sur l'histoire européenne et la culture française des XVIII^e et XIX^e s.

Lauréate de nombreuses bourses (Fullbright, ACLS, NEH) elle a reçu la Bourse Chateaubriand. La Society for French Historical Studies lui a décerné le prix Koren en 1993, récompensant le meilleur article d'un chercheur nord-américain portant sur l'histoire de France. Depuis, elle a été couronnée par le prix Alexander Gerschenkron de l'Economic History Association (1987) et le Millstone Interdisciplinary Paper Prize par la Western Society for French History (2008). Elle a publié : *Mastering the Market: The State and the Grain Trade in Northern France, 1700-1860* (Cambridge University Press, 1998). Elle est co-auteur, avec Howard G. Brown, de *Taking Liberties: The Problems of a New Order in France, 1794-1804* (Manchester University Press, 2002) et avec Pierre Serna et Antonino de Francesco, de *Liaisons dangereuses : Guerre et République à la fin du XVIII^e siècle* (à paraître).

Elle travaille actuellement à deux ouvrages sur la période révolutionnaire : *The Stoic Voice of the Late French Revolution, 1794-1815*, et *The Interior Spaces of the Law: Subjectivity and Political Culture in France, 1780-1830*.

d'ouvrir ces espaces à un public plus large. Du côté des bibliothécaires et des chercheurs, on peut pointer quelques tentatives destinées à lutter contre la froideur de l'environnement dans lequel les architectes nous ont emprisonnés. Que l'on ait conservé quelques éléments du vocabulaire de « Richelieu » – l'« hémicycle » – est un signe : on ne veut pas tourner la page d'une histoire qui sera oubliée trop tôt. Que les lecteurs aient occupé en masse les marches situées à l'extérieur du Café du Temps de la BnF, juste après l'ouverture de la bibliothèque, a été un véritable acte de résistance. C'est bien la preuve qu'ils voulaient un lieu adapté à leurs besoins. Aucune incitation n'a pu, au fil des années, les faire rentrer à l'intérieur, à l'heure du déjeuner. Les améliorations constantes qui ont été apportées au fonctionnement du café – plats chauds, menus – témoignent en tout cas de la volonté d'être attentif aux besoins de consommation des chercheurs (aurons-nous, dans le Hall ouest une librairie qui fasse concurrence à celle de le Hall est ?). Le fait d'être reconnu quand on revient au bout d'une année, que ce soit au café, à la banque de salle ou au guichet des Archives nationales, vous rend soudain ces lieux plus familiers. « On vous a tous tellement torturés dehors », confiait une bibliothécaire en 2001, alors qu'elle s'efforçait de me faire obtenir un livre, « qu'on ne va pas continuer à le faire dans la salle ». Une attitude humaine, ce n'est jamais négligeable.

Ce qui me frappe, pourtant, c'est que nous nous écartons moins des sentiers battus que nous le faisons : nous nous adressons aux gens que nous connaissons déjà. Nous sommes plus respectueux des frontières. Le livre qui est posé sur notre table suscite moins de rencontres que dans le passé, et nous sommes moins prêts à échanger des idées. Peut-être ai-je simplement la nostalgie de formes de sociabilité et de lieux qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui ? Ces bibliothèques où règnent la technologie et l'isolement des individus ne témoignent-elles pas de leur parfaite adéquation à une époque où la numérisation rend moins nécessaire le face à face entre les personnes ? Ces besoins de collaboration et d'échanges fortuits seront-ils satisfaits par d'autres moyens, ou bien ces pratiques de recherche et de sociabilité de la fin du vingtième siècle vont-elles disparaître, en raison de leur ancrage dans les structures de classe et les formes de consommation d'un capitalisme daté ?

Quoi qu'il en soit, la question subsiste : comment pouvons-nous, chercheurs, bibliothécaires, administrateurs, archivistes, français ou étrangers, doter ces bâtiments d'une nouvelle organisation, nous les approprier, les rendre plus fonctionnels, plus enrichissants et plus humains ? ■

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Bottin

ELENA DE SANTIAGO PÁEZ
Directrice honoraire du Service
des Dessins et gravures,
Bibliothèque nationale d'Espagne



Nationales et départementales

Souvenirs et expériences d'une collaboration avec la BnF

Pour tout bibliothécaire, conservateur, chercheur, artiste ou illustrateur qui travaille dans le domaine des œuvres graphiques, il est indispensable de connaître le département des Estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France. Parmi les 15 000 000 (non, il n'y a pas de zéro en trop, ce sont bien quinze millions) d'œuvres qu'il conserve, on peut trouver les estampes des meilleurs graveurs du XVI^e au XXI^e siècle, de Dürer à Matisse, Sam Francis ou Antoni Tapiès, en passant par d'extraordinaires collections de travaux de Rembrandt ou d'estampes japonaises. Mais, outre ces exemples du plus grand Art – avec majuscule – de la gravure, ce département conserve d'autres œuvres graphiques indispensables pour connaître l'histoire politique, militaire et culturelle européenne, les événements les plus marquants et les personnages les plus importants de ces cinq derniers siècles à travers les images sur papier, œuvres des meilleurs graveurs au service de la propagande royale ou d'humbles artisans de l'imagerie populaire.

D'autres collections sont très représentatives de la vie quotidienne, des goûts, des coutumes, des modes, des distractions de la bourgeoisie, représentées souvent sur de petites images destinées à un usage éphémère et beaucoup plus large que les précédentes, mais d'un intérêt extraordinaire d'un point de vue sociologique. L'application de la loi du Dépôt légal aux estampes depuis 1632 s'étendit à la photographie en 1925, bien qu'au XIX^e siècle, les photographes déposaient leurs œuvres volontairement ; ce qui fait de la collection de millions de photographies de la BnF la mémoire visuelle de l'histoire récente.

Mais la finalité de ce texte n'est pas de parler des fonds extraordinaires du département ni du grand travail que déploient les

collègues qui y travaillent avec, par exemple, la publication de la revue *Les Nouvelles de l'estampe*, d'une grande importance pour tous ceux qui s'intéressent aux œuvres graphiques ; il s'agit, comme on me l'a demandé, de relater les expériences que j'ai eues là comme professionnelle et usager.

POUR L'EXEMPLE

En 1983, je dirigeais alors la section des Estampes et beaux-arts de la Bibliothèque nationale d'Espagne et on réaménageait les locaux qu'elle allait occuper par la suite, et c'est ainsi qu'en 1984, profitant d'un voyage à Paris pour assister au Colloque international sur la conservation du patrimoine photographique, je passai plusieurs jours à étudier l'organisation et le fonctionnement du département des Estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale pour appliquer autant que possible ce qui pourrait nous être utile.

Cette visite a été des plus enrichissantes. D'une part, j'étais d'excellentes relations personnelles avec mes collègues français, et particulièrement avec la directrice du département, Laure Beaumont-Maillet ; mais, en outre, la visite fut très utile, sur plusieurs plans d'un point de vue professionnel, car à mon retour je pus me servir de l'expérience des conservateurs français, appliquer les méthodes de conservation et d'archivage des fonds graphiques qu'ils avaient déjà mises à profit, et introduire quelques améliorations pour faciliter le service au public dans la salle de consultation madrilène.

Comment un département de la Bibliothèque nationale – nommément, celui des Estampes et de la photographie – a pu inspirer son homologue espagnol, via de fructueux échanges internationaux. C'est ce que nous raconte l'ancienne directrice du service des Dessins et gravures à la Bibliothèque nationale d'Espagne.

Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés et la BnF a fait un gigantesque effort quant à la consultation de ses fonds avec le projet Gallica, fruit de nombreuses années d'études et d'essais qui s'amorçaient alors. Mais déjà, à cette époque, le département avait fait un grand pas en microfilmant des milliers d'estampes pour en faciliter la consultation et éviter la détérioration que suppose le maniement des originaux par les chercheurs en quête de l'image dont ils ont besoin ; il était facile et peu coûteux de faire des photocopies d'une qualité suffisante pour une première sélection des œuvres que les chercheurs allaient utiliser pour leurs travaux. Grâce au rapport que je présentai à mon retour à Madrid, expliquant les avantages de cette pratique, je pus obtenir dans les années qui suivirent un budget permettant de microfilmer toute la collection d'estampes sur pages séparées et plus tard tous les livres avec des estampes originales de la section des Estampes et beaux-arts.

Une autre chose m'a particulièrement intéressée : il s'agit des différents modes d'archivage des œuvres graphiques, selon leurs différents formats, leur nature et leurs caractéristiques et surtout l'importance qu'on donnait à la conservation et au traitement des œuvres que nous appelons « *ephemera* » – chromos, cartes postales, messages de félicitations, étiquettes, etc. –, des images sur papier que l'on jette habituellement quand elles ont rempli leur fonction ponctuelle. Ces documents, comme je l'ai dit, sont très représentatifs de la société à un moment donné et leur conservation est importante, surtout pour l'histoire du goût, du dessin et de l'industrie graphique, de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle. Conscients de leur intérêt, nous avons déjà commencé à travailler dans cette direction, à la BnE de Madrid mais les conseils de Jacqueline Sanson, alors responsable de la conservation des fonds, furent très stimulants pour continuer à augmenter, classer et prévoir la meilleure conservation possible de ces petits témoignages, parfois fragiles, d'un mode de vie.

Furent utiles aussi les échanges que nous eûmes sur les problèmes de conservation et d'archivage des grands formats, toujours très compliqués, comme ceux des œuvres photographiques anciennes.

L'HISTOIRE, TRAIT D'UNION

L'année suivante, j'y revins, cette fois comme usager, quand j'étais à la recherche dans les bibliothèques et les archives du monde entier des exemplaires imprimés sur soie blanche de la série des douze estampes du monastère de l'Escorial gravées par l'artiste flamand Pierre Perret entre 1583 et 1598, à partir des dessins de l'architecte de l'édifice, Juan de Herrera. Ces exemplaires sur soie étaient un cadeau particulier du roi Philippe II aux monarches et cours d'Europe, une marque de son pouvoir

symbolisé par ce magnifique édifice, à la fois monastère, palais et tombeau de la maison d'Autriche espagnole. Malheureusement, je n'ai réussi à trouver aucun exemplaire sur soie au département des Estampes, ni nulle part ailleurs, probablement à cause de la fragilité du support. Par contre, j'ai déniché une édition de la série imprimée sur papier avec des variantes très rares que nous n'avions pas en Espagne.

Bien que les contacts avec les collègues français restèrent fréquents, notamment par le biais des réunions professionnelles de l'Ifla où le thème de la numérisation des images devint le sujet principal, sept années passèrent avant qu'en 1993 je revins une nouvelle fois comme usager au département des Estampes et de la photographie. Je menais alors une recherche sur l'influence des estampes françaises du XVIII^e siècle sur l'art du portrait en Espagne comme conséquence de l'arrivée sur le trône de Philippe V de Bourbon. À cette occasion, ma recherche fut plus que fructueuse puisque non seulement je trouvais les gravures dont s'était inspiré Miguel Jacinto Meléndez mais qu'en outre, en passant en revue les magnifiques recueils de portraits et d'estampes historiques du département, uniques au monde pour leur nombre et leur qualité, j'eus entre les mains l'histoire d'Espagne en images du premier tiers du XVIII^e siècle.

En dépit des mariages entre les familles royales d'Espagne et de France, presque constants depuis le XVI^e s., les relations entre les deux pays ne furent pas toujours bonnes jusqu'à ce que, peu de temps avant de mourir sans descendance en 1700, Charles II nomma Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, héritier du trône d'Espagne. Cet acte qui mettait en danger l'équilibre des forces entre les puissances européennes fit éclater ce qu'on appela la Guerre de succession d'Espagne (1702-1714) dans laquelle le roi de France soutint avec force son petit-fils Philippe V, non seulement avec son armée mais aussi avec une campagne de propagande dans laquelle les images jouèrent un rôle important, spécialement par les almanachs illustrés. Y étaient représentés les événements guerriers et politiques récents les plus importants, évidemment favorables aux Bourbons. Leur grand format, la qualité de la gravure et la quantité d'informations qu'ils donnaient les rendaient très attractifs et contribuaient à obtenir l'appui populaire pour cette guerre très coûteuse pour la France. Les almanachs se vendirent aussi en Espagne avec le texte espagnol. Lors de cette visite en 1993, Maxime Préaud, conservateur général du département et grand spécialiste des gravures françaises et spécialement de ces almanachs, a eu l'amabilité de me montrer les énormes albums dans lesquels sont conservés les dessins préparatoires, les esquisses et les estampes de cette source indispensable pour l'illustration de cette période de l'histoire, y compris pour l'Espagne.

AU-DELÀ DES INSTITUTIONS

Cette relation personnelle eut un couronnement institutionnel très important en 2005 à l'occasion de l'exposition « Rembrandt. La lumière de l'ombre ». Les Bibliothèques nationales de France et d'Espagne collaborèrent étroitement à la demande de la Fondation Caixa Catalunya avec laquelle les deux bibliothèques avaient déjà coopéré pour d'autres expositions. Gisèle Lambert, conservateur général du département des Estampes et de la photographie pour la BnF et moi-même comme chef du service des Dessins et gravures de la BnE, toutes les deux retraitées depuis peu, avons préparé un grand choix des meilleures estampes de Rembrandt conservées dans les deux institutions. Notre but était de montrer un ensemble d'œuvres d'une très grande beauté mais aussi, conscientes du rôle que doivent développer les institutions publiques dans la société, de donner à l'exposition un caractère didactique au sens le plus large et à travers les œuvres

exposées. Nous cherchions encore à attirer les visiteurs vers les estampes pour qu'elles leur soient plus proches, qu'ils les regardent attentivement et qu'à l'aide des textes explicatifs ils puissent comprendre et apprécier la grandeur de l'art de la gravure, ses infinies possibilités et, en suivant pas à pas sa façon de travailler, l'intelligence et le savoir de Rembrandt. Ceci n'aurait pas été possible si nous n'avions pu compter avec l'extraordinaire collection du département des Estampes de la BnF qui avait prêté ses meilleures œuvres avec la plus grande générosité. L'exposition eut lieu d'abord à Barcelone au siège de la Caixa Catalunya, un immeuble de Gaudí qu'on appelle familièrement La Pedrera, puis à Madrid et à Paris, dans les Bibliothèques nationales d'Espagne et de France. La collaboration n'aurait pu être meilleure. On peut toujours en voir le résultat avec l'excellente exposition virtuelle sur le catalogue que la BnF a mis sur son site web. ■

Traduit de l'espagnol par Christine Carra et Nadine Pelletier Niel



VULCA FIDOLINI (ITALIE) – DES HORAIRES INSUFFISANTS, DES COLLECTIONS LIMITÉES

Venu d'Italie, Vulca Fidolini réside à Strasbourg depuis 2 mois après une année Erasmus à Paris, pour mener à bien un doctorat en sciences sociales sur la transition à l'âge adulte des étudiants marocains.

Les premiers temps, j'ai passé beaucoup de temps en bibliothèque pour la bibliographie. La bibliothèque Malraux, je n'y suis pas entré, je suis passé à côté mais vous avez les fameux sacs jaunes des bibliothèques que l'on voit partout à Strasbourg, alors rien que pour cela il faut que je vienne ! (*Rires*) C'est une bonne communication. C'est important d'associer la bibliothèque à une image... Mais quand on est doctorant, on n'a pas vraiment la tête à lire autre chose.

• Qu'avez-vous à dire des bibliothèques universitaires françaises ?

Ah, les horaires ne sont pas suffisants. Quand arrive le soir et qu'on a envie de continuer à travailler et qu'il faut tout ranger parce que la bibliothèque ferme à 18h, c'est vraiment dur ! À mon avis, il faudrait que les bibliothèques soient ouvertes même pendant la nuit. Des personnes n'arrivent à se concentrer que si elles sont à la bibliothèque. Dans un endroit fait pour étudier, on tourne la tête, d'autres étudiants sont là ; il faut des endroits où travailler, pas forcément de prêt.

• Et en Italie ?

J'habite dans un petit village près de Florence et l'état de la bibliothèque est assez catastrophique, ce n'est pas vraiment un service, il n'y a pas beaucoup de livres. Il y a un bien un réseau régional mais il faut attendre des jours pour avoir le livre demandé. Mais la bibliothèque des sciences sociales de Florence est une des meilleures d'Italie. Elle regroupe aussi le droit et la politique. Il y a des collections très complètes, des journaux, beaucoup d'étudiants ou de chercheurs viennent à Florence pour la bibliothèque. Les photocopies sont à bas prix, il y a de grands espaces de travail...

Ici, les collections sont trop concentrées sur les enseignements des professeurs, il y manque des titres essentiels. Est-ce un problème de budget ? Il manque aussi beaucoup de livres en anglais. À Paris, j'ai eu l'impression de trouver des livres que je n'aurais jamais trouvés en Italie, mais pas ici.

• Mais si vous dites aux bibliothécaires : j'aurais besoin de tel livre mais vous ne l'avez pas, pourriez-vous l'acheter ?

Je ne l'ai pas encore demandé... Mon discours est plutôt universitaire mais le lecteur, c'est le cœur de la bibliothèque ! Une autre chose importante : en Italie, on a toujours l'idée qu'ailleurs c'est mieux ; on s'étonne quand il y a quelque chose de bon chez nous !

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

JOHN DEWALD

Faculté d'Histoire, Université de Buffalo,
Université de l'État de New York
(États-Unis)

La BnF et moi

La réalité n'est pas toujours décevante, et lorsqu'elle dissipe les doutes propagés par une rumeur tenace, elle peut même convertir un chercheur sceptique en zéléateur enthousiaste.

Si tout n'y est pas encore parfait pour les pieds et les jambes, la BnF François-Mitterrand a trouvé le chemin du cœur.



BnF, les casiers des chercheurs.

Histoire d'une conversion

Je suis un historien américain, spécialiste de la France pré-moderne, et un produit caractéristique du baby-boom, de la génération de 1968, cette génération fascinée par le contraste entre notre existence américaine monotone et ce que nous voyions dans les films français, alors largement disponibles même dans les villes de province comme la mienne. Ainsi, c'est en partie par intérêt pour une société évidemment moderne et qui, néanmoins, diffère de la mienne de façon assez frappante que je me suis tourné vers l'histoire de France. À partir de là, il n'est pas surprenant que j'ai travaillé, tout au long de mon parcours universitaire, à la frontière des deux disciplines que sont l'histoire sociale et l'histoire culturelle.

Je me suis particulièrement intéressé aux classes sociales qui dirigent la France : j'ai rédigé des études sur les magistrats de l'An-

cien régime, sur la noblesse provinciale et les aristocrates de la Cour. Au départ, ces recherches m'ont conduit aux contrats notariaux et aux documents officiels de l'État conservés aux archives départementales, mais elles m'ont aussi conduit à l'ancienne Bibliothèque nationale.

AVANT

Comme beaucoup d'intellectuels américains, j'avais d'énormes doutes sur ce qui est devenu aujourd'hui la BnF François-Mitterrand. Le projet m'apparaissait, comme on pouvait s'y attendre, une intrusion du pouvoir politique dans la vie intellectuelle. Ce que je savais de l'architecture (d'après ce que j'en voyais à distance, par des photos publiées dans des magazines) renforçait mes soupçons. Son aspect me semblait ridiculement massif et inhumain, triomphe du spectaculaire sur la fonction, affirmation de l'indifférence des administrateurs à l'égard des besoins réels des communautés de chercheurs – et affirmation de l'indifférence à l'égard des livres eux-mêmes qui allaient se trouver exposés au soleil dans des tours en verre. Dans les années 1960 et 1970, nous avons observé la migration des universités vers les périphéries urbaines en France comme aux États-Unis. Le résultat, délibéré ou non, fut la destruction d'une composante importante de la vie intellectuelle, réduisant l'université à une salle de classe, la coupant de ses occasions de rencontres qu'une vraie ville – avec ses cafés, ses cinémas et ses librairies – peut procurer. Déménager les bibliothèques semblait faire partie de ce même programme.

Les premiers rapports après l'ouverture n'ont fait qu'ajouter à mon scepticisme. Il y eut d'horribles histoires d'ordinateurs défectueux, d'usagers bloqués pour regagner leur place après être sortis un moment, d'esplanade glissante et de l'intransigeance des responsables concernant l'installation de rampes. Je suis resté quasiment dix ans avec tout ceci en tête. Ma première visite n'eut lieu qu'en 2005, pendant un congé sabbatique.

APRÈS

Cette visite m'a quasiment immédiatement transformé en un supporteur enthousiaste, et je le reste des années après ; aujourd'hui, c'est la bibliothèque dans laquelle je suis le plus heureux de travailler, même pour de la documentation que je pourrais trouver ailleurs. J'en suis arrivé à apprécier son architecture. Les quatre tours me semblent plus modestes que je ne les avais imaginées, moins imposantes, plus délicates ; l'esplanade offre de plaisantes déambulations, de belles vues sur la ville, un espace pour les fumeurs et les pique-niqueurs. Une fois à l'intérieur, la combinaison du métal, du bois et du béton utilisée dans le bâtiment me plaît aussi. Les matériaux lui apportent une beauté sans sophistication, une certaine grandeur démocratique.

Plus important encore, le bâtiment lui-même encourage des relations et des comportements que je n'avais jamais expérimentés rue de Richelieu. Les rencontres de collègues sont faciles et fréquentes ; j'ai cessé de regretter la difficulté de sortir pour aller déjeuner, puisqu'en fait chacun se croise sur les chemins qui mènent aux restaurants de la bibliothèque. Les foules de jeunes concentrées dans le haut-de-jardin nous fait entretenir un certain espoir sur l'avenir de la lecture, le design des salles de lecture au rez-de-jardin – avec leurs vues à l'infini sur les chercheurs à leur bureau – nourrit de la même manière l'espoir du futur de l'érudition. Les plafonds élevés témoignent de l'importance que la société française continue à accorder à ces activités. Le personnel est remarquablement serviable, patient et flexible, infiniment plus que

John Dewald s'est d'abord intéressé à l'Europe pré-moderne, avant de travailler sur l'histoire sociale et culturelle de la France et de s'intéresser plus particulièrement à l'écriture de l'histoire en France de 1820 à 1950.

Ses principales publications : *The Formation of a Provincial Nobility: The Magistrates of the Parlement of Rouen, 1499-1610* (Princeton University Press, 1980) ; *Pont-St-Pierre, 1398-1789: Lordship, Community, and Capitalism in Early Modern France* (University of California Press, 1987) ; *Aristocratic Experience and the Origins of Modern Culture: France, 1570-1715* (University of California Press, 1993) ; *The European Nobility, 1400-1800* (Cambridge University Press, 1996) ; (Dir.), *Europe 1450-1789: Encyclopedia of the Early Modern World*, 6 vols. (Charles Scribner's Sons, 2004) ; *Lost Worlds: The Emergence of French Social History, 1815-1970* (Penn State University Press, 2006).

celui de l'ancienne époque de l'hémicycle. L'atmosphère générale est démocratique, égalitaire, un autre contraste avec ces temps anciens.

Ce n'est évidemment pas parfait. L'accès à l'entrée est laborieux, m'irrite à chaque fois, et engendre un constat inquiétant sur la considération que la société française accorde aux aînés et aux handicapés ; le dysfonctionnement des tapis roulants descendants offre une occasion de reproches justifiés envers la folie architecturale et un contrepoint railleur à la prétention futuriste du bâtiment. Le catalogue informatisé est adapté mais inélégant, et le système des réservations est exaspérant. Il est merveilleux que des livres d'usage courant soient disponibles sur des étagères en libre accès, avec une sélection étonnamment large – mais on ne peut pas les consulter aisément, à moins qu'ils ne se trouvent, par chance, tout près du bureau qui nous a été attribué. L'utilisation des microformes relève également de l'exploit, vu le nombre limité de machines et l'exiguïté des espaces où elles sont localisées.

Mais mon sentiment général à chaque visite est celui de l'excitation. Je trouve la plupart du temps ce que je suis venu chercher, mais presque chaque fois je trouve bien plus que cela : des livres que je ne connaissais pas, disponibles en libre accès, des collègues sur lesquels je ne m'attendais pas à tomber, des informations surprenantes et utiles sur les catalogues en ligne.

Je suis un converti. ■

Traduit de l'anglais par Isabelle Lebrun, Médiathèque José-Cabanis, Toulouse, avec l'aimable participation d'Eva Alm

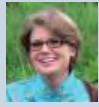


L'entrée ouest de la BnF.



La terrasse de la BnF et ses bandes antidérapantes...

ZUZA WIOROGÓRSKA
Bibliothèque universitaire de Varsovie
(Pologne)
Laboratoire GERiCO, Université Lille 3



Déjà vu

Un point de vue polonais sur les bibliothèques universitaires françaises

Des bancs de l'école à la banque de prêt, et retour, c'est un double regard – intérieur – extérieur – que porte une doctorante et bibliothécaire polonaise sur nos bibliothèques universitaires. La vision binoculaire donne le relief, mais la centralisation ordonne la perspective.

Jeune scientifique, j'entame ma troisième année de « jeune chercheur » à l'Université Charles-de-Gaulle-Lille-3. En possession de la carte d'étudiant et de tous les privilèges qui y sont associés, de retour sur le banc universitaire, je me suis rendue à la BU. « Pour les livres », comme le disent des étudiants. Plusieurs années d'expérience de travail dans une bibliothèque ne s'oublent pas. Pendant mes congés de recherche, je suis donc allée à la BU française pour voir aussi, avec mes yeux de bibliothécaire, « ce qu'ils offrent à leur lecteurs ».

Ce n'est pas ma première expérience d'une BU française. Il y a quatre ans, grâce au programme européen Léonard de Vinci (*cf. encadré*), j'ai eu l'occasion de travailler à la Bibliothèque de l'Université Paris-Est Créteil (alors nommée Université Paris-12) pendant un trimestre, ce qui m'a permis de connaître parfaitement son organisation interne, sa politique de collecte des fonds, son offre de services et de formation pour

les étudiants, mais aussi d'appréhender la manière de travailler des bibliothécaires – les fonctionnaires d'État – ce qui n'est pas insignifiant.

On peut donc dire que j'ai eu la chance de prendre connaissance du fonctionnement d'une bibliothèque de deux points de vue : celui du collaborateur et celui de l'utilisateur.

Créteil, qui est le centre administratif du département du Val-de-Marne en région Île-de-France, se situe à 225 km de Lille (centre administratif du département Nord en région Nord – Pas-de-Calais) mais se distingue également par l'accent, la prononciation, le type de cuisine. Combien grande était ma surprise lorsque je me suis rendue à ma BU actuelle « pour des livres » et que j'ai eu le sentiment de « déjà vu ». Je n'éprouverais certainement pas cela en Pologne en visitant des BU de Toru ou Olsztyn éloignées de 220 km de la BU de Varsovie.

UN SYSTÈME UNIFIÉ ET CENTRALISÉ

Pour moi, en France, tout se ressemble et fonctionne selon les mêmes principes. Ce système d'information unique et une bonne orientation des étudiants devant l'offre d'une bibliothèque doivent être la clé de la réussite, même si ceux-ci changent d'université au cours de leurs études.

Je n'ai pas observé d'utilisation des technologies offertes par le web 2.0. Les bibliothèques n'ont pas de profils sur Facebook, ne twittent pas, et n'offrent pas non plus de visites virtuelles sur les clips de YouTube. Malgré cela, tout fonctionne. Les étudiants sont bien informés, et les bibliothécaires en service d'accueil et dans les bureaux d'information ne se plaignent pas d'être débordés de questions comme : « Où est ce livre ? » Comment est-ce possible ?

Je vais essayer d'expliquer ce qui a particulièrement attiré mon attention en me basant sur l'expérience acquise lors de stages professionnels (mon point de vue de bibliothécaire) et pendant mes séjours semestriels consacrés à des études doc-



Espace expositions de la BU de Lille-3.

© Zuza Wiorogórska



Espace expositions de la BU de Lille-3.

torales (mon point de vue de doctorant exigeant). Permettez-moi donc d'analyser comment sont organisés les services d'information dans les bibliothèques françaises d'enseignement supérieur.

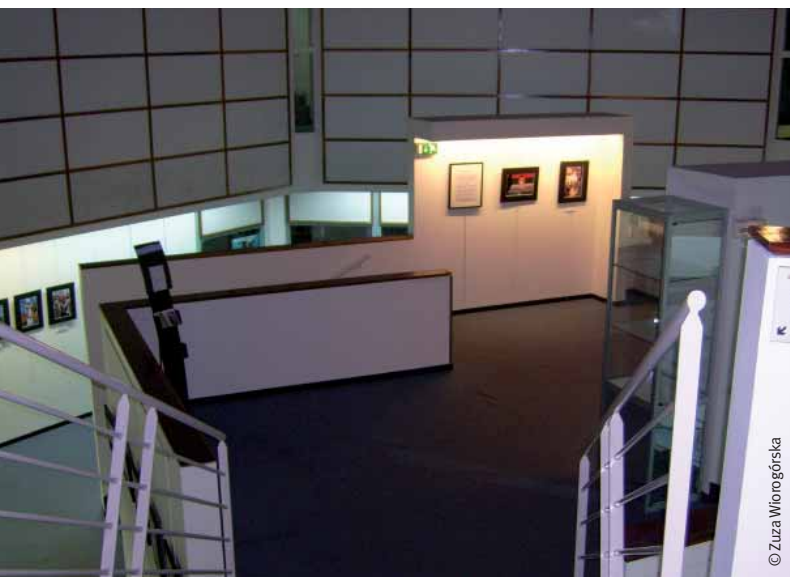
Le classement. Dans toutes les bibliothèques d'enseignement supérieur en France, la classification décimale universelle (CDU) ou la classification Dewey sont en vigueur. Pour tous les étudiants – sauf pour des futurs bibliothécaires, curieux et pleins d'ambition – elles sont presque pareilles. Par conséquent, en prenant connaissance du classement des collections dès le début des études, le lecteur trouvera facilement, dans n'importe quelle BU du pays, les documents dont il a besoin.

La recherche dans le catalogue du Système universitaire de documentation, connu de tous sous l'acronyme Sudoc, fait l'objet de formation des étudiants dès la 1^{ère} année. Le Sudoc pourrait être comparé à notre polonais Nukat (catalogue des bibliothèques polonaises de l'enseignement supérieur, malheureusement pas aussi populaire parmi nos utilisateurs).

Le prêt entre bibliothèques. À quoi sert le Sudoc ? Principalement au système de prêt entre bibliothèques (PEB). Dans le cas d'une recherche infructueuse, l'Opac de chaque

bibliothèque suggère au lecteur de poser la question dans le Sudoc. Là se trouve l'option d'une commande automatique des documents via le PEB. Il pourra ensuite les récupérer dans sa bibliothèque attirée.

Collections électroniques. Ici l'uniformité est également de mise, car tous les contrats avec les grands éditeurs (appelés *big deals* dans les pays anglo-saxons) sont conclus avec le consortium universitaire de publications numériques Couperin. La plupart des écoles supérieures en font partie. Cela signifie que le répertoire des bases de données est partout le même (classé par spécialité des universités : techniques, agricoles, sciences humaines, etc.). Changer d'école ne signifie donc pas que nous accéderons aux collections numériques que ne possédaient pas l'établissement précédent. Dans ce cas, d'après moi, le monopole Couperin n'est pas la meilleure solution. Mais d'un autre côté, les bibliothécaires sont déchargés de la responsabilité, de l'organisation et du suivi des *consortia*, du démarchage des contrats avantageux des licences, du marchandage des remises, etc. Toutes tâches qui sont la hantise des personnels polonais et font que notre travail ressemble davantage à celui d'un bureau comptable.



Bibliothèque de l'Université Paris-Est Créteil Val de Marne.

FORMATION, FORMATIONS

La France est un pays centralisé. Des spécialistes des sciences politiques et des questions administratives peuvent juger si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Dans le contexte de mes observations, les bibliothèques universitaires s'en sortent plutôt bien. Leurs utilisateurs également. En France, les personnels de la bibliothèque ont le statut d'agents de la fonction publique, divisés en trois catégories : A (conservateurs), B (bibliothécaires) et C (magasiniers, c'est-à-dire le personnel technique). Ces derniers sont les plus nombreux car chaque bibliothèque nécessite essentiellement une logistique technique, pour la gestion du stock, la banque de prêt. Chaque

groupe d'employés remplit des tâches bien déterminées. En Pologne, les frontières entre les catégories professionnelles ne dépendent pas de l'examen d'État mais sont fixées par l'ancienneté et le type de bibliothèque. Les privilèges, droits, salaires et avancements dépendent du ministère de tutelle de la bibliothèque. Dans bien des cas, cette situation est la cause de frustrations professionnelles.

Le niveau de formation n'est pas non plus unifié. En France, j'admire le dynamisme d'une école supérieure unique formant les bibliothécaires, l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib). En Pologne, des facultés d'information scientifique et de bibliothéconomie existent dans la plupart des grandes universités mais le niveau de leurs cursus est très différent et le nombre de leurs diplômés est supérieur aux besoins réels des bibliothèques, ce qui est une source de chômage. Cependant, selon moi, l'Enssib, où les futurs cadres des bibliothèques reçoivent le même enseignement, impose une uniformité qui se remarque plus tard dans les différentes bibliothèques. L'Enssib organise des conférences nationales et des formations complémentaires et façonne l'image des bibliothèques et de leurs personnels. Nous avons donc en France des bibliothécaires bien formés, provenant pour la plupart d'une même école.

À cela s'ajoute la réforme de l'enseignement, introduite en 1997, connue sous le nom de Loi Bayrou ; selon certains auteurs de publications professionnelles dans le domaine de l'information scientifique et de la bibliothéconomie, elle a été un jalon dans l'histoire de cette discipline en France en rendant obligatoire la formation des utilisateurs des bibliothèques (formation à l'information) dans le programme des études. Elle a également incité le milieu des bibliothèques à coopérer et à créer des programmes standards des formations adaptés aux trois cycles d'études – licence, master et doctorat – résultat de la mise en œuvre du Processus de Bologne, en France. Ceci a entraîné la réorganisation des cours de formation et le lancement du débat sur le concept de la maîtrise de l'information (*information literacy*). Il faudrait qu'il en aille de même en Pologne qu'en France où l'on a développé un programme de formation obligatoire : l'initiation pour les étudiants du premier cycle et le perfectionnement pour les étudiants avancés et les doctorants.

ACCOMPAGNER LES DOCTORANTS

En Pologne, aucune école supérieure n'exige des doctorants qu'ils suivent une formation à la recherche de l'information. Les cours de ce genre sont habituellement réservés exclusi-

vement aux étudiants de la 1^{ère} année du 1^{er} cycle, étape où cesse, hélas, le rôle éducatif de la bibliothèque. Plus tard, dans la suite de leur cursus, nos lecteurs doivent s'efforcer d'améliorer par eux-mêmes leurs compétences de recherche et de traitement de l'information. Et, parce que la plupart d'entre eux croient tout savoir, ils ne demandent pas de formation supplémentaire, ne sachant pas ce qu'ils perdent. Par conséquent, l'idée d'imposer une formation est excellente. D'autant plus qu'à chaque étape des études supérieures, les besoins d'information évoluent : ce dont a besoin un bachelier « fraîchement » sorti d'un banc du lycée n'a rien à voir avec la recherche scientifique qu'entame un doctorant cinq ans plus tard.

Mais comment traiter un doctorant afin qu'il ne se sente pas offensé de ce que l'on veuille le perfectionner – ou pire, lui donner des leçons ? Quels sont les services et les services d'information que peut fournir la bibliothèque à ce stade ? Il semble qu'en France, on ait trouvé une solution, du moins dans

les universités que je connais à Créteil et à Lille. La formation commence immédiatement après l'admission aux études de doctorat – chaque étudiant nouvellement admis doit remplir un questionnaire détaillé sur ses attentes concernant la bibliothèque. Les questions sur sa capacité d'utilisation de l'Opac, du système Sudoc, des collections électroniques, des dépôts en ligne, des outils Web 2.0 et du multi-moteur de recherche offert par l'université permettent à un doctorant (tout comme à la bibliothèque) de faire l'état des compétences acquises et de ce qu'il doit encore apprendre.

La bibliothèque lui offre trois types de formations – des consultations individuelles, des formations *in situ* ou en ligne – et lui demande quels horaires lui conviennent. Le doctorant a ainsi le sentiment que la bibliothèque désire réellement qu'il maîtrise la recherche d'information. Pendant la formation, le doctorant apprendra combien il est important de connaître les mémoires déjà existants sur les thèmes similaires à sa recherche. Celui qui a déjà écrit une thèse sait combien cela



CHAHAB ZARAFIAN ET NASTARAN NAVAEI (IRAN) – « UN ACCÈS DIRECT AUX LIVRES »

Après des études de littérature persane et française à Téhéran et à Toulouse, puis quelques années d'enseignement du français en Iran, Chahab est en 2^e année de doctorat en littérature comparée à l'Université de Strasbourg. Il travaille comme vacataire à la bibliothèque de sciences humaines depuis un an.

NN est en 2^e année de doctorat et master 1 de linguistique informatique.

CZ : Dans la première bibliothèque où je suis allé, à Strasbourg, j'étais un peu perdu pour trouver les livres, il n'y avait personne pour m'aider. Puis à la bibliothèque du Portique, j'ai trouvé des gens accueillants. Quand j'avais des difficultés à trouver un livre, ils cherchaient avec moi en me donnant des explications.

NN : La première fois, j'étais surprise d'aller dans les rayons et de trouver les livres directement car ce n'est pas le cas en Iran. Les bibliothécaires m'ont d'abord montré comment chercher. Depuis, je trouve seule ce que je veux, je vais dans les rayons et je trouve aussi des livres que je ne cherche pas, que je n'avais pas identifiés dans le catalogue.

C'est calme, et s'il y a du bruit, il y a un bibliothécaire pour intervenir. Je passe beaucoup de temps à la bibliothèque.

• Vous fréquentez la BNU ?

CZ : Oui, ce qui m'intéresse là-bas, c'est qu'on peut faire ses prolongations par Internet, ce qui ne se fait pas encore au Portique. Des critiques ? Au Portique, il y a des étudiants qui prennent un livre et qui le rangent ailleurs. Cela complique le travail des bibliothécaires mais aussi celui des étudiants. Il y en a même qui cachent le livre pour le retrouver le lendemain matin.

NN : Avant la fermeture pour travaux, ce qui m'intéressait à la BNU était la durée d'ouverture. On pouvait y travailler le matin et l'après-midi et même le soir. En doctorat, nous n'avons pas beaucoup de cours et on a besoin de travailler toute la journée...

• Les bibliothèques en Iran

NN : En Iran, les bibliothèques sont ouvertes pendant l'ouverture de la fac. Quand j'étais étudiante à Téhéran, les bibliothèques ouvraient de 8 h à 12 h et de 14 h à 16 h, et on ne pouvait pas voir les livres, il fallait les commander. Et elles sont peu organisées. À Ahvaz au sud de l'Iran, j'ai fréquenté une bibliothèque de français très intéressante. Il y avait beaucoup de livres, le problème c'est qu'il n'y avait pas de bibliothécaire, donc chaque fois on était obligé d'aller chercher une bibliothécaire dans une autre bibliothèque !

CZ : Il n'y a pas de formation stricte comme en France mais il y a maintenant des études spécifiques, il existe une licence de bibliothécaire et même de bibliothécaire spécialisé, en médecine par exemple. Mais après il n'y a pas forcément de poste. Et ceux qui sont en poste n'ont pas forcément la formation et ne connaissent pas bien les langues étrangères.

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

LE PROGRAMME LEONARDO DA VINCI D'EUROPE-ÉDUCATION-FORMATION FRANCE

Le programme Leonardo da Vinci est un des programmes sectoriels du programme Éducation et formation tout au long de la vie mis en place par l'agence Europe-Éducation-Formation France, un groupement d'intérêt public (GIP) sous la tutelle des ministères de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et de la Vie associative et du Travail, de l'Emploi et de la Santé.

www.europe-education-formation.fr/leonardo.php

enrichit et accélère le travail, combien cela permet d'éliminer les doublons. Ce n'est pas sans raison que ProQuest offre une base de données « *Dissertations and Theses* » : à l'étranger, faire référence aux thèses d'autres chercheurs est la norme. J'envie les doctorants français pour ce genre de formations et je voudrais bien que les bibliothèques d'enseignement supérieur en Pologne introduisent finalement l'*information literacy* comme une obligation.

J'envie également – et j'admire – le système français de dépôt et de dissémination des thèses. En Pologne, la mise en place de ces dépôts en est au tout début et, pour le moment, le plus difficile est de convaincre les chercheurs d'adhérer à cette idée et de déposer leurs travaux. En France, la loi exige qu'un exemplaire de chaque thèse soit déposé à la bibliothèque de l'université de soutenance. L'auteur peut refuser que son travail soit disponible sur Internet, mais son œuvre sera de toute façon cataloguée et sa description apparaîtra dans le Sudoc. Les thèses de doctorat dans leur version papier peuvent être empruntées *via* le PEB ; celles qui sont placées sur le site Intranet sont accessibles sur les ordinateurs de l'université.

Dans les bibliothèques universitaires fonctionnent des services de thèse – le doctorant est censé y déposer, un mois avant la date de la soutenance, la version électronique et remplir le formulaire approprié. Comme la Commission peut encore apporter des modifications lors de la soutenance – contrairement à ce qui se passe en Pologne –, le doctorant dispose d'un mois supplémentaire pour fournir à la bibliothèque la version définitive de sa thèse. Celle-ci atterrit alors précisément dans le Sudoc et au Centre national des thèses. Le système est très simple, pourquoi est-il si difficile de l'introduire dans mon pays ?

Mais avant que le doctorant, soulagé, ne dépose sa thèse, il lui faut d'abord passer des années à l'écrire. La bibliothèque l'aidera dans cette tâche. Elle l'entraînera au programme de

gestion bibliographique (indispensable !). Il y a quelques années encore, des bibliothèques achetaient EndNote ; la première place est actuellement réservée au logiciel gratuit Zotero. La bibliothèque lui présentera les avantages – et les inconvénients – de ces coûteux engins de recherche qu'il lui faut posséder et en fera donc l'acquisition. Certes, la bibliothèque n'abandonnera pas le doctorant à lui-même jusqu'à la fin de ses études. En cas de nouvelles acquisitions, elle l'informerait par e-mail et l'inviterait à une formation, facultative cette fois. Le doctorant sentira que la bibliothèque prend soin de lui. En Pologne, c'est encore malheureusement très rare.

RIGIDITÉS

Quelle est ma perception du travail des bibliothécaires ? Ils effectuent leur travail très honnêtement, pour le bénéfice de la communauté universitaire. Ils assurent des formations, des permanences, commandent de nouveaux titres pour le fonds, les cataloguent dans le Sudoc. Mais partout ces opérations revêtent le même aspect. Ils manquent donc de créativité dans leur travail, d'espace pour des initiatives personnelles « hors norme » et surtout de motivation – en particulier pour les cadres dirigeants de la bibliothèque. Le système des concours nationaux est fortement démotivant. Chaque personnel a sa place dans la bibliothèque mais rares sont les changements de poste ou les promotions. Il n'y a pas de campagnes promotionnelles, ni de dialogue engagé avec le lecteur (ce que permettent pourtant les sites de réseaux sociaux). La bibliothèque existe, tout simplement. Mais d'autre part, puisque tous les étudiants et le personnel de l'université savent ce que l'on peut en attendre, cela signifie qu'elle remplit son devoir.

Ce sont les solutions françaises de la formation des utilisateurs qui m'ont le plus impressionnée – et j'encourage les bibliothécaires polonais à les prendre pour exemple. ■

Traduit du polonais par Maria Witt

Cet article est la version remaniée pour le présent dossier de « *Déjà vu – czyli francuskie biblioteki akademickie (felieton z Lille)* » publié dans le mensuel électronique polonais *Ebib*, en février 2011 (www.nowyebib.info/2011/119/a.php?wiorogorska).

« *SMALL IS BEAUTIFUL* »

Étudiante allemande dans le cadre d'un cursus franco-allemand, Judith Nübold a travaillé dans les bibliothèques municipales et universitaires de plusieurs villes dont Bordeaux et Lille. Mais elle a aussi testé les bibliothèques américaines et anglaises...

J'avoue que j'ai passé une bonne partie de ma vie dans les bibliothèques des pays où j'ai vécu – l'Allemagne, la France et l'Angleterre. J'aime lire et j'aime la musique, ce qui me dirige vers les bibliothèques. Quand j'étais enfant en Allemagne, je dévorais les livres d'enfant et passais au rayon adultes par après. Aujourd'hui, en tant qu'étudiante, je ne connais pas seulement les bibliothèques municipales qui sont pour moi des lieux de loisir et de plaisir, mais aussi les bibliothèques universitaires, qui sont plutôt des lieux de travail et d'apprentissage. Si j'ai maintenant à comparer les bibliothèques françaises que je connais le mieux, c'est-à-dire celles de Bordeaux et de Lille, aux bibliothèques de Düsseldorf et de Berlin (en Allemagne) et finalement à celles de Londres, je ne trouve pas pour autant de différences entre ces pays qui soient fondamentales... mais des petits détails que j'ai pu remarquer. Il n'est pas évident de généraliser, mais j'ai l'impression que les bibliothèques françaises sont moins avancées en ce qui concerne l'automatisation du prêt et la mise à disposition de postes informatiques. Je trouve aussi que l'on organise moins d'événements autour de la bibliothèque. Les bibliothèques en France, me semble-t-il, se veulent être avant tout un lieu de lecture, ce que je ne retrouve pas en Allemagne où l'on se borne souvent à emprunter des livres pour les lire à la maison. J'aime assez la salle de lecture de la bibliothèque – pardon, la médiathèque – Jean-Lévy à Lille. (C'est curieux ce désir de précision des Français : oui il y a des médias et pas seulement des livres, cependant en Allemagne on continue à parler de « *Bücherei* » et en Angleterre de « *library* »). Mais que se passe-t-il donc, précisément, avec les DVD et les disques de musique ? Je trouve qu'on les néglige ! Serait-ce une question de budget ?... Mais parlons du positif.

Dans les détails, je trouve que la mise en scène varie beaucoup d'une bibliothèque à l'autre, où que ce soit – et heureusement qu'il y a cette diversité ! Les bibliothèques universitaires que j'ai fréquentées en France étaient très différentes. Celle de l'IEP de Lille n'offre pas assez d'espace de travail, mais les bibliothécaires me connaissaient, faisaient toujours des blagues charmantes et étaient très serviables. Tout le contraire dans la grande bibliothèque de la fac de droit à Lille-2 : de l'espace il y en a, mais pour le reste... Il y a toutefois une collection de DVD très intéressante, à recommander absolument.

Je garde des souvenirs précieux de la toute petite (!) bibliothèque du quartier Saint-Michel à Bordeaux. Ce que j'aime, c'est qu'elle est encadrée dans le quartier, entre la place de l'église et les halles du marché des Capucins. On y trouve toutes les informations qu'on l'on peut souhaiter sur la vie du quartier, les annonces des spectacles, les artistes, etc. La grande bibliothèque Mériadeck de Bordeaux par contre ressemble plus à un centre commercial, à un « *shopping mall* » à l'américaine, qu'à une bibliothèque¹. Cependant, en France où vous avez de si beaux livres, il y a de quoi se régaler si on s'y prend bien. Je préfère des lieux plus petits qui ont souvent une meilleure ambiance et où l'on trouve d'habitude des bibliothécaires aussi compétents qu'aimables. On bénéficie de plus de convivialité et l'accueil est souvent plus chaleureux et davantage personnalisé. Pour moi, la différence entre les bibliothèques se fait surtout entre les grands centres technicisés et les petits endroits singuliers, différents dans une même ville. De Bordeaux à Lille, les bibliothèques municipales sont imprégnées de leurs couleurs locales. Qu'on les garde ces bibliothèques de quartier, en France et ailleurs !

Judith NÜBOLD
Étudiante, Allemagne



1. NDLR : il s'agit de la bibliothèque avant qu'elle ait été requalifiée, cf. *Bibliothèque(s)*, n° 44, mai 2009, pp. 30-33.



La bibliothèque des Capucins, quartier Saint-Michel, Bordeaux.

Capucins
Saint-Michel

MUHAMMAD IJAZ MAIRAJ
Bibliothécaire, Institut de cardiologie
du Pendjab, Lahore (Pakistan)
Chercheur, Lab. GERiICO,
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3



Le français,

porte étroite

de l'infodocumentation

C'est d'abord sous l'angle de l'infodoc et celui des sciences du vivant qu'un bibliothécaire spécialisé non francophone a découvert nos bibliothèques. L'aide à la recherche était un aspect décisif dans son appréhension de nos établissements.

De travaille comme bibliothécaire qualifié à l'Institut de cardiologie du Pendjab, un CHU-Centre de recherche pour cette province du Pakistan. J'ai aussi une expérience d'enseignant en sciences de l'information et des bibliothèques au sein de l'université du Pendjab (à Lahore) la plus ancienne et la plus importante. Il y a trois ans, j'ai obtenu une bourse d'études doctorales en

France, dans le cadre du Programme de coopération scientifique et technique entre nos deux pays. J'en fus très heureux, quoique, en même temps, un peu inquiet de devoir m'adapter à un environnement inconnu dans un pays dont je ne connaissais

pas la langue. Et je n'en savais pas plus sur l'enseignement des sciences de l'information et des bibliothèques en France.

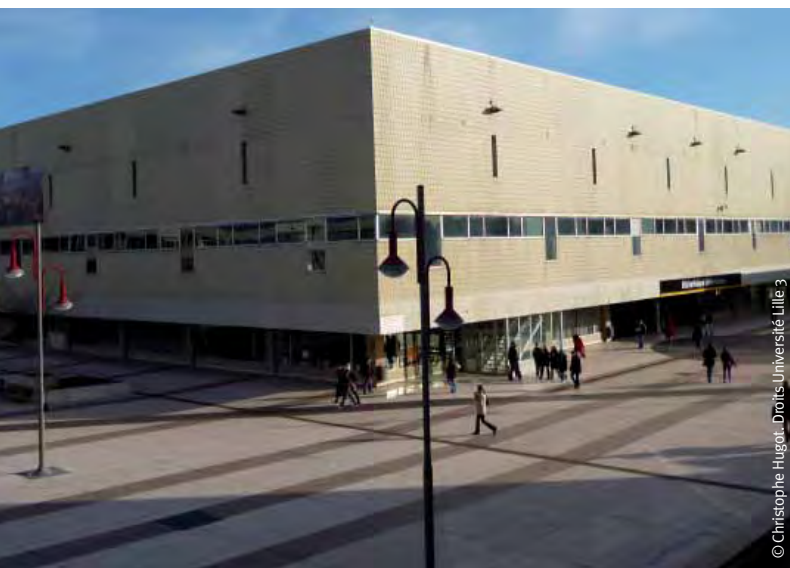
UN PETIT TOUR DE FRANCE

Durant mon séjour, j'eus la chance de visiter Paris, Lyon, Aix-en-Provence, Vichy, Clermont-Ferrand et Nice, tant pour le tourisme que pour l'apprentissage du français et l'objet de mes études. Chacune de ces villes a ses propres atouts. Je retiens, bien sûr, l'architecture de Notre-Dame de Paris, le Sacré-Cœur et le musée du Louvre, les promenades sur les Champs-Élysées, la Tour Eiffel, la vivante cité de Lyon entre montagnes et Rhône, le vieux centre d'Aix, Vichy et l'Allier, Clermont-Ferrand et ses nombreux édifices religieux, tout particulièrement sa cathédrale de pierre noire. J'ai aussi partagé de bons moments entre amis au bord des magnifiques plages de la Méditerranée à Nice durant le périple qui nous fit découvrir cinq pays européens.

De Lille aussi, où j'étudie depuis deux années, je garde de bons souvenirs. Ses musées, la citadelle de Vauban, son architecture en général sont remarquables. Les visites que l'Université de Lille a organisées à notre intention dans le Bassin minier, sur le littoral, au musée Matisse, à Cambrai, les mystères et légendes de l'Artois, tout cela m'a aidé à mieux connaître l'histoire et la culture de la France.

DE VICHY À LILLE EN PASSANT PAR PARIS

Concernant les bibliothèques, je voudrais en évoquer deux avant de parler plus en détails de mes expériences en bibliothèques universitaires. En premier lieu, la bibliothèque du Cavilam, à Vichy, où j'ai passé quelques mois après mon arrivée en France. Ce centre d'enseignement des langues est bien équipé et riche



Le SCD de L'Université Lille-3.

© Christophe Hugot, Droits Université Lille 3



Le Cavilam, Vichy.

en documents propres à assurer la formation des étrangers auxquels il s'adresse ; en même temps, par le nombre de jeunes qu'il attire de tous les coins du monde, il contribue à la gaieté de la ville, spécialement en été. En second lieu, je mentionnerai la BnF François-Mitterrand, si belle et si bien située. Les Français devraient vraiment être fiers de posséder un tel outil aussi riche en documents patrimoniaux en même temps que doté des technologies modernes de documentation. Son système électronique d'acheminement des documents dans les quatre tours du bâtiment est intéressant, quoique un peu lent.

INFORMATION ET DOCUMENTATION

Je suis un utilisateur régulier de la bibliothèque centrale de l'Université Lille-3. Aussi mes remarques concerneront-elles prioritairement cet établissement et ses personnels. J'y ai régulièrement consulté et emprunté livres et périodiques. J'ai aussi pu participer à deux ateliers « Formation Hypotheses.org et les carnets de recherche en sciences humaines et sociales » et « Introduction à l'utilisation des ressources du Service commun de la documentation ». Cette dernière formation m'a grandement aidé à mieux utiliser les ressources et services de l'établissement. C'est une démarche qu'il faut absolument assurer régulièrement à l'intention des nouveaux usagers.

Mon bilan de la bibliothèque universitaire est globalement bon. Le SCD Lille-3 est utile et le Sudoc est l'un des outils qui nous font défaut au Pakistan. Les collections sont importantes et les services au niveau. Je regretterai pourtant une faiblesse des collections en sciences de l'information et des bibliothèques, notamment dans le domaine des revues. La bibliothèque devrait s'abonner à une base de données telle que ProQuest. On ne peut non plus consulter les *Library and Information Science Abstract* (Lisa). Il faudrait que les bibliothèques des universités dans lesquelles sont assurées des formations supérieures en sciences de l'information et des bibliothèques soient bien pourvues en documentation dans ce domaine. Il est vrai que dans une grande mesure, le système de prêt entre bibliothèques permet de pallier ces lacunes. J'y ai moi-même eu recours. Mais cette démarche suppose que l'on connaisse les références bibliographiques précises de ce qui nous sera utile, or, pour cela les bases de données spécialisées font défaut.

LES LANGUES EN DÉFAUT

J'ai retrouvé dans les bibliothèques françaises la classification décimale Dewey. La plupart des agents de notre université m'ont donné l'impression d'être sérieux, calmes mais amicaux ;

peut-être sont-ce là, dans une certaine mesure, des qualités inhérentes au travail que font les bibliothécaires sous toutes les latitudes. J'eus toutefois un contre-exemple de cette attitude réservée avec la prestation des deux animateurs à l'enthousiasme remarquable lors du second atelier. Nous- aussi, au Pakistan, nous commençons à développer la pratique de tels ateliers. Enfin, j'ai trouvé les collections bien organisées et présentées, les horaires adaptés aux besoins et l'environnement de travail plaisant.

L'an passé j'ai pu mener une enquête par questionnaire auprès des utilisateurs de la bibliothèque de Lille-3 sur leur usage du site web de la bibliothèque, dont j'ai communiqué les résultats lors d'un symposium à Bucarest (20-23 septembre).

Pour finir, j'indiquerai que, bien que les bibliothèques françaises soient richement pourvues en collections, bien équipées, dotées de technologies modernes (plus que nos établissements au Pakistan) et animées par du personnel compétent, elles ne sont pas assez bilingues. La plupart des revues de sciences de l'information et des bibliothèques y sont en français exclusivement, de même que l'intégralité du site Web. L'édition française en sciences de l'information ne s'adresse qu'aux lecteurs connaissant le français, tout comme les pages du site Web de la bibliothèque, qui n'offre aucun guide en langues étrangères ; ce qui étonne, s'agissant d'un pays accueillant des étudiants étrangers en si grand nombre, lesquels ne peuvent assurément pas connaître bien le français dès leur arrivée dans le pays. L'anglais devrait être adopté comme langue internationale,

avec le français ; des étudiants de pays anglophones viendraient alors en plus grand nombre en France, pays relativement moins cher que d'autres pays développés.

DÉVELOPPER LA COOPÉRATION

En outre, je voudrais dire que, en tant que praticiens, les bibliothécaires comprennent les besoins des usagers et les tendances dominantes. De ce fait, ils peuvent aider les universités à développer des programmes en vue de former les futurs bibliothécaires. Ceci se fait en France ; toutefois, comme au Pakistan, il pourrait y avoir ici une plus grande coopération des universités et des professionnels au bénéfice du développement des sciences de l'information, de l'extension de la fourniture de documentation périodique en ligne, d'accessibilité bilingue des services et de définition de programmes adaptés aux évolutions constatées partout dans le monde, etc. De même, une coopération est souhaitable entre organismes de formation et bibliothécaires de France et du Pakistan au bénéfice du développement des sciences de l'information et de nos professions. ■

Traduit de l'anglais par Richard Roy

M. I. Mairaj & W. Mustafa El-Hadi, « Use of university library website: A case study », in F. Rotaru (Ed.), *Travaux du symposium international. Le livre, la Roumanie, l'Europe*, Bibliothèque métropolitaine de Bucarest, 2011, pp. 161-176.



STÉPHANIE X., RÉFUGIÉE D'UN PAYS AFRICAIN – « ON M'A AIDÉE »

• Comment êtes vous arrivée la première fois à la bibliothèque ?

Je suis arrivée à Strasbourg il y a un an, je ne savais pas où aller dans la journée et c'est quelqu'un au foyer qui m'a dit d'aller là : « Il y a beaucoup de place là-bas... »

Quand je suis venue ici, j'ai demandé des livres pour apprendre, on m'a envoyée à cet étage des langues et je suis tombée sur une jeune fille qui parle anglais et qui m'a tout expliqué. On m'a aidée pour m'inscrire, d'abord la carte Internet et ensuite la carte pour prendre des livres. Et on m'a aidée aussi pour chercher les livres dans les rayons. J'ai pu occuper mes journées en utilisant toutes les possibilités de la bibliothèque pour apprendre le français. J'ai d'abord pris une méthode d'apprentissage du français avec les CD. Je n'ai pas d'appareil pour écouter les CD alors j'emprunte le baladeur que vous prêtez sur place et je peux apprendre ici. Je vais aussi à l'étage des enfants parce que c'est plus facile pour moi de lire des livres pour les enfants en français. Je les emprunte et je les lis le soir. Je peux même lire des romans maintenant. Quelquefois, je regarde aussi un film à la bibliothèque. Et l'autre jour vous avez annoncé un film au micro et je suis venue le regarder dans la grande salle.

Je vais aussi à la bibliothèque près de la gare, je trouve à peu près la même chose.

• Avez-vous fréquenté des bibliothèques dans votre pays ?

Je n'ai pas eu l'occasion de fréquenter de bibliothèque dans mon pays parce qu'il n'y en a que dans la capitale et j'habitais un village. Quand je suis arrivée ici, cela a été une grande surprise pour moi de découvrir une bibliothèque comme celle-là.

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

MIRIAM SCHMIDT
Bibliothèque municipale
de Bochum (Allemagne)



Les bibliothèques : un lieu social

Les bibliothèques d'aujourd'hui doivent s'adapter aux différentes conditions sociales, à de nouveaux publics et aller à la rencontre des nouveaux besoins exprimés par les publics déjà existants. Dans les dernières décennies, l'essentiel était surtout de communiquer des savoirs et des contenus culturels et de jouer un rôle de mémoire pour la collectivité. À notre époque où Internet permet de se procurer des informations à tout moment et en tous lieux, le devoir des bibliothèques n'est plus de fonctionner comme une réserve du savoir mais plutôt de servir d'outil de navigation dans le flot des informations et de veiller à ce que ne s'amplifie pas le clivage entre les personnes bien formées, capables d'accéder par elles-mêmes à des informations de qualité et de les utiliser, et les autres, défavorisées par des problèmes de formation ou de langue, par des handicaps physiques ou financiers. Ces défis s'imposent aux bibliothèques du monde entier mais sont abordés de façon diverse selon les pays.

En Allemagne, je travaille à la bibliothèque municipale de Bochum. Bochum se trouve dans la Ruhr, dans le Land de Rhénanie-Westphalie, et compte un peu plus de 365 000 habitants dont environ 9 % sont d'origine étrangère (chiffres de 2010). Le recrutement de travailleurs étrangers pour les mines et les industries dans les années soixante ainsi que le retour de migrants de langue allemande font que les groupes d'immigrés les plus nombreux sont venus de Turquie et des pays de l'ex-Union Soviétique. Bochum est également une ville universitaire, avec ses grandes écoles et son université qui compte plus de 32 000 étudiants. La bibliothèque municipale regroupe une bibliothèque située au centre ville et six annexes situées dans les différents quartiers de la ville. Sa particularité, issue d'un projet de la Fondation Bertelsmann, est qu'il s'agit d'une « bibliothèque emploi-carrière », une bibliothèque à l'intérieur de l'établissement du centre ville,

dont le fonds est spécialisé dans les domaines de la formation, des métiers, des candidatures, de la vie professionnelle et de la création d'entreprise. C'est pourquoi, lors de mes séjours en France, je me suis particulièrement intéressée à trois groupes-cible : les immigrés, les réfugiés ; les personnes en recherche d'emploi ; les élèves et les étudiants.

DES BIBLIOTHÈQUES MULTIFONCTIONS

J'ai eu l'occasion d'aller trois fois en France pour apprendre à connaître le travail dans les bibliothèques publiques. Directement après mes études de bibliothécaire pour un stage de trois mois à la Médiathèque de Nancy, puis pour des ateliers de travail franco-allemands initiés par la Bpi sur le thème « La bibliothèque, lieu de cohésion sociale » à Paris, Cergy-Pontoise, Melun et Rennes, et enfin pendant un programme d'échange d'un mois organisé par la Bpi, au cours duquel j'ai pu observer le travail dans les bibliothèques de l'agglomération de Cergy-Pontoise, dans celles de Melun et à la Bpi.

J'ai eu dans l'ensemble une impression très positive du paysage bibliothéconomique français. À mon avis, le travail des bibliothèques en France est plus implanté dans le domaine social que ne le sont les bibliothèques en Allemagne. Pour résumer les exigences de son travail, un collègue français a eu cette formule : « Une bibliothèque destinée aux gens et non aux documents ».

Le périmètre de compétences de la bibliothèque s'est étendu pour inclure désormais une multitude de services. Elle assume ainsi de nouveaux rôles et intègre des activités qui parfois surprennent. De quoi s'inspirer Outre-Rhin...



© Astrolabe/Melun

Les bibliothèques n'assument pas seulement le rôle de médiateur et de lieu d'apprentissage mais aussi une fonction de centre communal, de centre d'information pour les citoyens, de café Internet ou de centre culturel. Elles sont l'interface entre la culture et le social. Elles travaillent fréquemment avec les écoles, avec des partenaires du monde de l'emploi (les Pôles Emploi), des travailleurs sociaux et les missions locales pour l'insertion sociale et professionnelle. Lorsque des groupes viennent à la bibliothèque (du moins dans celles que j'ai visitées), ils sont familiarisés à l'utilisation de la bibliothèque au cours de différentes étapes. Ils commencent par une visite guidée. Quand ils reviennent une seconde fois, ils peuvent regarder par eux-mêmes sans l'aide du personnel et s'attarder dans les rayons qui les intéressent. Lors de leur troisième visite, ils sont réunis autour d'une activité commune, par exemple un film suivi d'une discussion, une heure de lecture à voix haute, une séance plus détaillée pour mieux s'orienter dans leurs recherches ou bien une activité créatrice.

Toutes les grandes bibliothèques que j'ai vues disposent de nombreux espaces destinés à l'auto-apprentissage et à Internet. Les différentes offres d'auto-apprentissage (banques de données ou CD) sont très appréciées et très souvent utilisées, que ce soit pour apprendre les langues, pour la formation professionnelle ou pour l'acquisition de connaissances informatiques (bureautique). Ce ne sont pas seulement des personnes privées qui peuvent profiter de ces possibilités. Des groupes – élèves, demandeurs d'emplois, participants à un cours de langue ou à un programme d'insertion – sont également invités avec leurs professeurs ou leurs formateurs à des horaires prévus pour eux. Ces personnes qui encadrent les groupes reçoivent elles-mêmes une formation afin d'apprendre à communiquer leurs connaissances. Les collè-



L'Astrolabe en action...

gues français sont nombreux à insister sur l'importance des médiateurs qui, soit par leurs connaissances linguistiques, soit par leur voisinage géographique, sont des personnes qui connaissent bien la réalité quotidienne des utilisateurs potentiels de la bibliothèque. On trouve aussi souvent des collègues qui, au départ, ne sont pas formés pour travailler dans les bibliothèques : des pédagogues, des informaticiens, des professionnels des médias grâce auxquels peuvent être proposées par exemple des initiations à la photo ou au Web 2.0 et dont l'expérience est très positive dans les contacts avec les utilisateurs.

ÉQUIPEMENTS

Les très bons équipements qui existent dans de nombreux lieux permettent aux personnes handicapées d'utiliser la bibliothèque. Il y a même parfois des espaces qui leur sont réservés comme à Rennes, ou bien des cabines, comme à la Bpi, équipées de dispositifs spéciaux destinés principalement aux personnes aveugles ou malvoyantes (agrandisseur de textes par exemple, ordinateur à synthèse vocale ou afficheur braille). Rennes dispose par exemple d'une version du programme Vocale Presse 2.0 sur laquelle on peut entendre une lecture à voix haute des quotidiens. J'ai été surprise de voir que les livres audio se trouvaient ici classés avec le matériel pour les déficients visuels alors qu'en Allemagne ce type de média, très prisé, figurant parmi les documents les plus empruntés, est classé la plupart du temps directement à côté des romans.

J'ai appris que l'équipement multimédia des bibliothèques en France est un phénomène récent et que de nombreuses bibliothèques ont été réorganisées. Mais à Paris, en tant que lectrice, j'ai encore pu faire l'expérience de petites bibliothèques qui n'avaient pas d'accès Internet et qui, en dehors de l'espace de prêt et d'information, ne disposaient que d'un PC pour le catalogue. J'ai eu le sentiment que les bibliothèques étaient en pleine phase de changement et avaient la chance de pouvoir s'équiper directement des technologies les plus modernes.

L'accès aux bibliothèques en France est, dans beaucoup de lieux que j'ai visités, facilité par le fait qu'il est gratuit et que les amendes de retard n'existent pratiquement pas ou sont très symboliques : cinq centimes par semaine et par support, c'est complètement différent des sommes échelonnées pratiquées dans les bibliothèques des grandes villes en Allemagne. L'accès à Internet est parfois également possible pour les gens qui ne sont pas inscrits à la bibliothèque. Les petites bibliothèques renoncent même parfois à faire des

réclamations et téléphonent simplement à l'emprunteur pour récupérer les documents. Mais c'est quelque chose qui ne peut se faire que lorsqu'il y a un lien étroit entre la bibliothèque et les habitants du lieu où elle est implantée.

LA BIBLIOTHÈQUE ET LE CENTRE SOCIAL

Dans ce qui suit, j'aimerais encore citer deux méthodes de travail qui m'ont beaucoup plu et dont j'ai pu tirer des idées pour mon travail en Allemagne.

Pour moi, il était très étonnant de voir qu'en France, de nombreuses petites bibliothèques (dans les villes, il s'agit des bibliothèques de quartier) sont hébergées dans les centres sociaux ou socio-culturels et travaillent directement avec eux. Cette proximité immédiate présente le grand avantage que la bibliothèque peut être présente dans le quotidien des gens du quartier, ce qui permet d'éliminer les blocages. Pour aller à la bibliothèque, les gens n'ont pas besoin de le prévoir spécialement. Ils peuvent se décider très spontanément quand ils sortent d'une consultation chez le médecin par exemple. Une collègue à Champs-Manceaux¹ (Bibliothèques de Rennes) me racontait qu'elle se rend dans les salles d'attente où les parents attendent avec des bébés et des petits enfants pour leur proposer des livres et même des lectures à voix haute. De telles actions permettent de ne pas ressentir la bibliothèque comme un lieu d'élite réservé aux grands lecteurs ou aux étudiants mais bien comme un endroit destiné à tous. Un autre avantage est que la bibliothèque peut adapter son fonds aux besoins des gens du quartier. Dans ce domaine, le contact avec les différentes organisations du centre social sont très importants.

Même lorsque les bibliothèques ne sont pas installées dans les centres sociaux, des liens très étroits peuvent exister avec eux et déboucher sur des visites réciproques. C'est le cas par exemple à la médiathèque l'Astrolabe de Melun. Pendant les vacances d'été, des bibliothécaires se déplaçaient à des jours précis dans différents centres sociaux, principalement dans des cités où habitent des populations défavorisées ou des immigrés pour essayer des livres et des jeux avec les enfants et les adultes intéressés et proposer des ateliers (sur les contes par exemple) en coopération avec les travailleurs sociaux. Les activités proposées ne restaient pas limitées à l'environnement immédiat mais étaient rendues publiques dans tout le quartier. Des collègues de la bibliothèque et du centre social parcouraient les rues avec une voiture pleine de livres et de jeux et s'arrêtaient un moment dans des espaces



... dans les quartiers de Melun.

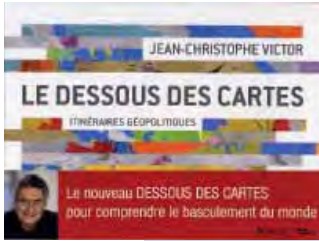
publics si bien que les gens des immeubles avoisinants avaient ainsi l'occasion de découvrir une petite partie de la bibliothèque et d'oublier complètement leurs blocages.

UN LIEU DE RENCONTRE AUX OFFRES ATYPIQUES

On trouve aussi dans les bibliothèques françaises des fonctions qui, en Allemagne, seraient plutôt assumées par des institutions comme les cours du soir, l'église ou des associations familiales. J'ai trouvé bien que la bibliothèque propose ses locaux comme point d'accueil où les gens peuvent se sentir à l'aise. Ce n'est pas un hasard si les bibliothèques en Allemagne organisent chaque année une semaine intitulée « Bibliothèques : des lieux de rencontre ».

Ainsi, à la Bpi, j'ai trouvé formidable l'organisation d'ateliers dans différentes langues. Une fois par semaine, une personne d'origine étrangère anime une discussion (en français, en anglais ou en espagnol). Pendant mon stage de quatre semaines à Paris et ses environs, j'ai moi-même animé un

1. www.bibliotheques.rennes.fr/index.php?id=684



Jean-Christophe Victor, *Le dessous des cartes. Itinéraires géopolitiques*, Tallandier/Arte éditions, 2011, 224 p., ill., ISBN 978-2-84734-823-1

Le monde des bibliothèques est trop largement dépendant de l'état du monde tout court pour ne pas s'intéresser à l'environnement géopolitique qui forme son écosystème. Dans le contexte d'un monde qui s'achève et d'un autre qui vient, la nouvelle édition de ce livre s'efforce de saisir les indices de ce basculement. Une judicieuse organisation thématique permet de replacer dans ce vaste mouvement les questions pour nous essentielles, et qui sous-tendent bien des aspects du présent dossier : l'analphabétisme, « fléau du XXI^e s. », les droits des femmes, la diversité culturelle, les réfugiés politiques, etc. 65 entrées et plus de 150 cartes préparent l'émergence d'internet comme nouvel espace stratégique et la reconnaissance du « savoir comme nouvel enjeu de puissance ». De la cyberguerre à la marchandisation du savoir, il reste peu de place pour l'angélisme. L'ouvrage s'achève malgré tout sur un optimisme aussi volontaire que provocateur : « Et pourtant, le monde irait mieux »... Le titre ne porte pas le point d'interrogation qui figure pourtant dans le texte comme son point final... Troublant. PL

atelier en allemand. Il ne s'agit pas de faire un cours (les animateurs ne sont pas professeurs) ni de présenter le fonds de la bibliothèque, mais plutôt de prendre plaisir à la pratique d'une autre langue, de parler et d'échanger. Les thèmes choisis par les intervenants (le sport, les habitudes alimentaires,

les vacances) sont en rapport avec la vie de tous les jours et permettent à chacun de parler de soi, de sa culture et de ses idées.

Dans la bibliothèque d'Éragny (95), il y a régulièrement des ateliers créatifs « Bricolait » et « TricoThé », au cours desquels on bricole et on tricote. Ainsi, des participants ont réalisé ensemble une grande couverture en patchwork pour la ludothèque. Mais ils bricolent également pour leur famille ou leurs amis. Pour maîtriser le surplus de travail occasionné par ces activités, on fait appel à des vacataires, ce qui me paraît être la seule solution pour faire, dans les grandes bibliothèques, des expériences nouvelles qui ne paraissent pas tout de suite systématiquement liées aux livres. Ces actions qui privilégient le côté social donnent aux bibliothèques un aspect particulièrement sympathique et aident à vaincre préjugés et blocages. Et si on y regarde de plus près, on s'aperçoit que les différentes activités qui, au premier abord, semblent plutôt atypiques, ont finalement toujours un rapport direct avec le fonds de la bibliothèque étant donné que les bibliothèques publiques peuvent fournir des informations dans pratiquement tous les domaines de la vie quotidienne. Quelqu'un qui participe à un atelier de tricot pourra emprunter ensuite un livre avec différents modèles à réaliser, quelqu'un qui aura participé à une discussion de l'atelier langue étrangère pourra améliorer ses connaissances en utilisant un PC destiné à l'auto-apprentissage.

Et quiconque aura pris du plaisir à une activité de la bibliothèque en parlera forcément à d'autres, il sera ainsi le vecteur idéal pour faire connaître et recommander la bibliothèque. ■

Traduit par Catherine Lazzarelli
Bibliothèque du Goethe Institut, Nancy



NAJAT (MAROC) – UN CHOIX POUR TOUS LES ÂGES

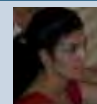
Najat est une jeune femme marocaine arrivée en France dans son enfance.

Ma première visite dans une bibliothèque française remonte à mon enfance. C'était dans ma bibliothèque de quartier. J'aime bien la bibliothèque car il y a un choix varié et pour tous les âges. Enfant, je fréquentais la bibliothèque de mon quartier à Mulhouse. Maintenant, je viens à la bibliothèque de l'Elsau parce que j'habite le quartier. J'en ai entendu parler par l'école de ma fille. J'y accompagne ma petite fille de 3 ans, mais j'emprunte aussi des magazines pour moi. Ce qui me plaît, c'est la variété des livres pour tous les âges, la variété des magazines et les spectacles pour enfants ; ce qui me plairait, c'est l'accès à Internet.

Au Maroc, dans les villes de taille moyenne, il n'y a pas de bibliothèque de quartier. Et dans chaque grande ville, on compte une ou deux bibliothèques. Les livres y sont en français et en arabe. En France, les emprunts sont plus faciles et la gratuité pour les petits est une bonne chose. Au Maroc, il y a des bibliothèques de la ville et des bibliothèques privées et il n'y a pas d'aide pour les bibliothèques. Ainsi, les emprunts sont plus difficiles car ils sont payants : il y a plus de consultations sur place.

Propos recueillis par Claire MINARD
Médiathèque Elsau, Strasbourg

GHIWA ALLAM
Association culturelle
de Hermel, Beyrouth (Liban)



Miroirs méditerranéens

Du Liban en Provence

Du 8 au 23 décembre 2007, grâce au Fonds solidaire prioritaire, le Cobiac (Collectif de bibliothécaires et intervenants en action culturelle) et le ministère de la Culture libanais ont organisé un stage de formation en France pour 15 bibliothécaires des différentes régions du Liban (*cf. encadré*).

La première semaine fut consacrée aux visites des différentes bibliothèques de la région de Marseille, dont l'Alacazar, des rencontres avec des bibliothécaires et des responsables du Cobiac, sans oublier une visite touristique organisée dans la ville de Marseille et deux journées libres.

La deuxième semaine, les bibliothécaires libanais sont repartis dans les différentes bibliothèques de la région de Marseille. Carole, de la bibliothèque de Zahle et moi-même, de l'Association culturelle de Hermel (ACH), avons suivi notre stage dans la bibliothèque de Cadenet, une petite ville de 4 000 habitants située dans le Vaucluse.

La municipalité nous a logées, Carole et moi, dans une maison sur trois niveaux composée d'un rez-de-chaussée qui

était la cuisine et la salle à manger, et d'une chambre à coucher à chacun des deux étages. Il faisait froid, c'était en décembre, et il n'y avait aucune sorte de chauffage.

La maison était à cinq minutes à pied de la bibliothèque, on y allait chaque matin à l'heure de l'ouverture, pour y rester jusqu'à sept heures du soir avec à peu près une heure de pause pour le déjeuner. À six heures, la bibliothèque était fermée au public ; la dernière heure était consacrée à remettre les livres à leur place.

PETITS MOYENS

Le public est de tous les âges. Presque tous les matins, au moins deux classes des écoles passent à la bibliothèque, écoutent une histoire lue par une conteuse embauchée par la municipalité ou, en son absence, par l'une des deux bibliothécaires. Ensuite, les enfants rendent leurs livres lus et en empruntent de nouveaux. Le public de l'après-midi était constitué plutôt d'adultes qui empruntaient des livres ou lisaient sur place. Beaucoup d'entre eux étaient accompagnés de leurs enfants à qui ils faisaient la lecture.

Le public n'avait pas accès à Internet, sans doute parce que c'est une petite bibliothèque et que le seul ordinateur, à part celui du logiciel, placé dans un petit coin à côté d'une imprimante, d'une photocopieuse et des livres à couvrir, était à l'usage des bibliothécaires.

Ces deux bibliothécaires de Cadenet – la responsable avait près de cinquante ans et la seconde, plus jeune, une trentaine d'années – étaient très accueillantes, toujours souriantes. Elles étaient toujours disponibles pour nous

Un stage dans une petite bibliothèque du Vaucluse était l'occasion pour des bibliothécaires venues d'une grande ville du Liban de découvrir la réalité quotidienne d'un petit établissement, loin des feux de la rampe bibliothéconomique. Un regard aux perspectives inversées.

L'Association culturelle de Hermel (ACH), essentiellement composée de militants du livre et de la lecture, a créé l'une des deux bibliothèques de Hermel, ville de 40 000 habitants du nord du Liban. En 2008, la bibliothèque a emménagé dans un nouveau bâtiment doté de salles d'animation, d'une salle de spectacle et d'une cafétéria. Son financement a été principalement assuré par l'ONG italienne ARCS-Archi, avec le soutien du ministère de la Culture et du Cobiac.

Lire, en contrechamp, le récit du voyage d'étude au Liban de quinze bibliothécaires de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, dans ce même numéro pp. 85 à 92.



La bibliothèque Cadenet (Vaucluse) à l'heure du conte.

apprendre et nous expliquer la classification et le prêt des livres, à nous qui étions débutantes dans ce domaine.

GRANDS CŒURS

Les dix-sept jours passés en France, entre Marseille, Aix-en-Provence et la région tout autour de Marseille et de Cadenet ont été une merveilleuse expérience pour moi : d'un côté, ce fut mon premier voyage à l'étranger, d'un autre côté, j'étais débutante dans le domaine du livre et des bibliothèques publiques (j'étais bénévole à la bibliothèque publique du Hermel), alors la formation que j'ai suivie à Marseille et le stage à Cadenet m'ont beaucoup appris et m'ont poussée à me lancer dans ce domaine que j'adore.

Durant mon séjour en France, on a visité plusieurs bibliothèques publiques dans la région de Marseille (six établissements environ). Chaque bibliothèque possède son aspect particulier, son public et ses activités qui la distinguent des autres. Par exemple, à l'Alcazar, cette immense médiathèque qui comprend des livres pour les sourds-muets, des passages cloutés spéciaux pour les mal-voyants, des ordinateurs étaient au service du public pour le prêt et le retour des livres.

LE COLLECTIF DE BIBLIOTHÉCAIRES ET INTERVENANTS EN ACTION CULTURELLE (COBIAC)

Le Cobiac vient en appui aux bibliothèques des pays partenaires suivants :

Maghreb : Algérie (dont Wilaya d'Alger), Maroc (dont Région de Tanger Tétouan). – **Proche-Orient** : Égypte (dont Gouvernorat d'Alexandrie), Liban (dont Sud Liban), Palestine (dont Gouvernorat de Bethléem). – **Asie du Sud-Est** : Laos. – **Afrique** : Congo/Brazzaville, Comores (dont Grande Comore).

En dehors de ces zones habituelles de coopération, le Cobiac ne répond qu'à des demandes de prestations.

Consulter la liste des bibliothèques partenaires en France (région Paca) et à l'étranger :

www.cobiac.org/spip.php?rubrique148&lang=fr

Le Cobiac accueille des bibliothécaires de la région Paca en stage dans le cadre de leur cursus de formation professionnelle (FIA/FAE...) pour les sensibiliser aux projets de coopération internationale autour du livre. Contact :

contact@cobiac.org

Cité du livre Cobiac

8/10, rue des allumettes 13098 Aix-en-Provence Cedex 02

Tél/Fax : 04 42 28 53 46 / 06 78 86 74 57

contact@cobiac.org

Le personnel dans les bibliothèques était bien formé, on sentait qu'il était compétent dans ce domaine et capable de transmettre ses connaissances aux autres.

Je crois que nous avons bien profité de notre séjour. J'aimais voir enfants et adultes passer dans les bibliothèques choisir des livres, lire sur place ; mais aussi les voir lire partout, dans les trains, les jardins publics... C'est ce qui nous manque au Liban ; on a beaucoup plus de jeunes et d'enfants qui lisent que d'adultes.

Enfin, à part le défaut de chauffage de notre logement, je garde un souvenir merveilleux de mon séjour en France et je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux et attentif de l'association Cobiac, des bibliothécaires de chaque établissement visité et spécialement celui de Cadenet et de sa municipalité qui nous a offert l'hospitalité et un cadeau-souvenir avant notre départ. ■

www.bibilub.fr/

ou <http://bibliotheque-cadenet.blogspot.com/>

JIRÍ PLEŠEK
Bibliothèque universitaire
d'Ostrava (République tchèque)



« *Nous avons fait un beau voyage...* »

Un voyage d'étude des bibliothécaires tchèques en France

Du 27 au 31 octobre 2010, l'Association des bibliothécaires et documentalistes tchèques (Skip) a organisé pour ses membres un voyage d'études à l'étranger pour aller à la découverte des bibliothèques françaises. Cette délégation de 45 participants comprenait des professionnels de toutes catégories travaillant dans des établissements de tous types – établissements de lecture publique (bibliothèques régionales, bibliothèques de district) et bibliothèques universitaires – mais aussi deux membres du Bureau central des bibliothèques au ministère de la Culture).

SURFACES

Le programme du voyage 2010 a été élaboré par la Skip, notamment par son Club francophone, en collaboration avec l'Association des bibliothécaires de France (ABF). Le 27 octobre, à une heure bien matinale, notre car est parti pour un trajet de 600 kilomètres, en direction de Strasbourg. Dans l'après-midi, nous avons visité le premier établissement, la médiathèque André-Malraux à Strasbourg. Les collègues français nous ont réservé un accueil chaleureux ; pendant une partie de notre visite, nous avons été accompagnés par le directeur de cette médiathèque très intéressante qui siège dans un ancien bâtiment industriel. Nous avons été impressionnés par la surface totale de la médiathèque ainsi que par son millier de places d'étude. La visite terminée, nous nous sommes déplacés à l'auberge de jeunesse René-Cassin, non loin du centre ville, et la plupart des participants en ont profité pour visiter les monuments historiques de Strasbourg. À part

la cathédrale Notre-Dame et la place Kléber, nous avons été charmés par la Petite France et par les belles maisons historiques aux bords des canaux.

Le jour suivant, nous sommes partis en direction d'Épinal pour visiter, comme prévu, la Bibliothèque multimédia intercommunale Épinal-Golbey. Ce jour-là, les employés étaient en grève ce qui ne les a pourtant pas empêchés de consacrer du temps aux collègues tchèques. Notre attention a été attirée par la Salle des boîtes qui abrite 12 000 volumes provenant d'anciennes bibliothèques monastiques, en attente d'être numérisés. Nous avons remarqué que les droits d'inscription varient selon le domicile du lecteur – la somme n'est pas la même pour les citoyens de la ville et ceux qui viennent d'ailleurs. En Tchéquie, les droits sont uniques. Ensuite, nous nous sommes déplacés à Troyes dans le but de visiter la Médiathèque de l'agglomération troyenne. Cette médiathèque, qui dispose d'une surface de 12 000 m² et de 500 places d'étude, semble énorme en comparaison avec les dimensions habituelles des établissements tchèques. Les Tchèques ont apprécié la très belle collection de livres anciens provenant du monastère de Clairvaux. Nous avons écouté avec intérêt les informations sur les services destinés aux utilisateurs handicapés qui en

Nous publions régulièrement dans nos pages les impressions de voyage des bibliothécaires français. Retournons pour une fois l'objectif : ce sont nos collègues tchèques de la Skip qui nous en donnent l'occasion, de retour de leur voyage à travers la Champagne, l'Alsace et la Lorraine.



Les bibliothécaires tchèques de la SKIP.



Les bibliothécaires tchèques de la SKIP en visite à la bibliothèque multimedia intercommunale d'Épinal-Golbey (Vosges)...

profitent davantage depuis le recrutement d'une bibliothécaire handicapée, et sur la transcription des livres en braille. En Tchéquie, un seul établissement spécialisé assure ce type de transcription – la Bibliothèque Karel-Emanuel-Macan à Prague.

Avant de partir pour Rosières où nous logions, nous avons eu le temps de visiter le centre historique de Troyes avec sa cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul et ses maisons à colombage datant du XVI^e siècle.

CHAMPAGNE

Le 29 octobre dans la matinée, nous avons visité la médiathèque Daniel-Rondeau à Épernay. La plupart des participants la considèrent comme le plus bel établissement public que nous ayons visité en France. La médiathèque, située dans les locaux reconstruits d'une ancienne école maternelle, est conçue comme un lieu de rencontres et propose des documents dits de « lecture facile » (BD, mangas, livres illustrés, DVD, livres audio) adaptés aux habitants des quartiers environnants qui y font leurs premières connaissances avec la littérature. Les bibliothécaires tchèques ont apprécié avant tout les intérieurs modernes et l'aspect écologique de l'immeuble.

Arrivé à Reims, notre groupe s'est divisé en deux. Les employés de bibliothèques publiques ont visité la médiathèque Croix-Rouge, les employés de bibliothèques spécia-

lisées se sont rendus à la Bibliothèque universitaire Robert-de-Sorbon. À la médiathèque Croix-Rouge, nous avons été attentifs au soutien des demandeurs d'emploi – dans un espace conçu à cette fin, le personnel spécialisé les aide à rédiger CV et lettre

de motivation, à s'orienter dans la littérature juridique et à se tenir informés des dernières offres d'emploi. C'est une problématique vers laquelle les bibliothèques tchèques se tournent aussi de plus en plus souvent. À la Bibliothèque universitaire Robert-de-Sorbon, nous avons été, une fois de plus, impressionnés par la générosité des espaces : disposer d'un millier de places d'étude est aux yeux des collègues tchèques un rêve inaccessible.

La découverte de la médiathèque Jean-Falala, située en face de la cathédrale de Reims, a été une expérience unique. Nous avons admiré le bâtiment ultramoderne placé au cœur de ce centre historique, ce qui est inimaginable en Tchéquie ! Les employés de bibliothèques spécialisées ont eu le temps de se rendre à la Bibliothèque d'étude et du patrimoine où son directeur leur a réservé un accueil formidable. Par la suite, une partie du groupe a participé à la rencontre avec les représentants de l'Association des bibliothécaires de France, qui s'est tenue à la médiathèque Jean-Falala. Cette rencontre a offert, entre autres, l'occasion aux représentants des bibliothèques de Reims et



... à la médiathèque de l'agglomération troyenne...

de Kutná Hora, villes partenaires, de faire connaissance. Dans une ambiance agréable, les discussions se sont développées autour d'un verre de champagne et de biscuits de Reims. Comme nous étions logés au Centre international de séjour, au cœur de Reims, nous avons ensuite profité de la soirée pour visiter la ville. La cathédrale Notre-Dame illuminée était magnifique, nous avons vu également la Place Royale et la Porte de Mars. Le lendemain, nous nous sommes encore arrêtés à la Basilique de Saint-Rémi avant de partir en direction de Metz.

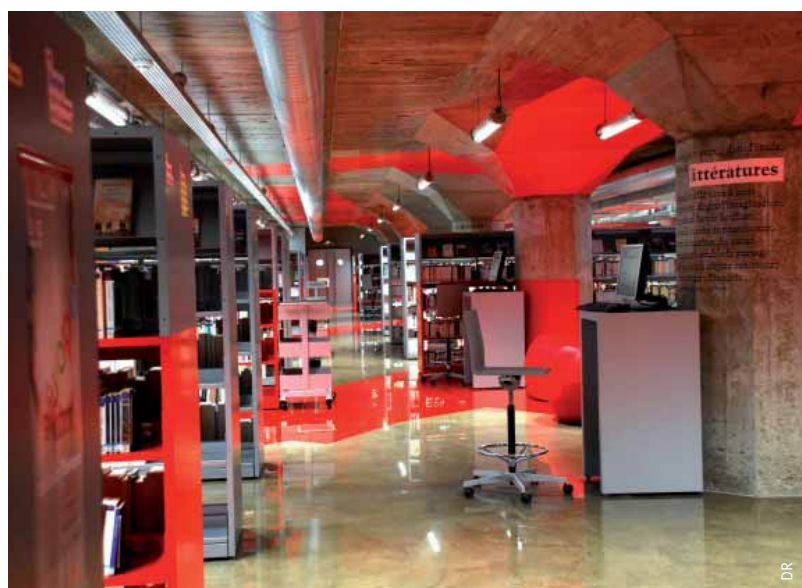


L'ÉTRANGE ET LE FAMILIER

La médiathèque Jean-Macé à Metz a touché surtout nos jeunes collègues par son aspect peu traditionnel et par

LES VOYAGES D'ÉTUDE DE LA SKIP

En 2003, la Skip avait déjà réalisé un premier voyage en collaboration avec le Goethe Institut Prag, avec pour objectif la visite des bibliothèques de Dresde ; il avait été suivi, en 2004, de la découverte de la bibliothèque de Chemnitz, puis, en 2008, d'un voyage, réalisé en coopération avec l'association de bibliothèques publiques des Pays-Bas (De Vereniging van Openbare Bibliotheken), afin de visiter plusieurs établissements de ce pays. Les participants avaient apprécié aussi bien l'éventail des activités spécialisées que l'architecture moderne des bibliothèques visitées ; pour cette raison, la Skip avait pris la décision de préparer annuellement un voyage d'études permettant aux professionnels tchèques de puiser l'inspiration dans le travail des collègues étrangers. Ainsi, en 2009, l'association avait organisé un voyage dont le programme comportait la visite de bibliothèques suédoises et danoises. Le voyage avait été réalisé en collaboration avec des associations de bibliothécaires suédois et danois, mais surtout grâce à notre collègue et amie Zuzana Helinsky, exilée en Suède depuis 1969, pour mener une carrière professionnelle presque tout entière dédiée au travail de bibliothécaire. À l'attention des collègues tchèques, elle a préparé un numéro spécial du bulletin de la Skip, consacré aux merveilleuses bibliothèques suédoises.



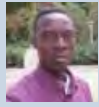
... et à la médiathèque André-Malraux de Strasbourg.

l'intérêt qu'elle porte aux jeunes lecteurs. Au moment de notre visite, s'y tenait une exposition consacrée au phénomène des mangas, presque totalement absents dans les bibliothèques tchèques. Le dernier établissement que nous avons visité lors de notre voyage a été la Médiathèque du Pontiffroy à Metz. Cette médiathèque en train de se moderniser progressivement nous a semblé familière, car elle ressemble fort aux grandes bibliothèques tchèques conçues dans les années 1970. Les collègues français ont préparé un petit buffet d'accueil, et pour terminer notre visite, nous avons eu une surprise qui nous a beaucoup touchés : une exposition de livres tchèques du fonds de la médiathèque. Faute de temps et à notre grand regret, il nous a été impossible de réaliser la visite prévue au musée Centre Pompidou-Metz. C'est donc non seulement ce musée mais également les belles bibliothèques françaises et nos aimables collègues français qui nous feront certainement revenir ! ■

Traduit du tchèque par Zuzana Hajkova

PARFAIT DE THOM ILBOUDO

Coordonnateur du réseau
de lecture publique du Nord
Centre national de lecture et d'animation
culturelle, Ouahigouya (Burkina Faso)



Bib'gyneco

Du management aux horaires d'ouverture, en passant par les collections et les services, les bibliothèques hexagonales reflètent une certaine « éthique républicaine ». Image ou réalité ?

Des bibliothèques au travail

L'efficacité au travail passe par une formation qui a la vocation de générer des aptitudes ou de les développer. Ainsi, la formation que j'ai reçue dans les Bouches-du-Rhône et dans les Alpes Maritimes m'a permis de cerner la dynamique de lecture publique dans l'hexagone. Je ne détaillerai pas ce que j'ai acquis, il y faudrait un numéro spécial. Mais je me bornerai à jeter un regard sur les bibliothèques françaises.

Il ne s'agit que de l'opinion d'un individu et non d'une analyse burkinabé des bibliothèques de France, car je ne suis pas un concentré des bibliothécaires burkinabé, et rien ne dit que les bibliothèques visitées constituent un échantillonnage représentatif. Mon regard est juste le fruit d'une observation à placer dans un contexte d'échanges pour une gestion efficace de la lecture publique au service de laquelle nous sommes. Qu'est-ce que le Burkinabé que je suis a aimé dans ces bibliothèques ?

Les directeurs privilégient le management participatif. La communication, tant horizontale que verticale, est omniprésente ; aucune décision ne se prend sans la concertation de tous. Prépondérante dans le succès des médiathèques, ces concertations ne sont certes pas leur apanage, mais leur réussite tient à ce qu'elles ne se font pas exclusivement dans le climat lourd d'une réunion formelle. Les directeurs recueillent dans les couloirs, dans les bureaux, les observations de leurs collaborateurs.

Les réunions constituent des tribunes d'encadrement. Chacun y expose ses fraîches difficultés. Les initiatives individuelles sont examinées, et l'intéressé reçoit le cas échéant les moyens nécessaires à leur réalisation. C'est le cas de l'animation culturelle, quasi-quotidienne. Dans un tel climat, l'agent donne le meilleur de lui-même. Tout agent étant porteur de projets, être associé aux décisions flatte l'orgueil et renouvelle l'envie de travailler. Cela engendre un enthousiasme et une disponibilité dont j'ai su profiter.

Le management doit se faire avec rigueur certes, mais aussi, pensé-je, avec une dose de convivialité. Cela demande qu'on sache écouter et passer ses idées. Les ordres déguisés en suggestions sont enrobés dans un ton aimable. Les directeurs français le font bien, et obtiennent tout de leurs collaborateurs, notamment les rotations.

UN ORGANISME VIVANT ET ACCESSIBLE

Par ailleurs, les médiathèques s'impliquent dans les activités culturelles de la commune, générant une dynamique culturelle pour les villes françaises. En retour, les médiathèques bénéficient de l'adhésion des collectivités qui se traduit par leur engouement pour la médiathèque, comme l'illustrent les 25 000 inscrits de la bibliothèque Louis-Aragon de Martigues



DR

Avec Catherine Perrin, à g., directrice de la médiathèque Louis-Aragon (Martigues) et Claire Roussillou, à d., directrice des affaires juridiques de la mairie de Martigues.

MANAGEMENT, DOUCEUR ET EFFICACITÉ

La première force des médiathèques est leur visibilité et leur accessibilité, tributaires d'un bon emplacement. Elles offrent des espaces suffisants, dynamiques, à l'image du dynamisme des travailleurs.

en 2008, et par l'engagement des élus aux côtés des bibliothécaires : subventions conséquentes, renforcement du personnel. D'où la gratuité de l'abonnement.

Et que dire de la richesse des collections ? Le ratio à Martigues en 2008 était de 6,06 livres par inscrits. Chez moi au Burkina, il est de l'ordre de 1. C'est pourquoi on n'y est jamais mécontent quand tous les abonnés ne se présentent pas à la banque de prêt le même jour (S.O.S. au demeurant). Que les fictions et les documentaires dans toutes leurs composantes soient disponibles est à saluer. J'ai apprécié le dynamisme de ces fonds qui, grâce au soutien des BDP, sont renouvelés. Tels un organisme vivant, ils sont en perpétuel changement. Cette vivacité est renforcée par la disponibilité d'une enveloppe permettant des acquisitions, au gré des demandes et des parutions. Si on ajoute à cela la coopération entre médiathèques leur permettant de se passer les livres, on réalise l'étendue de leur capacité à faire face aux demandes des abonnés.

Les médiathèques se préoccupent de l'accès des publics handicapés. Certes, les conditions d'accueil nécessitent une amélioration, mais que les handicapés soient pris en compte dans les aménagements m'a rempli d'admiration. Le balisage spécifique, la disponibilité des livres en braille, des « livres lus », du mobilier adapté, prouvent que la politique de lecture vise l'ensemble de la population, sans marginalisation aucune.

En somme, j'ai été séduit par le bon acharnement des bibliothécaires à mettre le livre à la disposition des lecteurs. « Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira à toi », semblent-ils se dire. Ainsi, ceux qui ne peuvent se rendre à la médiathèque sont servis quasiment à domicile grâce aux médiabus. Comment ne pas s'extasier devant ces personnes âgées qui, à la vue du médiabus, s'éjectent tant bien que mal de leur habitation, prenant d'assaut la bibliothèque ambulante pour en repartir les mains chargées de documents ? Si les bibliothèques françaises gardent cet élan, la lecture s'ancrera davantage dans les habitudes, le livre s'épanouira. Demain n'est pas la veille du jour où le livre disparaîtra au profit de l'ordinateur.

Aux côtés de ces motifs de satisfaction, figurent des aspects pouvant être améliorés.

RESTER OUVERT

L'informatisation fait gagner du temps, mais j'ai la faiblesse de penser qu'elle déshumanise les rapports entre bibliothécaires et lecteurs. Le prêt d'un livre doit être un moment d'échanges. Un homme a un sentiment sur tout, et pouvoir le livrer le fait rayonner, exister, être. Quand on dit que le bibliothécaire est en contact avec une diversité de personnes, ce n'est pas pour dire qu'il les regarde titiller une machine et ressortir livre en



Les bibliothécaires après une séance de travail.

main. On a beau côtoyer mille et une personnes, si on n'a pas l'occasion de leur parler, on n'apprend pas plus qu'un gardien de cimetière. Le livre étant la communion des âmes, sa transaction doit rester manuelle.

Par ailleurs, les médiathèques fonctionnent durant les mêmes jours et heures que les autres services. Si cela peut se comprendre pour les BDP, je trouve que cela limite la fréquentation dans les médiathèques communales. Un travailleur voulant venir à la médiathèque est obligé de s'absenter de son service, comme si fréquenter les médiathèques et être travailleur assidu étaient inconciliables. On devrait pourtant pouvoir être bon lecteur sans mettre son travail en péril. Il suffirait que les médiathèques ouvrent avant les autres services et/ou ferment après. Ainsi, on pourrait s'y arrêter en allant au bureau, le temps de prendre un livre ou de parcourir les unes des journaux. De même, fonctionner les week-ends offrirait un cadre à ceux qui font des recherches. Chaque service ayant ses spécificités, le bibliothécaire doit comprendre qu'il travaille dans un service auquel les gens ne pensent que lorsqu'ils ont évacué les impératifs professionnels. Comme le gynécologue, nous travaillons là où les autres s'amusent. La médiathèque peut s'ouvrir le week-end et rester fermée n'importe quel autre jour. La lecture n'a jamais été l'activité principale, mais c'est un besoin permanent. En rotation, chacun pourrait disposer d'un week-end sur deux, en plus du jour de repos.

En sus, la pléthore de bénévoles dans les médiathèques m'a surpris. Certains comptent plus d'une année de bénévolat. Surprenant dans la France du droit ! L'efficacité passant par la quiétude, le bibliothécaire, pour se donner à fond, a besoin d'une assise professionnelle régulière. Le bénévolat ne devrait pas excéder six mois, à l'issue desquels le bénévole est employé. Agir autrement s'apparente à de l'exploitation ; c'est pourquoi je n'apprécie pas cette attitude de certains élus qui gardent indéfiniment des travailleurs dans le bénévolat.



Parfait de Thom Ilboudo, supporteur de l'OM.

LA DIVERSITÉ CULTURELLE EN QUESTION

Enfin, ma frustration est venue de la quasi-inexistence des documents burkinabé des rayons. Les quelques œuvres africaines rencontrées sont celles qui ont eu un rayonnement mondial et qui, à ce titre, sont tombées dans le patrimoine mondial : les œuvres de Senghor (également français) par exemple. Le reste provient surtout des pays maghrébins. Pour l'Afrique sub-saharienne, cela se réduit au Sénégal et au Mali, deux pays qui ne sont pas représentatifs de l'Afrique noire. Si l'on part du principe que les littératures africaines sont plurielles, on réalise l'insuffisance de ces fonds documentaires.

Certes, une bibliothèque ne peut contenir tous les livres de tous les pays, mais vu l'étendue des médiathèques, leurs capacités d'acquisition et les liens historiques entre la France et l'Afrique, on devrait trouver en rayons des œuvres d'écrivains et de musiciens d'Afrique noire francophone. Les directeurs des BDP et les responsables de médiathèques ayant expliqué cela par l'absence de ces documents dans les librairies françaises, j'ai proposé d'initier un contact entre eux et des éditeurs, des écrivains et des libraires burkinabé. Plus de deux ans après, j'attends toujours leurs réactions.

UNE ÉTHIQUE RÉPUBLICAINE

Peu importe ce que je pense, je n'oublierai jamais que la prétention justifiée que j'affiche d'avoir été bien formé en France tient à la droiture, à l'abnégation des bibliothécaires, plus qu'aux contenus physiques de leurs rayons. La compétence et la capacité d'adaptation de ces bibliothécaires dénotent une formation continue. Gustave Thibon disait que « rien ne prédispose plus au conformisme que le manque de formation ». L'efficacité des médiathèques vient du fait que le bibliothécaire a droit chaque année à une formation, hors de son service. Le cas de la France devrait faire école.

Autre constat notable : la lecture publique française se conjugue au féminin. J'ai relevé un taux de présence féminine de 91,33 % dans le personnel. La plupart des hommes rencontrés sont dans l'administration, la conduite, l'informatique, l'audiovisuel ou le gardiennage. Est-ce parce que la souplesse et la douceur des femmes sont plus compatibles

avec le métier du livre ? Je ne sais. Officiellement, aucune explication qui vaille. Mais d'aucuns pensent que c'est dû au fait que la société française fonctionne encore selon des normes archaïques et surannées qui veulent que la lecture soit une activité de femme, puisque associée à la détente, aux loisirs. Pour l'imaginaire populaire, travailler dans la lecture ne serait pas un travail mais un loisir, un hobby. Le corollaire en est que l'homme ambitieux recherche un travail dur, physique ou intellectuellement relevé, afin de montrer qu'il a la force et le potentiel pour cela. Évidemment, une telle conception est on ne peut plus spécieuse, car le métier de bibliothécaire exige une capacité intellectuelle remarquable. On ne saurait gérer des livres, dépôt de savoir, sans savoir soi-même. En France, les bibliothécaires, hommes et femmes, se caractérisent par l'amour du travail bien fait et l'intelligence au travail. C'est ainsi qu'ils remplissent leur noble mission de vulgarisation du livre, de formation et d'information, conférant à la France sa renommée de société sûre, bâtie selon l'éthique républicaine.

Je garde bon souvenir de mon séjour, tant la disponibilité et la convivialité ne m'ont jamais fait défaut, et d'autant plus que ce stage m'a donné l'occasion de découvrir la ville dont je supporte l'équipe depuis 1993, en l'occurrence l'Olympique de Marseille ! ■

<http://cenalac.reseauord.free.fr>

Tél : +226 50 31 30 25



RAMA (GUINÉE) – C'EST CALME ET ON LIT VRAIMENT

Rama est mère de trois jeunes enfants.

J'ai trouvé que c'était bien organisé en ce qui concerne les livres, car en Guinée il n'y a pas de bibliothèque, on achète les livres sur le marché. Je viens à la bibliothèque de l'Elsau parce que j'habite le quartier. Et parfois, je vais à la bibliothèque de la gare ou la bibliothèque de Neudorf. C'est mon gynécologue qui m'a conseillé la bibliothèque. Il m'a dit que c'était bien d'y emmener les enfants, car en France il y a une bibliothèque par quartier. Dès l'âge d'un an, j'ai emmené mes enfants à la bibliothèque. Je viens pour les livres pour les enfants et parfois pour les CD, mais les enfants, ils ne les écoutent pas vraiment. Tout me plaît ici, c'est calme et on lit vraiment. Mais il n'y a pas Internet dans la bibliothèque de quartier et il n'y a pas de cours pour apprendre à faire de l'ordinateur.

Propos recueillis par Claire MINARD
Médiathèque Elsau, Strasbourg

LA LITTÉRATURE RETIRÉE

COMPLAINTE DU BIBLIOBUS

Débarquant des Îles Féroé dans une petite commune de Bourgogne, un écrivain aimerait s'initier au français en lisant des classiques, Hugo, Dumas... Est-ce si facile, à 200 kilomètres de Paris, dans un département cinq fois plus grand et sept fois plus peuplé que les dix-huit îles de son archipel perdu dans l'Atlantique Nord ?

Au début des années 1990, j'ai vécu quelques années dans le petit village de Brosse dans l'Yonne. Quand je suis arrivée, je ne parlais pas très bien le français. Je disposais seulement de ce que j'avais appris au lycée, et pour apprendre la langue à la hâte, j'ai décidé de lire beaucoup de livres en français, en commençant par ceux que je connaissais déjà dans d'autres langues. De cette façon, je pouvais apprendre le français sans avoir à passer tout mon temps entourée de dictionnaires. Les meilleurs livres pour ce faire, c'était bien sûr des classiques.

Chez moi, aux Îles Féroé, il serait naturel d'aller à la bibliothèque pour consulter des livres, alors j'ai recherché la bibliothèque la plus proche. Je n'avais pas de voiture et je me trouvais à six kilomètres de la gare la plus proche, mais j'ai découvert qu'un bibliobus venait à Brosse tous les deux mois.

Vint enfin le jour du bibliobus tant attendu. Nous habitions juste à côté de la mairie, où il s'arrêtait. On ne pouvait pas y entrer pour le visiter directement. Les bibliothécaires sortaient tous les livres qu'ils installaient dans la salle de la mairie et là, seulement, on pouvait choisir entre tous ces trésors littéraires... C'était du moins ce que je pensais, jusqu'à ce que je découvre le choix qui m'était offert. Les livres étaient clairement destinés à un public différent de celui auquel j'étais habituée. Il y avait principalement des livres pour les personnes âgées, des romans d'amour en grand nombre ! Et curieusement, presque pas de classiques.

Je supposais alors que ce ne serait pas un problème ; que le bibliothécaire pourrait sans doute m'en faire venir d'autres pour la prochaine fois ? C'est alors que j'ai eu un choc ! Non, c'était très difficile, car il ne pouvait acheter de nouveaux livres que si beaucoup de lecteurs les demandaient. « Acheter ? », j'ai demandé, surprise. Ne pouvaient-ils pas simplement les emprunter à une autre bibliothèque, comme on le fait en Scandinavie ? Non, ce n'est pas ainsi que fonctionnait cette petite bibliothèque. Elle avait obtenu les livres que l'on nous montrait, et c'était tout.

ALBUMS PARUS AUX ÉDITIONS CIRCONFLEXE

Auteurs : Kalle Güettler, Raket Helmsdal

Illustrateur : Aslaug Jondottir

- *Non ! dit Petit-Monstre*
ISBN 9782878335132
- *Un grand monstre ne pleure pas*
ISBN 9782878335149
- *Petit Monstre a peur du noir*
ISBN 9782878335484
- *Grand Monstre est malade*
ISBN 9782878335477



La mairie de Brosse, hiver 1994.

Plus tard, nous avons eu une voiture et nous pouvions nous rendre à Avallon régulièrement. Ce qui m'a un peu aidée à rassasier ma faim de livres. La bibliothèque avait plus de choix, mais elle faisait montre des mêmes limites : il n'y avait toujours pas la possibilité d'obtenir d'autres livres que ceux dont la bibliothèque disposait, et elle achetait seulement les titres qui étaient les plus demandés.

Je viens d'un très petit pays : dix-huit îles, et moins de 50 000 habitants. Pourtant, nous avons accès à tous les livres que nous voulons. Si on ne les trouve pas à la bibliothèque, celle-ci les empruntera à un autre établissement dans le pays – ou en Scandinavie ou même ailleurs.

Raket HELMSDAL
Écrivain (Îles Féroé)



PAN HE
Étudiant (Chine)
Paris-1 Panthéon Sorbonne



Courir, dit-il

Parcours parisien d'un étudiant chinois

Venu de Shenyang (Chine), Pan He, 26 ans, est inscrit depuis deux ans en histoire de l'art à Paris-1. Étudiant assidu et motivé, il est incollable sur le réseau parisien. Suivez le guide...

Pan He a débuté son périple européen par un rapide passage en Allemagne suivi de trois mois à Lyon, avant de décider de poursuivre à Paris sa spécialisation en histoire de l'art. En effet, il ne lui était guère possible d'étudier cette discipline en Chine où l'on ne dénombre que quatre écoles des beaux-arts. Il est donc aujourd'hui l'un des deux seuls Chinois parmi ses condisciples de Paris-1.

Lors de son séjour lyonnais, il a apprécié de trouver avec la BU de Lyon-2 une bibliothèque « complète » où, contrairement aux BU parisiennes, toutes les disciplines sont regroupées. Préférant la consultation directe, sur place, il ne lui a pas été facile de se débrouiller avec le catalogue. La lenteur du PEB, la nécessité de

prendre une deuxième inscription pour consulter des ouvrages dans un autre établissement (Bibliothèque des études politiques) ou l'accès difficile aux ouvrages rares à la BM de la Part-Dieu constituaient autant de lourdeurs.

UN PARCOURS DU COMBATTANT

Depuis deux ans, Pan He fréquente assidument les bibliothèques parisiennes de toutes sortes. « Il est indispensable de bien connaître tout le réseau », dit-il. Les étudiants, très nombreux, se précipitent en même temps sur les ouvrages conseillés par leurs professeurs ; il faut donc ruser pour dénicher sa pitance et entamer un véritable parcours du combattant.

Le premier réflexe est de se tourner vers le Centre Michelet, que se partagent les universités de Paris-1 et Paris-4. Mais ses collections, certes importantes, répondent plutôt aux besoins de l'enseignement de Paris-4, concentré sur l'art ancien. L'art contemporain, très enseigné à Paris-1 y est trop peu représenté. La bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne à Sainte-Barbe offre cependant des collections abondantes et un bon accueil de la part de bibliothécaires sympathiques. He n'a donc pas manqué de solliciter les bibliothèques de lecture publique les plus proches : la possibilité d'y emprunter jusqu'à 40 documents dans les bibliothèques Buffon, Mouffetard (V^e) et André-Malraux (VI^e) lui a paru très appréciable. Hélas, le français y est hégémonique. Ainsi, on ne trouve à Paris que deux exemplaires d'un ouvrage de référence très connu dans le monde anglophone. Le recours est une fois encore la Bpi qui, seule, avec sa politique multilingue, offre en libre accès des ouvrages spécialisés anglais, allemand ou italien. Dans un système pédagogique « de plus en plus stressé », il faut donc absolument accéder à des ouvrages qui ne se trouvent que dans des établissements comme la Bibliothèque de l'INHA ou la Bibliothèque Kandinsky. Or, celles-ci limitent leur accueil aux chercheurs et aux étudiants



© Marie-Lan Nguyen

Salle de lecture de la bibliothèque Sainte-Geneviève, vue de l'angle nord-est.

de Master 2. Étudiant en Licence 3, il lui faut être « très discret » pour ne pas se faire refouler. Heureusement, il y a des bibliothécaires complaisants. À Kandinsky par exemple, les horaires d'ouverture déjà très restreints (11h/13h-17h30 et fermeture le week-end) correspondent à ceux des heures de cours. L'INHA, où se trouve toute la bibliographie dont il a besoin, ne dispose que de 50 places : le temps se consume dans d'interminables files d'attente où l'on doit parfois patienter une demi-journée pour consulter le catalogue. Un problème rencontré, bien sûr, à la Bpi où collégiens et lycéens viennent réviser et se connecter à internet. He a une idée : il faudrait au moins créer trois files d'attente pour trois entrées distinctes, selon les catégories d'usagers : consultation des ouvrages, révision des cours et accès Internet. Il accorde cependant une mention spéciale au pôle réservé de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui offre un bon accès aux étudiants de Licence avec beaucoup d'ouvrages en anglais, mais qui reste un peu méconnu des étudiants.

La solution ne serait-elle pas alors dans l'usage des services à distance ? Non. He est catégorique : en histoire de l'art, la qualité des images numérisées est insuffisante. Et ce problème est universel. Lorsqu'il consulte des ouvrages sur la base JSTOR, les images sont toujours séparées des textes et rejetées à la fin, ce qui est un réel handicap. Pourtant, il est attentif aux programmes de numérisation de la BnF et des autres sites comme celui du Louvre où il est très heureux de pouvoir consulter miniatures, dessins et autres travaux graphiques.

La gratuité des bibliothèques du réseau de lecture publique était une bonne surprise, mais le prix des photocopies est un sujet d'étonnement : c'est plus cher en bibliothèque qu'en magasin ! Les ateliers pédagogiques en langues étrangères de la Bpi sont une belle découverte, et en général les animations dans les bibliothèques sont alléchantes, notamment l'offre de concerts, mais He n'a pas de temps à leur consacrer : tout son temps libre se passe à courir d'une bibliothèque à l'autre à la recherche de



La Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art en Salle Ovale (BnF).

documents dispersés aux quatre coins de Paris. Aussi est-il incolable sur leurs horaires d'ouverture et les astuces pour pénétrer dans les sanctuaires interdits. Pour autant les collections chinoises de Jean-Pierre-Melville (XIII^e) ne lui ont pas échappé : il a pu y lire dans sa langue les romans de Gao Xingjian, prix Nobel 2000, interdit dans son propre pays ainsi qu'un choix intéressant de livres de Chine continentale, de Taïwan et de Hong Kong.

Pour son retour à Shenyang, He qui prise fort Duras, Butor et Claude Simon a un projet : ouvrir une bibliothèque privée d'ouvrages en français et en chinois. Il espère bien pouvoir compter sur une petite collaboration des institutions françaises. À suivre... ■

D'après les propos recueillis par Philippe Levreaud



ASLAN (TURQUIE) – DES FILMS

Aslan est la mère de trois jeunes enfants. Son fils, âgé d'une dizaine d'années, sert d'interprète.

Je ne parle pas bien le français. Je viens à la bibliothèque pour les enfants, et parfois aussi pour les films pour les parents. Le problème, c'est que peu de films sont sous-titrés en turc. Nous venons seulement dans la bibliothèque de l'Elsau parce qu'on habite le quartier. La première fois, les enfants sont venus à la bibliothèque avec l'école. Puis les enfants ont accompagné les parents. Nous aimons les livres, les magazines et les films [arrivés en octobre 2010].

En Turquie, il n'y a pas de films dans les bibliothèques, mais il y a plus de tables pour lire et travailler. Il y a une grande bibliothèque par ville et une petite bibliothèque par village. Ce qui est bien aussi, c'est le bus de livres qui passe dans tous les villages. Dans les très grandes villes, il y a même plusieurs bibliothèques et avec Internet !

Propos recueillis par Claire MINARD
Médiathèque Elsau, Strasbourg

JEAN-BILLY MONDÉSIR
Bibliothèque de Port-au-Prince (Haïti)



La découverte de l'universel

Un bibliothécaire haïtien quitte son île dévastée pour découvrir la France des bibliothèques.

C'est donc à Tulle qu'il découvrirait l'universalité de son métier. Une découverte qui prendra tout son sens au retour en Haïti, avec une vision lucide de la situation globale et des idées plein la tête.

Haïti, j'avais reçu un planning des tâches ; je m'attendais donc à ce que j'aurais à effectuer, mais j'ai aussi apprécié la convivialité des collègues. Tout le monde était prêt à répondre à mes interrogations, à mes inquiétudes professionnelles, etc., mais on a

Un bibliothécaire haïtien en Corrèze

C'était la première fois que je venais en France. Mon arrivée à Tulle fut presque parfaite. D'abord, toute la ville était au courant qu'un Haïtien faisait un stage à la bibliothèque, la presse locale avait été invitée au pot d'accueil. Ensuite, tout était déjà planifié en tenant compte de toutes les facettes de l'individu que j'étais : mes collègues français étaient conscients de ne pas accueillir seulement l'animateur en bibliothèque, mais l'homme tout entier. Déjà, à

aussi tenu compte de ma vie dans la communauté : on avait établi par avance des relations avec une association haïtienne en Corrèze, Haïti Soleil, du coup j'ai eu tout de suite un ami haïtien. On avait aussi planifié mon intégration, non seulement dans l'équipe de la bibliothèque, mais également dans la ville. J'ai rencontré des élus et d'autres personnalités importantes, des célébrités de la région. Ce fut une réussite.

LA BIBLIOTHÈQUE AU JEU DES DIFFÉRENCES

J'ai été très bien intégré. Après un temps d'observation, mes tâches ont été très variées. À l'accueil, j'ai commencé par répondre au téléphone. Je renseignais sans problèmes. J'ai fini par être considéré comme un animateur parmi les autres plutôt que comme un stagiaire. Tout ça grâce au *leadership* des accueillants. Je suis intervenu à l'accueil, à la banque de prêt, et dans tous les espaces de la bibliothèque, comme dans ma bibliothèque de Port-au-Prince, sauf que le planning était plus réduit (au lieu d'un planning mensuel comme en Haïti, je tournais à Tulle selon un planning établi par quinzaine). J'ai pu utiliser le même logiciel qu'à Port-au-Prince, mais j'ai aussi découvert des technologies plus avancées comme la RFID.

Pour ce qui concerne l'accueil, il se fait selon un schéma classique : être ouvert au lecteur, être prêt à lui offrir son sourire, lui prouver qu'il est ici chez lui... Mais ce que je perçois comme différent, c'est qu'à Port-au-Prince les gens restent un peu plus longtemps à la médiathèque, tandis qu'à la médiathèque intercommunale de Tulle, ils arrivent, prennent les livres et repartent. L'approche y est aussi plus large, ils ont droit à plus de documents, ils peuvent les emprunter pour trois semaines, et les retards ne sont pas taxés. D'ailleurs,



Lecture du texte de Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, par Jean-Billy Mondésir.

© Bibliothèque intercommunale Eric Rhomer, Tulle

l'idée de la gratuité totale serait peut-être difficile à transmettre à Haïti. À la Fokal¹, l'abonnement est presque gratuit mais cette cotisation est plus stratégique que nécessaire au fonctionnement de la bibliothèque. Si les cotisations renflouent la « petite caisse », elles ne représentent rien pour le fonctionnement de la bibliothèque. Selon une approche culturelle, les Haïtiens méprisent ce qu'ils obtiennent gratuitement. Donc, même si c'est très peu – les tarifs d'inscription sont de 150 gourdes (2,70 €) pour les adultes, de 100 gourdes (1,80 €) pour les jeunes et de 50 gourdes (0,90 €) pour les petits –, ça responsabilise les personnes par rapport à l'espace.

À Tulle, la circulation est aussi plus libre et plus fluide. Je pense qu'à Port-au-Prince aussi il faudrait assouplir le prêt et la circulation. Évidemment, les collections ni les ratios ne sont comparables : pour 97 000 documents à Tulle nous n'en possédons que 17 000 à Port-au-Prince mais c'est pour un public de près de 10 000 inscrits et de 17 000 fréquentants. Car nous ne comptabilisons pas seulement les lecteurs enregistrés, mais aussi les lecteurs actifs puisque l'on a le droit de venir à la bibliothèque sans en être membre, même si l'on ne peut pas emprunter. Parfois, faute de place, on exige même la carte d'adhésion.

DÉCOUVERTES

Ce que j'ai découvert, que j'ai appris de plus important de cette expérience, c'est l'universalité de mon métier. Et cela, je ne pouvais pas le faire de Port-au-Prince. Si dans ma bibliothèque il y a bien des efforts faits au niveau de la formation, des animateurs, de la standardisation de la collection, je n'étais pas conscient sur place, à Port-au-Prince, de l'universalité de ces efforts. Il faut souligner aussi qu'à Port-au-Prince, il n'y a pas de centre de formation de bibliothécaires, c'est un métier que l'on apprend sur le tas, et ce contact avec de grands centres, avec cette bibliothèque française, ouvre la perception de mon métier : j'ai pris conscience de combien c'est universel.

Ensuite, si l'on entre plus spécifiquement dans les tâches qui m'ont été confiées, j'ai découvert des approches que j'ignorais totalement en Haïti. C'est le cas, par exemple, pour la notion de livre d'artiste : je n'en avais jamais entendu parler auparavant. Or il y a beaucoup d'artistes en Haïti, connu pour

ses peintres et ses poètes, qui pourront explorer cette nouvelle forme d'expression artistique qui transforme le livre en objet d'art.

Une autre découverte, aussi, c'est l'espace audiovisuel à la bibliothèque. M'y rendre m'a permis d'apprécier notre retard. En Haïti aussi, on est attiré par les jeux vidéo, les films. Mais s'il y a bien un espace où les lecteurs peuvent consulter des documents autres que les livres – les CDrom, la musique, etc. – notre approche n'est pas la même. Nous nous focalisons sur le caractère didactique de nos collections et nous négligeons les aspects ludiques : écouter de la musique, regarder un film et pouvoir emprunter ces supports. Si toutes les fonctions du livre ont été prises en compte, pour ce qui concerne les supports audiovisuels, on a toujours privilégié l'aspect documentaire et académique, pédagogique. Un lecteur de ma bibliothèque peut bien trouver un documentaire sur un thème quelconque en CDrom, mais l'aspect ludique a été négligé.

Il ne sera pas facile de transposer ce que j'ai vu en Haïti où la bibliothèque est surtout un espace de formation. C'est une question d'approche,

J'ai aussi suivi des animations. Notamment un spectacle pour les tout-petits qui circule dans le réseau intercommunal. La bibliothèque où je travaille fait aussi partie d'un réseau, mais il est moins dynamique. Il y a des raisons à cela : il faut quarante minutes pour aller de Tulle à Argentat, or en Haïti on ne fait pas autant de kilomètres en si peu de temps. Mais pour en revenir à ces animations pour les tout-petits, s'il y a bien des animations comparables à Port-au-Prince, nous ne recevons pas beaucoup de public. Les parents ne viennent pas, ou ils sont très peu nombreux à venir avec des tout-petits malgré la possibilité qui existe théoriquement d'accueillir les bébés dès la naissance. Cela tient à ce que, pour l'instant, le livre est encore perçu comme un produit de luxe. Il est primordial de faire passer que ce n'est pas le cas. Il faudrait une campagne pour améliorer cette image du livre.

DES DÉBATS À LANCER

Ce modèle de bibliothèque avec des espaces pour tous est sans doute exportable, mais il faudra procéder par étapes. Quels changements effectuer dans les bibliothèques ? C'est un débat qu'il faut initier, car il n'a pas été lancé et je pense le faire :



La médiathèque intercommunale Éric-Rohmer, Tulle.

© Bibliothèque intercommunale Éric-Rohmer, Tulle

1. Fondation Connaissance et Liberté (Fondasyon konesans ak libète) : www.fokal.org. La Fokal dispose à Port-au-Prince d'un centre culturel inauguré en 2003 qui est un espace de rencontre, d'apprentissage, de lecture, de débat, de loisir et de découverte. Outre les bureaux administratifs de la Fokal, il comprend la bibliothèque Monique-Calixte, mais aussi un cyber café et des espaces de rencontre et d'exposition.



La médiathèque intercommunale
Éric-Rohmer, Tulle.

émergera alors une approche peut-être un peu différente.

Tant pour ce qui est des espaces audiovisuels plus ludiques que des animations pour les tout-petits, et plus généralement pour rendre la bibliothèque plus proche de la population, pour mieux l'implanter

dans son milieu, il faudra d'abord changer la perception des gens. Et pour cela, il faut aussi tenir compte de leur perception actuelle et partir d'elle. Mais je pense qu'à Port-au-Prince, les bibliothécaires y sont prêts. Ce dialogue entre la bibliothèque et son milieu entre aussi dans le cadre des questions de formation des usagers.

Par exemple, un parent peut interdire à un enfant de fréquenter une bibliothèque parce qu'il sait qu'il va y perdre son temps aux jeux vidéo. Là encore, il y a une campagne à lancer en Haïti parce que le livre y est rarement présenté comme une priorité. La priorité, c'est le ventre. Il faut en tenir compte. Une campagne pour le livre est donc nécessaire pour persuader les gens qu'il est important de lire, il faut l'intensifier et essayer de mettre les parents en confiance. Alors seulement, il sera possible de dire que, même s'ils présentent des risques de dérive, les jeux vidéo peuvent contribuer à l'épanouissement des enfants. Il faut apaiser les inquiétudes des parents. Ça pourrait se faire progressivement, mais il faut d'abord penser à établir un débat. Il y a des bibliothécaires qui sont prêts à adopter cette démarche, mais d'autres ne le sont pas.

Je suis allé visiter plusieurs autres petites bibliothèques, à Saint-Clément, Argentat et ailleurs... Même ces petites bibliothèques sont très « standards » quant à l'importance de leurs collections ; elles sont fréquentées. C'est là le combat en Haïti : standardiser les petites bibliothèques, le classement, l'organisation, la gestion des collections et développer à partir d'elles une campagne de sensibilisation sur l'image du livre.

L'URGENCE, C'EST L'AVENIR

Après le tremblement de terre, cette perception qui fait du livre un objet secondaire s'est intensifiée, et c'est là le grand problème global du projet de la reconstruction. Car tout le

programme de la reconstruction s'inscrit dans la gestion de l'urgence ; mais l'urgence cache un piège : c'est le piège de la dépendance. Médecins sans frontières fait des interventions très importantes, mais la question c'est : quand Haïti pourra-t-il assurer la santé de sa population sans Médecins sans frontières ? On peut dire que l'urgent c'est de soigner les malades, mais il n'est pas moins urgent de penser à l'avenir : est-ce que nous allons compter toute notre vie de peuple sur l'aide internationale ? Eh bien les projets de bibliothèques entrent dans cette approche de la relève : que les professionnels des bibliothèques aient ces lieux pour se former, que les élèves continuent à lire Voltaire, les textes obligatoires pour leur formation alors qu'ils n'ont pas les moyens de se les procurer eux-mêmes... Les espaces de lecture publique sont des urgences aussi. Il est urgent que le pays se trouve la porte de sortie : celle qui conduit vers son autosuffisance – alimentaire, mais intellectuelle aussi. Et ces projets, je le constate avec beaucoup d'amertume, ne sont pas des priorités.

Pendant un an, parce qu'on s'est limité à l'urgence du ventre, on a privé les jeunes étudiants qui n'ont pas les moyens de se procurer les livres nécessaires à leur formation du droit de s'asseoir dans une bibliothèque, dans un espace de lecture publique pour leur formation. C'est se condamner à la dépendance, et ça pèse aussi sur la bourse des pays donateurs de fonds. C'est dans leur intérêt aussi que le pays s'assume, ainsi ils pourront voler au secours d'autres pays de la planète.

L'urgence maintenant, c'est l'avenir. Et on ne peut pas penser l'avenir sans les bibliothèques. Nous avons besoin de gens bien formés pour dialoguer avec le monde, car la communauté internationale nous aide, certes, mais elle a très peu d'interlocuteurs.

RETOURS

Les bibliothécaires français ont créé un climat d'échange, ils ont beaucoup appris sur la culture haïtienne et leurs collections d'œuvres haïtiennes ont considérablement augmenté. Je leur ai conseillé des titres... Mais les bibliothécaires n'ont pas été seuls à faire ces découvertes. Ils ont eu de rapides retours de la part de leur public parce que les livres haïtiens que j'avais conseillés sortent couramment – oui, couramment ! –, c'est donc qu'ils plaisent aux lecteurs. L'association haïtienne qui existait sur place s'était surtout intéressée à envoyer de l'argent en Haïti, mais pas tellement à défendre notre culture sur place.

De mon côté, je rentre donc avec bien des idées de débats à lancer.



VICTOR CONDE (ÉTATS-UNIS) – « JE VIENS ICI POUR NOURRIR MON ÂME »

Docteur en droit, il vit en France depuis quelques années après avoir grandi aux États-Unis et vécu dans différents pays. Il a enseigné à Strasbourg les Droits de l'Homme pendant l'été à des étudiants étrangers.



J'ai dit oui à votre invitation d'interview parce que j'aime beaucoup cet endroit [la médiathèque Malraux], c'est très spécial pour moi, ça m'a beaucoup aidé. J'aime surtout regarder des films. Je viens ici pour me décontracter.

• Pouvez-vous nous parler des bibliothèques des États-Unis ?

Oui. On commence à avoir des bâtiments comme ça, des médiathèques au lieu des « *libraries* ». Chez nous, maintenant, il y a une crise et les bibliothèques sont en très mauvais état, surtout les bibliothèques publiques, malheureusement... On commençait à se mettre à jour avec toutes les nouvelles technologies – pas aussi bien qu'ici d'ailleurs – une bibliothèque publique, accessible à tous.

• Mais nous nous sommes inspirés des bibliothèques américaines, elles offraient des services qu'on n'avait pas encore ici !

Oui, certaines comme à New York sont très modernes, mais ailleurs, c'est différent. Il est difficile de généraliser. Ici, c'est mieux que ce qu'on voit en Californie, y compris à Los Angeles par exemple. Ici, c'est merveilleux, tous ces journaux pour me mettre au courant du bilan de mon équipe de base-ball (*Rires*). Vous avez plus de choses que dans les bibliothèques aux États-Unis, un programme culturel, des expositions, elles sont très bien, quelques-unes un peu... euh... dans les nuages, un peu intellectuelles, même pour moi qui ai un doctorat (*Rires*), mais c'est merveilleux. Je suis impressionné par la qualité des expositions. Cela existe dans quelques bibliothèques aux États-Unis mais en comparaison, c'est bien mieux ici.

Et quand il y a des gens qui font des bêtises, ici, c'est très surveillé, vous avez un niveau de surveillance parfait parce que de temps en temps, il y en a un qui s'énerve et, comme dans les films américains, en quelques secondes il y a quelqu'un, là, pour s'en occuper.

• Mais en France, nous sommes envieux de la fréquentation des bibliothèques américaines.

Chez nous ce sont surtout les jeunes, les parents qui emmènent leurs enfants et les vieux qui ont du temps et qui cherchent de la culture. Mais en dehors de ça, il n'y a pas beaucoup de monde et je dirais qu'aux États-Unis, malheureusement, ce qui n'a pas une rentabilité directe a peu d'importance, à moins que ce soit le sport professionnel. Ici, on peut venir en tant qu'être humain.

• C'est exactement ce que l'on a essayé de faire, ici, à la médiathèque Malraux : se côtoyer, en toute sécurité.

Ça me fait penser à quelque chose, c'est l'article 9 des Droits de l'Homme : « Toute personne a droit à la liberté d'expression, la liberté d'opinion, la liberté de recevoir ou de communiquer des informations, des idées, sans qu'il puisse y avoir ingérence des autorités publiques et sans considération de frontière. » Ici, cela se traduit non seulement par exprimer mais aussi par chercher ce sur quoi on va se baser pour se forger ses opinions politiques. Le Droit de l'Homme c'est le droit à la culture et à l'éducation, et dans un sens large ça comprend ça. Ici, c'est l'endroit où l'on peut avoir accès à l'information et former sa conscience. C'est ce que je fais quand je viens ici. Parfois c'est une information dans un dictionnaire, parfois c'est un film sur la Seconde Guerre mondiale que je regarde et qui me sert pour mon travail... La France a bien fait de miser sur les bibliothèques à mon avis. Une bibliothèque spécialisée, académique, c'est là où je fais mes travaux. À part ça, il faut que je me repose, que je me mette à l'aise et que je goûte un peu la culture en sortant des Droits de l'Homme : voyages, cuisine, l'art aussi – j'aime beaucoup l'art classique. C'est pour nourrir mon âme que je viens ici.

Propos recueillis par Janou NEVEUX
Médiathèque André-Malraux, Strasbourg

Je vais retrouver une ville qui n'a pas trop changé depuis mon départ. La bibliothèque où je travaille devrait ouvrir ses portes le 3 janvier². Au niveau professionnel, comme c'est l'habitude quand un animateur fait une expérience, je ferai une restitution des connaissances acquises. Avec les décideurs et les organisateurs, nous verrons ce qu'ils peuvent faire pour dynamiser le réseau, améliorer la gestion des collections. Et au niveau personnel, je donnerai un coup de main aux bibliothécaires de ma ville natale, Les Caille.

2. Cet entretien a été réalisé dans les premiers jours de janvier 2011.

Mais il y a un autre combat : celui de l'amélioration de la condition de bibliothécaire. Il y a beaucoup d'avocats à Port-au-Prince, parce qu'il y a plus de débouchés, de l'image. Un métier, il faut de l'amour pour l'apprendre, mais il faut aussi avoir la garantie qu'il vous aidera à subvenir à vos besoins premiers. La Fokal mène ce combat, mais il faut l'intensifier, et aussi étendre ces efforts sur tout le territoire pour que davantage de gens s'intéressent au métier, ainsi on aura plus de cadres et moins de gens désespérés qui apprennent ce métier sur le tas avec le seul souci de la survie, faute de trouver mieux. ■

Propos recueillis par Philippe Levreaud

Les gens



Cécile Arnaud, a rejoint la bibliothèque d'Orsay à l'université Paris-XI le 2 janvier 2012. Elle était jusque-là au Service des bibliothèques, des

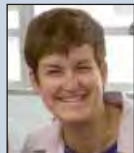
archives et de la documentation générale à la Direction des musées de France.

Marie Auquier a pris la direction de la bibliothèque de Parmain (95) en août 2011.



Valérie Caron est la nouvelle directrice du SCDU Pau et Pays de l'Adour depuis le 3 janvier. Elle était auparavant directrice

du CRFCB à l'Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand, et vice-présidente du groupe ABF-Auvergne.



Nathalie Erny a pris le 1^{er} janvier la direction de la Bibliothèque universitaire de la Martinique (SCD Antilles-Guyane).

Elle était jusqu'ici directrice de la Médiathèque de Hyères-les-Palmiers après que la ville lui en eût confié le projet en 2000.



Olivier Ploux, directeur de la médiathèque de Franconville (95), est le nouveau président de l'association Cible 95 (coopération interbibliothèques pour

la lecture et son expansion dans le Val d'Oise) après renouvellement de son bureau.

Nadine Toustou a pris la direction de la médiathèque de Montluçon le 24 octobre dernier. Elle succède à Colette Puynège Batard qui est maintenant en charge de la BM de Bourges.



Maité Vanmarque, secrétaire générale de l'ABF, a pris la direction des bibliothèques de Rouen (76) le 16 novembre dernier où

elle succède à Françoise Hécquard. Elle dirigeait auparavant la Médiathèque de la Communauté Urbaine d'Alençon.

En bref

■ L'ABF EN MOUVEMENTS

Bureau national. Marie-Josée Rich, vice-présidente du Bureau national de l'ABF a annoncé sa démission pour raisons personnelles lors du Conseil national du 10 octobre. Il sera procédé à une élection pour la remplacer. La responsabilité de la Commission Formation qu'elle assumait jusqu'alors est confiée à Agnès Audoin et Karim Belghit qui en assureront l'intérim.

Commission Arts. Cécile Arnaud, quittant son poste au Service des bibliothèques, des archives et de la documentation générale à

la Direction des musées de France, a souhaité cesser de coordonner la Commission Arts de l'ABF.

Comité de rédaction de Bibliothèque(s). La participation de certains membres du Comité de rédaction de la revue est liée à leur fonction. Gérard Briand, nouveau président de l'ABIS, est ainsi entré au Comité de rédaction en septembre. De même, suite à son départ en retraite, Danielle Chantereau a dû cesser d'y assister. Entrée lors de son élection au Bureau national en 2006, Caroline Rives a alors proposé sa démission à l'issue de la réunion d'octobre. Elle a été

entérinée le 7 novembre. Le Bureau national et le Comité de rédaction tiennent à remercier Danielle Chantereau et Caroline Rives pour leur précieux apport et leur engagement au cours des années passées.

■ SÉMINAIRE DES GROUPES RÉGIONAUX

Le prochain séminaire annuel des groupes régionaux se tiendra à Dijon les 14 et 15/01/2012. Le programme de ses travaux comporte une journée qui sera consacrée au Manifeste sur les bibliothèques et un « remue-ménages » sur la formation ABF et l'avenir de l'association.

Disparition THIERRY DELCOURT (1959 – 2011)

J'ai fait la connaissance de Thierry Delcourt à l'École des chartes il y a une trentaine d'années, c'est à cette époque que notre amitié est née ; la vie nous a ensuite éloignés géographiquement, mais à chaque retrouvaille, c'était la même complicité qui nous rapprochait, professionnelle et humaine, de loin en loin. Ainsi, il y a deux ans, c'est un projet d'exposition que nous ébauchions, lui directeur des manuscrits de la BnF, moi à la tête de l'Alcazar, autour des écrivains méditerranéens. Cette fois encore, peu de mots, comme une sorte de jeu de rôles dont l'amitié et la confiance avaient fixé les règles il y a bien longtemps. Quittant l'Alcazar, je n'ai pas suivi ce projet, je n'ai pas revu Thierry ; j'ai appris qu'il était gravement malade l'an passé et ça avait été un choc, celui qu'on reçoit quand pour la première fois cette ombre s'abat sur un ami. Sa disparition le 22 novembre dernier m'a assommé : j'ai essayé d'en parler, mais que dire en fait si on fait l'impasse sur tout le convenu, si peu de mise en règle générale et pour Thierry en particulier ?

Ces quelques mots pourtant pour ceux qui ne l'ont pas connu. Thierry Delcourt a eu une carrière brillante, s'achevant aux manuscrits de la BnF, mais moins académique et plus diverse qu'on ne pourrait croire : en témoigne son passage il y a une vingtaine d'années dans le privé comme consultant en organisation et informatique, où je n'ai jamais bien compris ce qu'il avait voulu y faire mais constaté qu'il l'avait fait comme il faisait toujours, avec conviction, pragmatisme et succès. Je n'ai jamais compris non plus comment il parvenait, de plus en plus chargé de lourdes responsabilités au sein du département de l'audiovisuel de la BnF, puis à la tête de la Bibliothèque municipale de Troyes et enfin aux manuscrits, à rester fidèle à ses premières amours d'érudition (la littérature arthurienne), réussissant même à les faire partager au plus grand nombre, au cœur de ses activités, à travers une série de publications et d'expositions remarquables.

Il y parvenait, avec cette intelligence amusée, cette légèreté élégante et jouée avec suffisamment de talent pour masquer une capacité de travail peu commune. Évidemment, son passage à Troyes m'a marqué parce que je retrouve, dans ce beau bâtiment qu'il a fait naître et qui sait si bien mettre en scène le patrimoine pour mieux le partager, beaucoup de son audace gentiment provocatrice, de sa générosité profonde et discrète. Je retrouve à travers ces publications, ces expositions, ce bâtiment, un ami bien trop tôt disparu.

Gilles ÉBOLI, directeur des bibliothèques de Lyon, ex-président de l'ABF



■ LANGUEDOC-ROUSSILLON

26/01/2012 : journée professionnelle à la médiathèque centrale Émile-Zola de Montpellier-agglomération autour de l'AG du groupe (ouverte à tous). Le matin : visite de la médiathèque en prélude à l'AG ; l'après-midi : les missions du CNL et les aides thématiques aux bibliothèques, avec Odile Nublat (Drac Languedoc-Roussillon), François Rouyer-Gayette (adjoint au chef de département de la diffusion) et Jean-Marie Hermel (instructeur des aides thématiques aux bibliothèques pour la région). Rens. : roussillon@gmail.com abf.languedoc.roussillon@gmail.com / Inscr. : marionforesti@gmail.com.

■ PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

19/01/2012 : 2^e journée du cycle de conférences :

« Gérer plus, gérer mieux : la bibliothèque en période de mutation », à la BMVR de Nice. « Attentes des élus, aide à la décision... gestion politique et administrative au sein de la collectivité territoriale » (Pierre-Paul Leonelli, DGS de La Trinité, adjoint au Maire de Nice, Vice-pdt de la Cté Urbaine Nice Côte d'Azur), « Collectivité territoriale... une approche managériale » (Patrick Demange, adj. au DG du centre de gestion de la FPT Alpes maritimes). Progr. complet : www.abf.asso.fr (pages régionales). Inscr. : mireille.ravier@free.fr

■ RHÔNE-ALPES

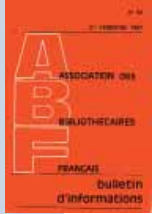
Le groupe organise un voyage d'étude au Portugal du 25 au 28 mars 2012 au départ de Lyon : une journée à Porto (Bibliothèque de l'Université d'ingénieries et BM Floberla Espanca, à Matosinhos, et une autre à Braga (Bibliothèque/

NUMÉRISATION DU BULLETIN D'INFORMATIONS DE L'ABF

Depuis novembre dernier, le *Bulletin d'informations de l'ABF* est consultable en ligne à partir de l'année 1954. Avec cette deuxième tranche de numérisation du *Bulletin*, c'est donc près d'un demi-siècle de réflexion bibliothéconomique qui devient accessible à tous.

La première tranche, qui portait sur les années 1981-2001, avait abouti en novembre 2009. Né, rappelons-le, en janvier 1907, à peine un an après la création de l'ABF, le *Bulletin d'informations de l'ABF* est un support essentiel d'informations et de débats.

Sa publication n'a été suspendue qu'entre 1941 et 1945 et *Bibliothèque(s)* a pris sa suite à partir de 2002. Les historiens de la profession, ainsi que toute personne intéressée par le monde des bibliothèques, trouveront là matière à réflexion ou à souvenir, ainsi qu'une singulière mise en perspective des questionnements qui agitent les bibliothécaires d'aujourd'hui.



services de documentation de l'Université du Minho et BM Lúcio Craveiro da Silva, un exemple d'intervention d'architecture sur un édifice ancien, avec des ruines romaines à l'intérieur). Tarifs : 200 € (adh. ABF) / 300 € (non adh.) / 400 € (si prise en charge par la collectivité).

Inscr. av. le 25/01/2012 : <http://abfrhonealpes.midiblogs.com/>
30/01/2012 à Vienne : à la suite de l'AG du groupe ABF (en matinée), une demi-journée d'étude est proposée l'après-midi, sur le thème : « Comment la lecture vient-elle aux lycéens ? »

Retraite

MARIE-PASCALE BONNAL

L'ABF a eu beaucoup de chance de compter dans ses rangs des figures illustres connues ou inconnues de la plupart des adhérents mais qui ont contribué grâce à leur militantisme à construire une association avec des valeurs humaines fortes en plus des valeurs purement liées à nos métiers du livre et des bibliothèques. Au moment où certaines d'entre elles quittent leur poste pour une retraite bien méritée, il nous a semblé important de saluer parmi elles, notre collègue Marie-Pascale Bonnal. En effet, elle a quitté à la mi-octobre ses fonctions de directrice de la BDP de la Creuse mais pas l'ABF puisqu'elle assure cette année la responsabilité du site de formation Poitou-Charentes-Limousin. Présidente du groupe ABF-Paca dans les années qui virent arriver à la tête de quatre municipalités des maires d'extrême-droite (1995-2000), des années difficiles pour les libertés, les citoyens, les bibliothèques et les bibliothécaires, Marie-Pascale Bonnal a su organiser la mobilisation pour que la liberté d'expression, de communication et de création continue à vivre dans les bibliothèques. Une activité qui prit une dimension nationale puisque l'ABF mit en place une commission spécifique « Acquisitions en bibliothèques publiques » qui travailla à un document toujours d'actualité, *La politique d'acquisition en 12 points*, fort utile aux bibliothécaires pour leur permettre d'exercer leur métier en faisant face aux irrptions contraignantes et inappropriées des élus. Fut édité aussi *Éléments bibliographiques – Fascismes d'hier et d'aujourd'hui*, un document qui abordait les questions de censure, un thème au cœur de la lutte menée par les bibliothécaires et les chercheurs en bibliologie. La situation française fit l'objet auprès de l'Ifla d'une publication signée par la présidente de l'ABF, Claudine Belayche, à laquelle Marie-Pascale contribua grandement. Une activité qui s'élargit aussi à tous les artistes, écrivains, essayistes, éditeurs épris de liberté dans des manifestations comme le Salon du livre antifasciste de Gardanne en novembre 1997 dont l'un des organisateurs fut le regretté Jean Tabet¹, décédé récemment. Arrivée en Limousin en 2001, Marie-Pascale fut élue présidente du groupe régional de 2002 à 2007 et participa durant cette même période à la commission Vie de l'association. Toujours prompt à défendre les collègues menacés, Marie-Pascale a eu à cœur de faire partager ses expériences et ses « coups de gueule ». Toujours modeste, elle a essayé en vain de nous cacher sa nomination comme Chevalier des arts et lettres... Le conseil d'administration du groupe Poitou-Charentes-Limousin et tous les adhérents lui souhaitent bon vent sur sa nouvelle vie et lui disent merci. Bien sûr, nous comptons sur elle pour nous accompagner encore quelque temps !

Philippe PINEAU et Agnès GASTOU pour le groupe Poitou-Charentes-Limousin



1. Voir *infra* l'hommage rendu à Jean Tabet, pp. 91-94.

Voyage d'étude

Groupe Nord – Pas-de-Calais

Des bibliothèques décomplexées

Voyage d'étude aux Pays-Bas, 13 et 14 octobre 2011

On ne se lasse pas de revenir aux Pays-Bas. La visite 2011, complémentaire des précédentes, aura permis de visiter des bibliothèques moins connues mais tout aussi décapantes : architecture extensible à volonté (Leyde), organisation des espaces sur un modèle commercial (Lelystad, Almere) ou zen (Utrecht)... de quoi stimuler l'imagination.

> La bibliothèque universitaire de Leyde

La BU de Leyde marque le début du voyage. Accueil par des personnels aux petits soins – café, gâteaux... –, présentation générale dans une salle équipée d'un tableau interactif : le ton est donné !

Ouverte en 1575, l'université de Leyde est la plus ancienne des universités néerlandaises. En 2006, l'université compte neuf facultés (médecine, droit – qui toutes deux existent depuis la création de l'université –, mathématiques et sciences naturelles, philosophie, théologie, archéologie, sciences sociales et humaines, arts et arts appliqués) et une école de management. Différentes bibliothèques existent donc en corrélation avec les enseignements dispensés et

LA BU DE LEYDE

Architecte : Bart Van Kasteel.

Date d'ouverture : 1984.

Espaces : 3 niveaux. Rez-de-chaussée : accueil, prêts/retours (RFID), salle d'exposition, espaces de circulation. – 1^{er} niveau : espaces de consultation et de travail. – 2^e niveau : collections patrimoniales et espaces administratifs (direction, secrétariat).

Ouverture : 8h30 à 24h (lun.-ven.), 9h30-17h (sam.) et 13h-22h (dim.).

Tarifs : gratuit (étudiants inscrits, personnel), payant pour les non-inscrits.

Espaces de travail : collectifs et individuels (sans réservation, accessibles aux premiers arrivés).

Postes informatiques et services : Accès wifi pour les espaces individuels.

<http://library.leiden.edu>

regroupent des collections considérables (4 millions d'ouvrages, 1 million de e-books, 30 000 e-périodiques et des centaines de bases de données, sans oublier des manuscrits, cartes et plans...).

Le bâtiment datant des années 1980 est conçu sur 3 niveaux autour de 3 espaces centraux autour desquels sont disposés des genres de coupes (sous verrière). L'architecture est particulière dans le sens où des niveaux supplémentaires pourraient être rajoutés, « empilés » même à chacune des 4 extrémités. L'aménagement intérieur, moderne, crée un contraste entre l'extérieur et l'intérieur où l'ambiance est confortable et cosy dans des espaces lumineux et accueillants.

En 2011, une équipe de direction coiffe 4 sous-directions et services : services publics et savoirs, collections thématiques, services techniques, services multimédia numériques. À noter la mise en place d'un plan de développement des collections en 2009, le CDP : *Collection Development Profile*.

Des services. Les postes informatiques sont nombreux et l'offre numérique importante. Les horaires d'ouverture, déjà très importants, peuvent encore évoluer en période d'examen ! Pour les documents qui ne sont pas dans les rayonnages, le retrait des ouvrages réservés se fait dans un endroit centralisé ; les étudiants récupèrent leurs documents dans des casiers fermés numérotés. Une rubrique d'aide à la recherche « *Ask a librarian* » est accessible à partir du site Internet. VB

> La Bibliothèque universitaire d'Utrecht

La Bibliothèque universitaire d'Utrecht (UBU) vaut le détour, ne serait-ce qu'au

plan architectural : bâtiment noir à l'intérieur comme à l'extérieur, avec des impressions de saules sur les vitres, et en relief sur les cloisons de béton... Au premier abord, on a l'impression de se retrouver dans un bâtiment austère, froid, sombre. Seuls certains éléments du mobilier sont en rouge (bureaux d'information, banque de prêt, stations Opac, banquettes) afin d'attirer l'œil (d'après les bibliothécaires, la signalétique minimale n'est pas toujours bien comprise par le public...). Les sols sont blancs ou gris, les tables de travail en bois clair.

L'impression de froideur s'estompe pourtant rapidement, laissant place à un sentiment « zen ». Le bâtiment est composé de grands espaces, pour la plupart ouverts. Néanmoins, le calme règne : l'acoustique a été largement prise en compte, les murs font office de barrières aux nuisances sonores.

L'organisation des espaces est relativement déstructurée, les étages ne se ressemblent jamais : escaliers en verre et métal, salles de travail de groupes, en duo ou en solo, disséminées dans les espaces, puits de lumière depuis la toiture lui confèrent une atmosphère et une ambiance particulières qui ont séduit le groupe ABF. Un coin détente baptisé Espace Lounge – banquettes et gros coussins, distributeurs de boissons – a été installé dans un espace opposé aux salles de travail.

Vous ne trouverez quasiment pas de personnel dans les étages : ils se tiennent essentiellement à l'espace Informations au rez-de-chaussée ou en *back office*. C'est un choix délibéré d'identifier un seul lieu avec du personnel à l'écoute, afin de ne pas l'accaparer avec une présence dans les étages où le recours à celui-ci pourrait être plus sporadique.

Les étudiants sont en autogestion, et à notre grande surprise, c'est un système qui fonctionne et qui fait ses preuves depuis longtemps. Un modèle encore éloigné de nos BU françaises.

Lors de la visite, les guides nous ont parlé d'une volonté de devenir un véritable acteur scientifique au sein de l'université, de personnaliser les services rendus aux usagers – les guides nous parleront de « clients » (« customers ») – de les intégrer au processus d'apprentissage dans chaque domaine universitaire.

Des services. *My Library* (avec page d'accueil et informations personnalisées) donne accès à distance à « Ma bibliothèque » pour les chercheurs, les enseignants et les étudiants. Conservation et accès à l'information scientifique imprimée. En matière d'accessibilité à l'information scientifique et technique, les maîtres mots sont : exhaustivité, innovation, souplesse, professionnalisme et mise en valeur. Il est possible de localiser ouvrages et places disponibles dans les espaces.

Igitur (*Utrecht Publishing & Archiving Services*) est un département de la BU qui favorise le développement de l'édition numérique. Il aide des scientifiques, des groupes de recherche ou des communautés scientifiques à déterminer une stratégie de

LA BU D'UTRECHT

Architectes : Wiel Arets.

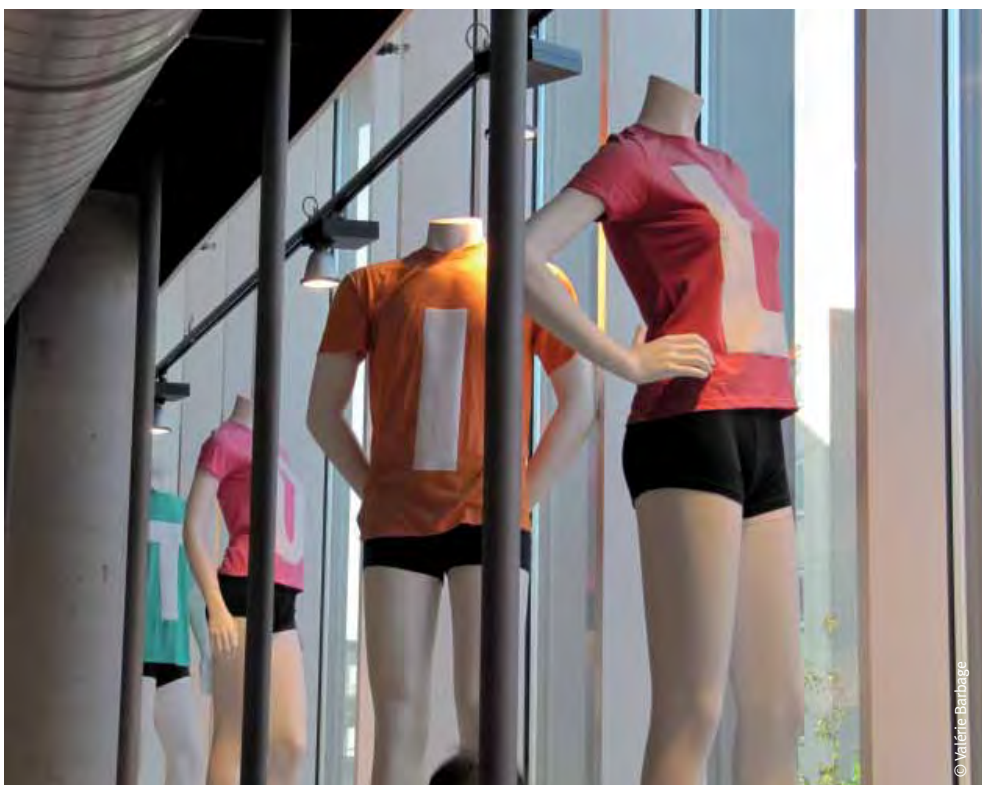
Date d'ouverture : La bibliothèque est plus ancienne que l'université : elle date de 1584. Réhabilitation en 2005.

Espaces : La bibliothèque, jumelée à un parking à étages, comprend sept salles de lectures, chacune spécialisée dans une discipline : biologie, chimie, géosciences, pharmacie, philosophie, sciences sociales, théologie.

Ouverture : Lundi à vendredi de 8h30 à 22h30. Samedi de 9h00 à 18h00. Dimanche de 10h00 à 18h00. En période d'examens, la BU est ouverte jusqu'à 1h30 du matin.

Personnel : 243 personnes dont 117 hommes et 126 femmes répartis dans 6 sections (167 équivalents temps plein).

Collections : 4 millions d'imprimés ; 8000 titres de périodiques imprimés ; 10000 titres de périodiques électroniques.



La signalétique de la bibliothèque de Lelystad : 11 mannequins pour les 11 lettres de *Bibliotheek*.

publication optimale et à réaliser ces publications en collaboration étroite avec les usagers. Son objectif premier est d'accroître l'accès à l'information scientifique. DD

> La Bibliothèque d'Almere

La seconde BM visitée à Almere a marqué les esprits. Ouverte depuis mars 2010, elle est inspirée du modèle de la librairie.

Les statistiques d'emprunts et le nombre de visiteurs étant globalement à la baisse, la volonté de la ville d'Almere (ville nouvelle de 190 000 habitants créée en 1976, et baptisée en 1984 seulement) fut de concevoir une bibliothèque différente, idéalement placée là où se trouve la population. Il s'agissait de lui offrir ce qui peut l'inciter à rester sur place et de transformer un relais d'information en espace communautaire.

Les collections ont été constituées et aménagées sur la base des résultats d'une enquête sur les modes de vie de la population déjà inscrite. Ceci a conduit à proposer 5 « shops » – comprendre en fait 5 espaces basés sur les types de vie mis à jour – davantage fondés sur les principes de la consommation culturelle que sur une utilisation de services.

Les collections se trouveront ainsi totalement réorganisées selon les différents modes de vie identifiés. Les romans policiers sont disposés de pair avec tout ce qui touche à l'économie, au management et au commercial ; les documentaires orientés « vie pratique » sont proposés dans le même espace que les romans sentimentaux, etc. La présentation des documents est aussi pensée selon une utilisation commerciale : généralement de face ou en pile, nous retrouverons dans chaque espace des mises en valeur ciblées selon les visiteurs visés. Piles thématiques, par collections, auteurs, etc. Les doublons se retrouvent en position verticale à proximité.

Les rayonnages n'ont rien d'ordinaire, bien au contraire ! Ils décrivent des courbes, des boucles, des vagues qui cassent toute linéarité dans les espaces. La signalétique est également des plus surprenantes : du côté des biographies célèbres, vous retrouverez çà et là le portrait de Frida Kahlo vous indiquant que vous êtes plutôt du côté des arts, ou de Martin Luther King vous signifiant que vous êtes en Histoire.

Les couleurs adoptées pour la signalétique délimitent chaque espace, et la perspective offerte dès l'accueil sur les rayonnages sur des paliers et semi-paliers



© Valérie Barbage



© Valérie Barbage



© Valérie Barbage

Bibliothèque de Lelystad – de haut en bas : le bâtiment, le boulevard du livre et la signalétique sur mannequins.

vous indique rapidement où vous rendre. L'espace Jeunesse est haut en couleurs ; il incite par ses nombreuses assises et coussins à se poser pour bouquiner.

Dès l'ouverture, on a enregistré une augmentation importante des prêts et des inscriptions qui ne se dément toujours pas. Une attractivité qu'on peut supposer due à une ouverture 7/7 jours de 10h00 à 20h00.

Le personnel présent représente 86 équivalents temps plein. La bibliothèque d'Almere a été consacrée Meilleure bibliothèque des Pays-Bas en 2010 et son architecte, Barry Van Waberen, a reçu deux autres prix pour le bâtiment et pour l'aménagement. DD

> La Bibliothèque de Lelystad

Nommée en 2009 dans la catégorie Meilleure bibliothèque, la BM de Lelystad constituait l'avant-dernière étape de ce voyage d'étude à nouveau marqué par le concept de lecture publique « *made in Nederland* ». La médiathèque est intégrée à un réseau de 5 structures (Flevomeer) : Dronte, Lelystad, Noordoostpolder, Urk et Zeevolde (la direction est centralisée et des équipes dédiées aux services publics sont réparties dans les BM). Le bassin de population représente 75 800 habitants.

Un environnement. Démarche originale et innovante, cette médiathèque est plantée au beau milieu d'activités commerciales. L'état d'esprit avec lequel ce service public est mis en place est tout de suite perceptible : intégrer complètement ce lieu à la vie des citoyens entre déambulations dans les boutiques, snacks et gare routière située à quelques pas de là.

Le bâtiment n'est pas du tout conçu pour être une médiathèque ; il s'agit d'un espace complètement transformable et aménageable : structures métalliques, gros volumes transformables à souhait... L'accès se fait par une grande porte vitrée et un escalator qui mène à l'étage. Le hall de la mairie se trouve dans le prolongement du rez-de-chaussée, où l'utilisateur accède aux services classiques d'état civil, etc. Situer ainsi la médiathèque à proximité d'espaces publics et commerciaux révèle une volonté de proposer des services dans des lieux de « tous les jours » : une réflexion sur les différents usages qu'il nous convient de méditer. La médiathèque est toutefois visible de l'extérieur, signalée par des mannequins.

La convivialité est renforcée par la présence d'un café-snack en rez-de-chaussée, en lien direct avec la bibliothèque (accès à des bornes multimédia, horaires d'ouverture identiques...)

L'utilisateur au cœur. Le parcours de l'utilisateur est conçu en 3 étapes : passé (le Boulevard du livre, avec un système de retours des livres sur tapis roulant accessible à chaque instant) ; présent (milieu de la média-

thèque : éditions récentes) ; futur (éducation, travail...), le tout formant l'entrepôt du savoir.

La médiathèque reprend le concept de magasin doté de plusieurs départements. Ses espaces se présentent sous un aspect on ne peut plus commercial et des mannequins portent, comme à l'extérieur, la signalétique sur leur tee-shirt (« Sol, La » pour le département musique, par exemple). Le cheminement vers l'espace Jeunesse est marqué au sol par un revêtement de couleur jaune : le jeune usager est invité à suivre ce fil d'Ariane coloré pour trouver les ressources de son espace !

Les codes des techniques de vente sont également repris pour l'accueil et les renseignements des usagers qui se font en un seul bureau de renseignement pour l'ensemble du bâtiment, situé au milieu de la structure. Les personnels circulent dans les espaces pour répondre aux demandes des usagers. Quant à la présentation des collections, leur mise en espace, renforcée par une signalétique numérique omniprésente, s'inspire clairement des librairies. VB

Valérie BARBAGE
Affaires culturelles
et Médiathèque
Ville de Saint-Amand-les-Eaux
(59)



David DECLERCQ
Espace culturel Robert-Hossein
Médiathèque de Merville (59)



BIBLIOTHÈQUE DE LELYSTAD

Architecte : Aat Vos (concepteur de la médiathèque de Delft, Anvers). Il travaille également sur des Idea stores en Angleterre.

Date d'ouverture : juin 2005.

Surface : 3700 m².

Espaces : organisés sur un concept : passé - présent - futur.

Ouverture : 39h30. 10h à 17h30 du lun. au ven., sauf jeu. (10h à 20h30) et sam. (10h-16h).

Personnel : 13,5 ETP pour l'accueil public uniquement.

Tarifs d'inscription : au nombre d'emprunts : 34 € (100 emprunts), 44 € (200 emprunts), 55 € (emprunts illimités) – gratuit pour les moins de 18 ans.

www.flevomeerbibliotheek.nl

Voyage d'étude

Groupe Provence-Alpes-Côte d'Azur

Voyage au Liban

Voyage d'étude au Liban, du 18 au 25 septembre 2011

Les relations historiques entretenues par l'ABF-Paca avec les bibliothécaires libanais ont débouché sur un voyage exceptionnel d'une semaine de 15 professionnels de la région au pays du cèdre. Ce riche tour d'horizon englobe les bibliothèques de lecture publique, les bibliothèques universitaires et passe par la Bibliothèque nationale avant de saluer les efforts de toute la chaîne du livre en direction du jeune public.

> De la naissance d'un voyage à l'émergence d'un groupe

Le sud-est de la France est « naturellement » sensibilisé au développement du monde méditerranéen et les voyages d'étude proposés par le groupe ABF-PACA portent souvent (mais pas toujours) sur des thématiques méditerranéennes (Égypte en 2003, Turquie en 2005 et Maroc en 2008¹...). Pour ce séjour au Liban, il a pu s'appuyer sur l'association Cobiac (Collectif de bibliothécaires et intervenants en action culturelle) dont une des missions est la coopération internationale et qui a, à son actif, plusieurs projets en cours avec le Liban, ainsi que sur l'expérience et la connaissance du terrain

1. Cf. « Voyage en Turquie », *Bibliothèque(s)*, n° 21, juillet 2005, pp. 68-70 ; Catherine Picard, « Maroc à suivre », *Bibliothèque(s)*, n° 46, octobre 2009, pp. 66-69.

LE LIBAN

10 452 km² ; 4 125 247 hab.

Le Liban est indépendant depuis le 22 novembre 1943 (issu du démantèlement du territoire ottoman, le Grand Liban a été créé en 1920 par la France sur mandat de la SDN).

Le régime de république parlementaire repose sur le principe de la Troïka pour répartir le pouvoir en équilibrant le poids des trois confessions majoritaires : président maronite, premier ministre sunnite et président de l'assemblée chiite.

Langues : L'arabe est la langue officielle, mais l'usage du français est réglementé par la constitution (art. 11).

Religions : Musulmans (sunnites, chiïtes, druzes, alaouites et ismaéliens) : 59,7 % ; chrétiens : 39 % ; autres confessions : 1,3 %.



Beyrouth vue du Nord.

de Marie-Hélène Bastianelli. Cette dernière a passé quatre ans au service de la lecture publique du ministère de la Culture du Liban dans le cadre d'une mission de coopération².

C'est donc sous son égide et sa lourde responsabilité (car il faut savoir gérer des bibliothécaires en goguette dont je tairai les obsessions diverses et variées, mais toutes plus honorables les unes que les autres) que 15 volontaires motivés et enthousiastes se sont lancés dans Beyrouth et trois

2. Marie-Hélène Bastianelli, « Liban, un programme à l'épreuve du feu », *Bibliothèque(s)*, n° 30, décembre 2006, pp. 85-87.

régions – ou plutôt « caza » – à la rencontre de leurs homologues libanais ; trois régions seulement car l'ambassade de France ayant mis son veto sur quelques endroits, il a bien fallu se plier à ces recommandations sécuritaires.

Nous aurions dû nous méfier de la vitalité et de l'énergie de notre organisatrice et d'Imad Hachem³ ainsi que de la soif de rencontres et de partage de nos collègues libanais. Ceux des bibliothèques non visitées n'ont pas hésité à faire un long chemin pour nous retrouver. Nos journées furent

3. Imad Hachem, responsable Livre et lecture au ministère de la Culture.



© Pierre Triballier

Le Centre de Beyrouth.

ainsi ponctuées de courses poursuites après des taxis – qui s'avéraient être des « services » ou des bus, en fonction des négociations (les Libanais « s'adaptent ») – quitte à en perdre quelques-uns en cours de route, de slaloms entre les voitures klaxonnantes et pétaradantes – le piéton n'est pas roi à Beyrouth – et de récupérations de collègues égarés dans des magasins ou plantés devant un militaire estomaqué pour prendre des photos interdites, pour arriver à peu près à l'heure aux visites et aux rendez-vous fixés. Immanquablement, nos hôtes libanais nous offraient à boire et à manger ce qui, bien sûr, n'est pas la seule explication à l'épidémie de gastro-entérite majeure qui décima vite fait, bien fait la joyeuse troupe. C'était sans compter sur la prévoyance et la débrouillardise de quelques-uns ; un passage à la pharmacie du coin avant chaque sortie fut ajouté au programme. Armés jusqu'aux dents d'Imodium, de Smecta et encouragés par les « *Yallah !* » de notre guide, le groupe, solidaire devant les maux qui l'accablaient (on est bien peu de choses, ma brav' dame !) a continué sa route au gré des pannes du bus loué, des orages essayés ou des visites sous soleil de plomb.

Ainsi, au terme de la semaine, après avoir vu et visité la Bibliothèque nationale, des bibliothèques d'universités, des centres de lecture et d'action culturelle, des bibliothèques publiques ou associatives, une librairie, erré tard le soir dans les rues de

Beyrouth, couru dans les sites archéologiques pour une visite chronométrée, un dernier repas festif a réuni Libanais et Français au cours duquel chacun a pu apprécier et reprendre en cœur ce qui est devenu « l'hymne fédérateur » des voyageurs : « *Aux Aygalades, un bal y est donné* ».

> La Bibliothèque nationale du Liban

L'histoire de la Bibliothèque nationale du Liban reflète celle du pays : prometteuse et souvent remise en cause.

Créée en 1921, à l'initiative du Vicomte Philippe de Tarrazi (legs de sa collection privée à l'État), son fonds était constitué d'environ 20 000 documents comprenant aussi bien des manuscrits que des périodiques. Parmi ces derniers, les premiers numéros de titres publiés dans la région.

L'État rattache la bibliothèque au ministère de l'Éducation, y affecte 8 agents du ministère, nomme Philippe de Tarrazi conservateur, l'installe dans des locaux du centre ville et instaure le dépôt légal en 1924. Ce dernier, toutefois, ne sera jamais réellement mis en œuvre. Les fonds s'enrichissent par la volonté du conservateur au gré de ses voyages et par dons. Ils seront estimés à 32 000 ouvrages en 1939, date du départ de Tarrazi. Ses différents successeurs continuent l'enrichissement des collections, mais la bibliothèque souffre du manque de formation de son personnel.

En 1975, à la veille de la guerre civile, la bibliothèque, avec sa collection d'environ 200 000 documents et 2 000 manuscrits, se trouve sur la ligne des combats. Ses activités seront gelées en 1979 et son fonds précieux (environ 2 000 manuscrits, des tableaux et les premiers numéros de la presse arabe de la région) confié à différentes institutions dont les Archives nationales. Le reste des collections (XIX^e et XX^e s.) sera mis en caisse en 1981 et stocké dans un dépôt. À la fin de la guerre, le pays se lance dans la reconstruction et les grands projets. Ce n'est pourtant qu'en 1994, suite à une intervention de la Bibliothèque nationale de France, que les collections de la Bibliothèque nationale vont faire l'objet d'un plan de réhabilitation. L'ouverture des caisses révélera l'ampleur des dégâts. Les collections ont été pillées et, étant stockées dans un lieu bombardé, sont très endommagées.

En 1999, l'État lance enfin le projet de réhabilitation de la Bibliothèque nationale qui comprend l'installation de cette dernière dans les locaux de la Faculté de droit, après le déménagement de celle-ci. La responsabilité du projet est confiée à Maud Stéphan-Hachem⁴. Parallèlement, la Fondation libanaise pour la Bibliothèque nationale est créée pour soutenir le projet et tenter de maintenir cet embryon de mobilisation. L'enjeu est de taille ; il s'agit de constituer une équipe alors qu'il n'existe toujours pas de personnel formé, dans un local inadapté, pour s'occuper de collections dispersées ayant subi tous les dommages, ne bénéficiant d'aucune reconnaissance réelle au niveau de l'État et, bien sûr, de préparer la future bibliothèque.

En 2000, la Bibliothèque nationale s'installe dans un bâtiment – lieu de notre visite – situé au sein de la zone portuaire. C'est ici que, parallèlement à la constitution d'une équipe, seront lancés les différents travaux d'inventaire et de restauration des collections et que l'on travaillera sur le projet de la future bibliothèque. Si l'on a avancé sur les deux premiers axes bon gré, mal gré avec le soutien de l'Union européenne ou le Centre international de conservation du livre d'Arles par exemple, le projet reste en souffrance faute de moyens et de réelle

4. Maud Stéphan-Hachem, « La bibliothèque nationale du Liban. Entre les aléas de l'histoire et l'acharnement de quelques-uns... », *BBF* 2005, t. 50, n° 1. En ligne : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2005-01-0048-012>

volonté politique et administrative. Ainsi, le projet de loi concernant la création d'une institution autonome reliée au ministère de la Culture voté en 2008 n'a toujours pas été appliqué.

Ce projet propose pourtant un statut (établissement public), un budget, un organigramme qui instaurerait la mise en place d'une équipe qualifiée et formée et des objectifs comprenant aussi bien la gestion et le développement des collections via des échanges et l'application du dépôt légal que le développement d'un réseau de lecture publique. Il comprend aussi la réalisation du programme par le comité scientifique mis en place par le ministère de la Culture et envisage l'organisation d'un concours d'architectes.

En 2006, le Qatar s'était engagé à verser 25 millions de dollars pour la création de la bibliothèque. Mais l'année dernière, le Qatar a décidé de confier la réalisation de la construction à un architecte choisi par ses soins. Le lancement des travaux sur le site de l'ancienne faculté de droit est prévu pour la fin de l'année 2011. Le comité scientifique devient de fait un comité de suivi.

Reste donc pour l'équipe à envisager son installation et son adaptation dans ces futurs locaux, à continuer le travail de restauration, de reconstitution et d'enrichissement de ses fonds et à se positionner, notamment par le biais de la formation, comme un moteur du développement du réseau de la lecture publique, parent pauvre du ministère de la Culture.

Emmanuelle RELLE, d'après notes de Céline GILLY et de Pierre TRIBALLIER

> Les bibliothèques universitaires

Nos visites ont porté sur trois universités : AUB (American University of Beyrouth), LAU (Université américaine libanaise) et USJ (Université Saint-Joseph). Elles n'ont donc permis qu'une vision partielle du monde universitaire libanais et de ses bibliothèques.

Ces dernières ont pourtant pour point commun d'être dirigées par des bibliothécaires dites « professionnelles » titulaires d'un diplôme de bibliothécaire de l'université libanaise ou de masters étrangers.

Le personnel (45 universités au Liban) est majoritaire au sein de l'Association des

bibliothèques libanaises (ABL), créée en 1961, également ouverte aux agents des bibliothèques publiques. On l'estime à environ 120 à 160 agents dans les bibliothèques publiques et une cinquantaine dans les bibliothèques scolaires (grandes écoles).

L'ABL, actuellement présidée par M. Fawz Abdallah, comprend un conseil d'administration de 10 personnes et environ 180 adhérents. L'association est membre de l'Ifla et de l'Afli.

Les universités sont essentiellement privées et proposent des coûts d'inscription élevés. L'éducation reste pour les parents le principal souci car elle est synonyme pour les enfants d'une réussite sociale. Les universités, pour leur part, font tout pour attirer les étudiants chez elles. On retrouve donc au sein de leurs bibliothèques ou du moins dans celles que nous avons visitées, cette volonté d'attraction et cette politique de promotion. C'est en tout cas particulièrement flagrant dans les universités américaines où l'on retrouve une gestion anglo-saxonne des bibliothèques.

L'**American University of Beyrouth**⁵ existe depuis 1866. Composée de 9 départements (Sciences, Agriculture, Architecture, Ingénierie, Médecine, etc.), elle accueille environ 8 000 étudiants. Au sein de cette université, une bibliothèque centrale qui emploie 70 personnes est accessible à

5. www.aub.edu.lb

tous. Suite à la numérisation d'une partie des 23 000 documents de son fonds, elle ne propose plus que 8 000 ouvrages sur ses rayons et met une salle d'étude et des services d'aide à la recherche documentaire à la disposition de ses étudiants. L'espace ainsi libéré va leur permettre de réaménager les locaux. La principale difficulté des bibliothécaires est de faire venir les étudiants et de les encourager à la lecture car « les Libanais aiment aller vite parce qu'ils ne savent pas de quoi sera fait le lendemain, pour eux la recherche dans les livres est fastidieuse », ainsi que nous l'a expliqué Elie Shwairi, bibliothécaire.

La bibliothèque dispose aussi d'un service consacré aux journaux libanais, microfilmés quotidiennement, d'un service audiovisuel (600 VHS et 500 DVD de fictions et documentaires) et d'un service d'archives comprenant documents publics, administratifs, thèses et publications, correspondances des dirigeants de l'université, livres anciens, manuscrits, cartes postales et cartes géographiques. Une collection spéciale est dédiée à des affiches et photographies artistiques et politiques dont la plus ancienne date de 1868.

Le campus, à l'américaine, abrite aussi le Musée archéologique, troisième musée le plus ancien du Proche-Orient. Situé dans une bâtisse construite en 1904, ce musée abrite près de 4 000 pièces exposées dans 56 vitrines. Il possède d'admirables collections du Moyen-Orient, s'étendant de



La salle des ordinateurs de la Lebanese American University.



Visite au fonds Jeunesse de la bibliothèque de la Lebanese American University.

la préhistoire à la période islamique : collection de tablettes sumériennes (écriture cunéiforme), céramiques, pièces de monnaie de toutes les époques, poteries phéniciennes, verres irisés romains, figurines de plomb.

Certains départements ont leur propre bibliothèque. Ainsi, la faculté de pharmacie propose à ses étudiants une bibliothèque qui accueille sur place les étudiants de 1^{ère} (90 inscrits cette année) et 2^e année mais propose ensuite aux étudiants, professeurs et anciens élèves l'accès avec mot de passe à son site⁶.

Pour sa responsable, Hilda Nassar, et son adjointe, Ida Fahra, l'objectif est avant tout, dans un secteur où l'information est essentielle et exponentielle, d'apprendre aux étudiants à chercher l'information et à repérer les sites incontournables comme www.medlineplus.gov. Ce n'est pas chose aisée à faire passer auprès de la « génération Google », le plus souvent persuadée de maîtriser l'outil.

Le budget de la bibliothèque se monte à 1,5 millions de dollars. Elle propose l'accès à une cinquantaine de bases de données. La bibliothèque a aussi numérisé ses documents les plus importants. On peut ainsi trouver en ligne le *Traité du canon de la médecine* ou *Kitab al qanoun al Toubib* d'Avicène (1593). Elle tente de favoriser aussi les échanges d'article libres de droit.

6. <http://smlweb.aub.edu.lb/>.

Les fonds étant en arabe, français ou anglais, le personnel est confronté à des problèmes de traduction ou de translittération.

La Lebanese-American University⁷ (LAU : université américaine libanaise) fut la deuxième université visitée. À l'origine école pour filles créée par des évangélistes américains en 1924, elle est répartie sur deux lieux depuis 1994 : Byblos, qui accueille les départements scientifiques (médecine, pharmacie,...) et Beyrouth, avec les départements sciences humaines, de l'éducation, lettres, art islamique... Chaque campus a sa bibliothèque. L'inscription à l'université s'élève à environ 20 000 \$.

La bibliothèque du campus de Beyrouth, placée sous la direction de Cendrella Habre, occupe un bâtiment de 13 étages. Les 7 premiers accueillent les magasins ; les suivants, à partir du 8^e, sont accessibles au public. La bibliothèque possède environ 420 000 documents, 85 000 titres de périodiques électroniques (dont 65 000 en *full text*) et donne accès à 136 bases de données. Elle a aussi développé un fonds spécialisé Jeunesse (la plus grande bibliothèque pour enfants) pour le département des sciences de l'éducation et des collections spécialisées sur les femmes, l'art islamique et la pédagogie.

L'équipe permanente est constituée de 22 personnes dont 9 dits professionnels.

7. www.lau.edu.lb/.

Elle s'appuie aussi sur 60 étudiants qui y travaillent à temps partiel et une centaine d'autres travaillant, eux, pour bénéficier d'une baisse de leurs frais d'inscription. La bibliothèque est divisée en 5 services : services publics, service des acquisitions, service du catalogage, service du prêt interbibliothèques et des consortiums, service de l'automatisation.

La priorité de l'équipe est la qualité de service aux étudiants traités comme des clients (« *customers* »). La bibliothèque se veut un lieu de vie, accessible et attractif : restauration et boissons sur place, zones différenciées de travail (zone silencieuse et non silencieuse), opérations de prêt automatisé, prêt interbibliothèques, gratuité de certains services favorisée (200 copies gratuites par an, wifi, accès Internet...), *public chatting service* (service de questions/réponses en ligne), prêt d'ipad, de portables, d'e-books (Sony et Amazon). Elle organise aussi des expositions et des rencontres avec des auteurs et chaque année une journée « portes ouvertes » avec propositions de jeux et lots à gagner, repas, boissons et soirée dansante.

Poursuivant l'objectif d'être « la bibliothèque du XXI^e s. », elle veut proposer chaque année de nouveaux outils permettant la mise à disposition d'informations utiles aux étudiants.

À consulter en ligne (en anglais) :
« LAU hosts library enthusiasts from Iraq, France »
http://www.lau.edu.lb/news-events/news/archive/lau_hosts_library_enthusiasts/

La bibliothèque de l'université Saint-Joseph⁸ (USJ). L'université propose plusieurs départements qui ont leur propre bibliothèque. La bibliothèque des Sciences sociales que nous avons visitée est, pour reprendre les termes de la bibliothécaire responsable « plus conforme à l'image d'une bibliothèque universitaire française » (!) pour la question des moyens et du fonctionnement. L'équipe se compose de 8 agents dont un dit professionnel.

Elle propose un fonds de 100 000 livres en anglais ou français et de 20 000 livres en langue arabe, de 1 200 périodiques

8. www.biblio-css.usj.edu.lb.

courants en accès non libre. Les étudiants peuvent les consulter en salle ou emprunter certains ouvrages ; 2 ouvrages par semaine pour les étudiants en licence, 3 pour ceux en master 1, 5 pour ceux en master 2, MBA, DEA et doctorat. La salle de consultation est accessible aussi aux anciens de l'USJ. Elle dispose de 21 postes de consultation, dont 8 proposent une connexion Internet permanente, et de 3 photocopieurs (service payant). L'inscription à la bibliothèque est payante. Une formation à la recherche pour les étudiants est possible sur demande de leur part. Une visite est organisée pour les étudiants de 1^{ère} année. Le règlement distribué spécifie qu'il est « interdit de parler dans la salle de travail, d'introduire des boissons et nourritures, de fumer, d'utiliser les téléphones portables, de détériorer les ouvrages... ».

L'université Saint-Joseph propose aussi depuis 2009 un master du Livre (avec un financement de l'ambassade de France) mais en a fait peu de publicité (7 inscrits en 2011). Coût d'inscription au master : 2 000 \$ par semestre, soit un coût total de 8 000 \$.

Emmanuelle RELLE.
D'après les notes de Céline GILLY
et Pierre TRIBALLIER

> Le réseau des bibliothèques publiques

Nous avons été accueillis tout d'abord par Imad Hashem, responsable Livre et lecture au ministère de la Culture et Lina Tanir, présidente de l'association Assabil dans la bibliothèque de Bachoura (Beyrouth). Ce réseau est relativement récent et démarre vers la fin des années 1990. Il est dû à l'initiative institutionnelle et associative.

Le ministère de la Culture a un rôle moteur important malgré le manque de moyens financiers et humains, mais l'engagement du militantisme associatif est fort. Aujourd'hui, près de 100 bibliothèques publiques sont réparties sur tout le territoire.

Le réseau est inégal du point de vue des moyens matériels, humains et en termes de résultats.

On distingue 2 types de bibliothèques publiques :

- **Les Centres de lecture et d'animation culturelle (Clac)** : créés à partir de 2001 à l'initiative de l'Agence intergouvernementale

de la francophonie (anciennement OIF). Ils sont à la charge du ministère de la Culture et de la municipalité. Le ministère finance le mobilier, la collection de base (environ 2 500 à 5 000 documents et jeux), le matériel informatique pour le public, le matériel audiovisuel pour les animations. La municipalité met les locaux à disposition du Clac ainsi que le salaire du bibliothécaire et un budget de fonctionnement (eau, électricité, rarement le budget acquisition).

- **Les bibliothèques publiques** sont soit municipales soit associatives. Elles ont une convention avec le ministère. Celle-ci est signée si les bibliothèques s'engagent à :
 - respecter le pluralisme des collections ;
 - respecter la charte de l'Unesco sur les bibliothèques publiques ;
 - prêter gratuitement les documents ;
 - garantir des inscriptions gratuites ;
 - offrir un espace jeunesse et un espace adulte ;
 - envoyer une évaluation de l'activité ;
 - créer un Comité de gestion composé d'habitants pour le soutien aux animations.

Pour ces bibliothèques, le ministère donne des livres, propose des formations, coordonne les animations et aide à trouver des financements extérieurs. La municipalité ou l'association, avec parfois l'aide de financements étrangers, finance le local, le mobilier, les collections, le salaire et le budget fonctionnement. Par exemple, la région Paca a financé le mobilier de la

bibliothèque de Tyr. L'association Assabil⁹ a créé la première bibliothèque publique à Beyrouth. Elle gère maintenant 3 bibliothèques et deux bibliobus dits *kotobus*, en coopération avec la municipalité. La Région Île-de-France a financé l'aménagement des locaux et des kotobus, le mobilier et une partie des collections.

La ville de Beyrouth subventionne les salaires et le budget de fonctionnement. Assabil gère et anime les bibliothèques. En plus du réseau de Beyrouth, cette association soutient une vingtaine de bibliothèques en région. Le ministère et Assabil travaillent en coopération, notamment pour la formation des bibliothécaires et pour des actions d'animations.

Tous les ans, le ministère coordonne la Semaine nationale de la lecture à laquelle participent toutes les bibliothèques publiques mais aussi le ministère de l'Éducation et d'autres acteurs du livre : éditeurs, auteurs... Il organise aussi une journée annuelle pour favoriser le travail en réseau.

Nous avons visité :

- les Clac de Tyr, Byblos, Kfardebian et Sin El Fil ;
- les bibliothèques publiques de Beyrouth (Monnot et Bachoura) et de Saïda ;
- la bibliothèque associative de Mtein.

⁹ www.assabil.com



Byblos, la ville vue du site archéologique.

DES CONDITIONS DIFFICILES

Le Liban compte environ 4 millions de Libanais, auxquels il faut ajouter les réfugiés palestiniens, irakiens et les nombreux travailleurs immigrés de Syrie, Sri Lanka, Philippines... On estime que 15 millions de Libanais vivent hors du pays.

Le Liban a été durement éprouvé par des guerres meurtrières : guerre civile, de 1975 à 1990, puis guerre avec Israël en 2006.

Les Libanais ont dû faire face et trouver des solutions pour continuer à vivre. Certains comportements sont issus de cette situation. Un exemple concernant les jeunes : une forte pression est exercée sur eux par leur parents pour la réussite des études, l'éducation est souvent privée et chère, et l'apprentissage des langues est important car les jeunes peuvent émigrer. C'est pourquoi les bibliothèques sont souvent trilingues et que le travail en direction des scolaires est important.

Lors de chaque visite, d'autres bibliothèques environnantes se joignaient à nous : ainsi, nous avons rencontré les bibliothécaires de Bintjbeil, Jezzine, Rmeich, Gettawoi, Rayfoun ainsi que ceux du kotobus de Beyrouth. Deux animateurs de la bibliothèque de Hermel où nous n'avons pu nous rendre pour des raisons de sécurité sont venus nous rencontrer à Beyrouth.

La plupart d'entre eux avaient été accueillis dans notre région par le Cobiac ou dans le cadre du projet libano-français le FSP, lecture publique et édition jeunesse¹⁰. Leur venue en Provence leur a beaucoup apporté et ils étaient très heureux de notre demande de les rencontrer chez eux. Nous avons eu de véritables échanges professionnels avec de nouvelles perspectives de travail en commun et une conviction que les partenariats sont utiles aux bibliothécaires des deux côtés de la Méditerranée.

Nous avons remarqué...

Nous avons été accueillis à chaque fois comme des rois. Nous avons rencontré des équipes peu nombreuses, rarement diplômées sauf à Beyrouth, souvent très mal payées mais motivées.

Toutes les bibliothèques visitées sont accueillantes et disposent d'espaces conviviaux, bien aménagés et adaptés aux différents publics même si les surfaces sont loin d'être aux normes françaises. Les collections sont trilingues : arabe, français, anglais. Elles sont toutes dotées de matériel informatique pour le public et de matériel audiovisuel pour les animations.

10. Cf. *infra*, Giwa Allam, « Miroirs méditerranéens. Du Liban en Provence », pp. 63-64.



Le Clac de Byblos.

Il n'y a pas de bibliothèques sans actions culturelles innovantes : colonies pendant l'été pour les enfants à la bibliothèque (les petits Libanais rentrent chez eux le soir), biblio caddies pour les petits villages, actions avec le kotobus en direction des camps de Palestiniens... Elles proposent des connexions Internet quand il n'y pas de coupures de courant et sont très fréquentées par les enfants.

Chaque bibliothèque communique au ministère des statistiques mensuelles et annuelles très poussées, bien qu'elles soient établies manuellement.

Un blog aide les bibliothécaires à rester en contact¹¹.

Les difficultés

Les bibliothécaires se sentent isolés malgré la réunion annuelle du réseau organisée par le ministère et le blog. Les collègues libanais regrettent le peu de reconnaissance de leur travail et de l'expérience accumulée. Les salaires sont très bas et ne bénéficient pas d'un statut légal. Seulement 15 % des bibliothécaires sont titulaires d'un diplôme professionnel. Ils souhaitent la poursuite des échanges professionnels leur permettant de rompre cet isolement, grâce à des visites et des projets de part et d'autre de la Méditerranée et la mise en place de formations plus spécialisées sur place et à l'étranger.

Les bibliothécaires éprouvent des difficultés à prendre connaissance du fonds et procéder à leurs acquisitions car ils ne disposent pas de catalogue ni imprimé ni informatisé, sauf à Beyrouth. La majorité des fonds se constitue donc à partir de dons du ministère ou de financeurs internationaux ; peu de villes allouent un budget pour les acquisitions. Elles le font pour les animations mais il manque un volet pour les adultes.

Les bibliothèques situées en dehors de Beyrouth sont en butte à un autre problème crucial : les librairies y sont absentes.

Marinette VOLPINI, Guenael BORG,
Marie-Hélène BASTIANELLI

> Et la jeunesse ? Libraires, éditeurs et bibliothécaires

Une chaîne du livre inexistante. La présence du livre Jeunesse au Liban est dépen-

dante de deux acteurs fondamentaux, les éditeurs et les libraires sans lesquels, faute de documents, les bibliothécaires ne pourraient pas travailler. Mais la chaîne du livre y est complètement éclatée. Il existe peu de relations entre les libraires et les éditeurs présents sur le marché, la plupart traitant directement avec les établissements scolaires. Le secteur éducatif est en effet le plus intéressant d'un point de vue économique, étant donné l'investissement que les parents sont prêts à consentir pour la réussite scolaire de leurs enfants. Mais cette obsession de réussite est également la pire ennemie d'une édition inventive et de qualité : la lecture doit avant tout être utile et rentable, au sens scolaire du terme. De même, la crainte d'une migration brutale toujours possible, moteur du trilinguisme national, ajoute encore à cette obligation. Les lectures de divertissement sont donc peu valorisées. Depuis une dizaine d'années, on assiste néanmoins à un très net essor du livre Jeunesse.

Une éditrice d'exception : Nadine Touma (Dar on boz). Notre rencontre avec Nadine Touma, fondatrice des éditions Dar on boz¹², a été particulièrement instructive et passionnante. Elle nous a permis – merci encore à Marie-Hélène... – de bénéficier de ses précieux contacts et de nous constituer un aperçu de la facette la plus intéressante du secteur éditorial Jeunesse au Liban.

Car Nadine Touma a fait des choix courageux. Le choix d'une littérature pour la jeunesse libanaise. Le choix de ne pas éditer des livres scolaires. Le choix de publier des textes forts, une littérature engagée. Le choix de recourir à des illustrateurs contemporains. Sa ligne éditoriale est résolument graphique.

Les livres des éditions Dar on boz sont de véritables livres-objets, car Nadine Touma aime à combiner le fond et la forme. Peu de gens travaillent sur la mise en page dans les publications de langue arabe. Toujours novatrice, elle publie en 2006 le premier livre « silencieux » en noir et blanc pour la jeunesse. Si le secteur du beau livre arrive en force sur le marché du monde arabe, il donne priorité à l'image et souffre souvent d'une carence dans les textes, d'un manque d'innovation et de réflexion. Peu d'auteurs lui proposent des textes en adéquation

11. <http://biblio.lb.over-blog.com>

12. www.daronboz.com/

avec sa ligne éditoriale. Et s'il existe de nombreux artistes talentueux au Liban, ils partent souvent à l'étranger pour survivre. Elle fait donc face à la pénurie de textes en écrivant elle-même certains albums.

De plus, il n'existe pas de soutiens clairs au Liban. En respectant la chaîne du livre, trop souvent bafouée dans ce pays, elle compte sur l'appui des libraires, des parents et des bibliothécaires (Français, Libanais et francophones). Nadine Touma reçoit 5 projets par semaine. Elle publie 3 à 4 livres par an, en 1 000 ou 2 000 exemplaires, et parcourt les salons, nationaux et internationaux, pour les faire connaître. Elle participe également de façon très active aux actions culturelles de son pays. Elle a reçu plusieurs prix internationaux dont un à Bologne. Militante et passionnée, Nadine Touma est un exemple rare et les éditions Dar on boz sont comme une bulle dans l'univers des publications au Liban.

À consulter en ligne :

« Rencontre avec Nadine Touma, directrice des éditions Dar on boz » : <http://lecturejeunesse83.wordpress.com/2011/10/11/nadine-touma-editions-dar-on-boz/>



Michel Choueiri.

Un libraire engagé : Michel Choueiri. La librairie qu'il dirige, El Bourj, est située en plein centre de Beyrouth. Inaugurée en 2003, elle offre un

choix de plus de 15 000 titres soigneusement sélectionnés sur ses 400 m² répartis sur deux niveaux. Elle constitue un des meilleurs relais du travail des auteurs et des éditeurs sur le territoire. Avec son équipe de 8 personnes, toutes diplômées et multilingues, Michel Choueiri mène une véritable bataille pour la diffusion de la culture en organisant de nombreuses manifestations autour du livre dans ses locaux. Il prépare actuellement l'aménagement d'un espace café à l'étage, à la façon des Idea stores, pour rendre l'accès au livre encore plus convivial. Son rayon Jeunesse, organisé comme tous les autres autour des trois langues principales, est largement fourni en ouvrages de qualité. Il a fait le choix de ne pas vendre de livres scolaires, ni de livres commerciaux bas de



Accueil au centre culturel de Sin El Fil qui abrite le Clac.

gamme, et il met au contraire en valeur les petites maisons d'édition Jeunesse libanaises les plus audacieuses comme Dar on boz ou Dar Al Hadaeq. Cette dernière est la maison d'édition la plus importante par ses ventes et la qualité de ses livres¹³. Elle édite la seule revue de livres Jeunesse en arabe, *Touta touta*, pour les 0-6 ans.

Mais Michel Choueiri est également un des personnages importants du paysage culturel libanais et de la défense de la littérature Jeunesse. Président de l'Association internationale des libraires francophones (AIFL), il contribue également à la revue trimestrielle des livres Jeunesse au Liban, *Qira'at Saghira*. Elle a été créée par la Maison du livre, avec Nadim



Nadim Tarazi.

Tarazi pour directeur éditorial, et son comité de rédaction est composé de bibliothécaires et de libraires. Publiée en supplément du quotidien *Nahar*, cette revue réunissait des notices critiques des nouveautés, les actualités du livre, des entretiens avec éditeurs, auteurs et illustrateurs. Outil précieux qui palliait le manque d'informations, elle a malheureusement dû interrompre sa parution. Michel Choueiri a également participé à l'élaboration de la première action d'en-

vergure consacrée au livre Jeunesse : le Festival itinérant du livre Jeunesse libanais. Organisé par la Maison du livre avec le soutien du Cobiac, des libraires et des pouvoirs locaux, ce festival s'est déroulé pour la première fois en 2007, à Beyrouth et dans quatre autres villes du Liban : Halba, Nabatyé, Hasbaya et Zahlé. Il propose la découverte d'une sélection de livres édités au Liban, une exposition d'illustrateurs du pays, des rencontres avec des auteurs, des ateliers autour de la fabrication du livre, et invite chaque année les éditeurs d'un pays arabe.

Les bibliothèques, auxiliaires d'éducation. Qu'elles appartiennent au réseau Assabil, Clac et/ou au département de lecture publique du ministère, les bibliothèques manifestent une orientation très éducative : beaucoup de réceptions de classes, de groupes, d'aide aux devoirs, de travaux



Le Clac de Sin el Fil.

¹³. Le site ne s'affichant qu'en arabe, passer par : www.fanoos.com/info/dar_al_hadaek_group.html



© Pierre Tréballier

Les activités au Clac de Kfardebian.

manuels. Elles sont situées géographiquement dans des zones à forte densité scolaire. Ce positionnement est une volonté de la part du ministère, car le Liban est un pays où « les parents se saignent pour voir réussir leurs enfants ». Dès la sortie de l'école à 14h, les enfants se consacrent à leurs devoirs et il n'y a que peu de place pour la distraction.

Les bibliothécaires libanais doivent démontrer à leurs jeunes usagers que les ressources d'une médiathèque vont bien au-delà des informations qu'ils viennent rechercher dans un but scolaire. Les actions culturelles publiques sont donc très nombreuses : heure du conte, écoute musicale, souvent en partenariat avec le conservatoire de Beyrouth, ateliers découverte d'illustrations, défi lecture ou ateliers d'écriture sont proposés à partir de 7 ans. La bibliothèque de Sin el Fil propose aux jeunes lecteurs un ciné-club tous les vendredis soir. Des partenariats avec le Centre culturel français permettent de faire venir des intervenants étrangers. À Byblos-Jbeil, les jeunes lecteurs ont pu admirer les illustrations de Laurent Corvaisier et participer à des ateliers d'illustration « à la manière de ». En 2010, Assabil publie en collaboration avec le ministère de la Culture les *99 recettes pour donner le goût de lire*, assemblées par Nawal Traboulsi et Marie Rivière. Ce recueil a été distribué à toutes les bibliothèques scolaires et publiques. Chaque membre du groupe en a reçu un exemplaire en cadeau. Imposant recueil de fiches pratiques à la mise en page aérée, cet outil pédagogique destiné à aider

les bibliothécaires Jeunesse à préparer leurs accueils de classes précise en introduction, qu'« un enfant n'est pas qu'un élève... il n'a pas seulement besoin d'acquérir des connaissances et les livres jouent un rôle fondamental dans la construction de sa personnalité. »

Des bibliothécaires, travailleurs insaisissables. Les horaires d'ouverture sont d'une grande amplitude. En moyenne de 10 h à 18h tous les jours sauf le dimanche. Il existe un malaise dans la profession de bibliothécaire de lecture publique qui n'est pas reconnue par l'administration de tutelle. Un bibliothécaire de BCD est considéré comme un enseignant, un bibliothécaire de lecture publique comme un gardien de bâtiment public ! Mais ce manque de reconnaissance n'entame en rien le dynamisme et la motivation de nos collègues libanais, qui ne ménagent pas leurs efforts pour toucher les publics les plus éloignés. Le kotobus du réseau des bibliothèques publiques de Beyrouth dessert par exemple 1 500 élèves pour un total de 850 prêts par mois en moyenne. Et des initiatives originales voient le jour. À Hermel, les bibliothécaires partent dans les quartiers en périphérie de la ville avec des caddies. Ils s'installent l'été dans les jardins publics, l'hiver chez l'habitant pour faire le prêt et les animations.

Les bibliothécaires travaillent aussi à la mise en valeur de la langue maternelle, car dès la garderie, l'anglais et le français sont enseignés au détriment de l'arabe. C'est pourquoi les ouvrages pour

la jeunesse en langue arabe bénéficient d'une aide importante du ministère de la Culture, en coopération avec la France dans le cadre du FSP Lecture publique et Édition jeunesse.

Depuis 2006, de nombreuses actions ont ainsi été soutenues : dotations de livres en langue arabe pour les bibliothèques publiques partenaires, formations sur la littérature Jeunesse du monde en partenariat avec la BnF/CNLJ-La Joie par les livres, formations sur le conte dans la tradition arabe, appels à projet pour la création de nouvelles collections en arabe, soutien à la revue de critique de livres Jeunesse *Quira' at saghira*, soutien au premier Festival itinérant du livre Jeunesse libanais, soutien à la participation d'éditeurs libanais à La Foire internationale du livre Jeunesse de Bologne.

La *Children Library of AUB* (American University of Beyrouth) conserve par ailleurs dans ses réserves, bien rangés dans des compactus, des centaines de livres Jeunesse écrits en arabe. On y trouve un inventaire éclectique et de qualité diverse, où se mêlent fictions et documentaires, reflet des éditions en langue arabe pour la jeunesse d'hier et d'aujourd'hui. Mais les mesures de sécurité, mises en place après la guerre de 2006 par l'université, ne permettent malheureusement plus d'avoir accès à cette belle collection patrimoniale, que nous avons eu la chance de pouvoir consulter un moment.

Bien que leur statut professionnel soit encore peu considéré, l'ensemble des bibliothécaires rencontrés se sentent soutenus dans leurs actions par un ministère et un réseau de lecture publique dont les futurs projets (création de nouvelles bibliothèques dans la région de Jezzine, au sud du Liban, création d'une bibliothèque publique de 2 étages à Beyrouth...) signifient bien que l'ouverture – ne parlons pas de bataille ! – pour la lecture publique au Liban poursuit son chemin. *Inch Allah !*

Marie HÉDON, Virginie DHERS, Thierry BONNETY

Lire aussi dans *Bibliothèque(s)* :

- Nawal Traboulsi, « Liban : tant qu'il y aura des rêves », *Bibliothèque(s)*, n° 19, février 2005, pp. 62-63.
- Marie-Hélène Bastianelli, « Liban, un programme à l'épreuve du feu », *Bibliothèque(s)*, n° 30, décembre 2006, pp. 85-87.

Jean Tabet, militant intégral

Hommage à plusieurs voix

Que l'on déplore un essoufflement du militantisme ou qu'au contraire on décèle les signes de sa renaissance, la récente disparition de Jean Tabet, qui a marqué toute une génération de bibliothécaires – notamment à l'ABF – nous invitait à saluer en sa figure celle du militant accompli. Son combat pour la lecture publique n'était qu'un aspect d'un engagement inconditionnel plus large pour la liberté.

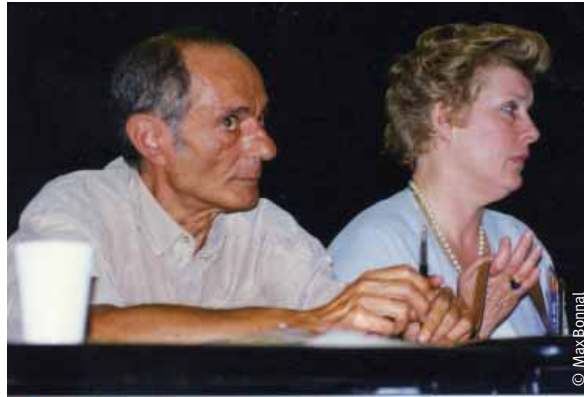
> Parcours d'un militant

Jean Tabet nous a quittés, trop tôt, le 1^{er} novembre 2011.

Né en 1940 au Maroc, Jean, dès sa jeunesse est passionné par les luttes des peuples notamment par les Brigades internationales et les résistants. Très jeune il décide de lutter aux côtés des peuples opprimés. Il mène de pair une vie de combat politique et une vie professionnelle engagées et sans compromission.

Un militant anticolonialiste et anti-fasciste. En rupture avec sa famille, il rencontre Medhi Ben Barka qui l'éveille à la lutte d'émancipation du peuple marocain, mais il n'a de cesse d'entrer en contact avec le FLN, ce qui se fit à l'occasion du procès Jeanson. En 1960, il est appelé pour effectuer son service militaire. Refusant de participer à une guerre coloniale, insoumis, il se réfugie au Maroc pour ne pas être envoyé en Algérie. Il est recruté dans le réseau Curiel et est envoyé en soutien de la lutte du peuple algérien. « Porteur de valise » chargé de transporter des fonds pour le FLN entre la France et l'Algérie, il doit à nouveau se réfugier au Maroc lorsque les Algériens de son réseau sont arrêtés. Après l'indépendance de l'Algérie, il continue à lutter dans le réseau Curiel jusqu'à son retour en France en 1964. Toute sa vie, il continuera à lutter auprès des mouvements de lutte des peuples et contre la montée des fascismes. Il a notamment participé activement à l'accueil des intellectuels algériens fuyant l'intégrisme avec le Comité international de soutien aux intellectuels algériens (Cisia). Face à la montée du Front national dans des villes du sud de la France, il est l'un des initiateurs du 1^{er} salon du livre antifasciste de Gardanne et des deux suivants. Il était aussi membre du comité de rédaction de la revue *Recherches internationales*.

Un militant du livre et de la lecture. C'est au Maroc qu'il commence à travailler dans



Jean Tabet et Catherine Trautmann, Orange, été 1997.

une bibliothèque. De retour en France, c'est comme bibliothécaire qu'il est recruté par la ville de Levallois-Perret pour l'établissement dont il deviendra le directeur. En 1969, il obtient le CAFB. Suite à un désaccord avec la municipalité qui refuse de protéger la bibliothèque – personnel et collections – contre le vandalisme et des atteintes physiques, il « descend » dans le sud de la France où il est embauché par la ville de Gardanne pour participer à la mise en place d'une politique de la lecture décidée par la nouvelle municipalité d'Union de la gauche. Il prend en 1986 la responsabilité du Centre régional de formation des bibliothèques à Marseille jusqu'à son départ de la profession « en claquant la porte ». Il participera à tous les combats menés par la profession en militant à l'ABF et à la CGT pour le développement de la lecture publique dans notre pays : mise en place des normes pour la construction ; reconnaissance d'un véritable statut pour les personnels des bibliothèques, et en particulier pour les employés de bibliothèque ; maintien de la gratuité, création du label « Ville lecture »... Il attachait beaucoup d'importance à la formation, la formation continue pour les personnels mais aussi la formation initiale (CAFB). Il a notamment participé à la création du DEUST des métiers du livre à Aix-en-Provence en 1986, puis de la licence. Il refusait un accès aux concours

sans diplôme professionnel et la dérive de la formation de l'Enssib qui, selon lui, formait plus « des ingénieurs et des managers » que des bibliothécaires en oubliant le cœur du métier : l'accès pour tous à la lecture.

Tous ceux qui ont travaillé à ses côtés ont apprécié son professionnalisme et son humanité. Jean, tu nous manques déjà.

Marie-Hélène BASTIANELLI

> Merci Jean !

C'était la fin des années soixante et nous nous retrouvions à l'ABF, au sein du GIF, créé comme un groupe exclusivement de « lecture publique » (contrairement aux statuts de l'association). Déjà fort actifs, sous la présidence de Guy Baudin, nous allions en accroître l'audience et en modifier les objectifs ! Comme tu le seras tout au long de ta carrière, clairvoyant et efficace, tu étais très présent dans toutes nos batailles !

Batailles ? J'ai lâché le mot – et c'est bien de cela qu'il s'agissait ! Une nouvelle génération arrivait à la tête des bibliothèques municipales de la banlieue parisienne, que l'on qualifiait volontiers à l'époque de « ceinture rouge de Paris » ; génération qui succédait à des animateurs dévoués de bibliothèques, dont la plupart n'avait aucune qualification professionnelle (67 % sans aucun diplôme, selon une enquête de l'ABF), ou pour quelques-uns uniquement le diplôme élémentaire de l'ABF (9 %). Et toi tu avais passé le CAFB – et prenais la direction de la toute nouvelle bibliothèque de Levallois-Perret : 820 m², que viendront bientôt compléter deux annexes. Je me souviens très bien de la visite que tu y as organisée pour le GIF, nous développant toute ta stratégie de conquête d'un nouveau public. Et t'affirmant comme responsable du choix des titres à acheter ou à promouvoir. Dans d'autres visites, tu aimais bien consulter le

fichier des collègues, pour te faire une idée de la richesse et de l'objectivité d'un fonds – objectivité qui pour toi résultait surtout de la présence d'orientations idéologiques différentes et du retour aux sources, aux fondamentaux. Tu prenais ainsi le relais de Josette Dumeix, une force tranquille qui nous venait de Bagnolet, bibliothèque publique exemplaire lors de son ouverture, en 1964.

Mais la bataille principale fut celle des moyens et des locaux. Et tu fus de ceux qui comprirent très vite que nous allions les obtenir dans un cadre local – contrairement au groupe de nos collègues qui attendaient de l'État une réforme de la lecture publique digne de la création de l'Instruction publique par Jules Ferry ! Notre orientation rejoignait celle des services de la

Direction des bibliothèques et notamment d'Alice Garrigoux, chef du service de la lecture publique¹. Et ton expérience a été précieuse au sein du « groupe de travail sur les bibliothèques municipales » qui élaborera des normes pour la construction des bibliothèques municipales (1975). Le préambule de ces normes souligne « l'effort sans précédent accompli par les municipalités ». La bibliothèque est l'équipement de base et de masse disions-nous alors à nos élus municipaux.

Entre 1970 et 1974 avaient été construites plus de 200 nouvelles bibliothèques municipales pour un total de plus de 100 000 m² ! (certes l'État avait subventionné ces équi-

pements, mais il n'avait fait aucun effort pour ses propres bibliothèques départementales : 9 000 m² construits). Mais, Jean, tu avais vite compris qu'on ne pouvait se contenter d'un dialogue sur le plan municipal et c'est à ton insistance que l'on doit de voir inscrit le développement des bibliothèques dans le « Programme commun » de la gauche.

Jean, tu n'étais pas de ceux qui ambitionnent de « faire carrière » ! Et pourtant, nous savons que le renouveau des bibliothèques te doit beaucoup et nous gardons en mémoire l'intelligence de tes initiatives, la rigueur de tes jugements et ta fidélité à tes engagements militants.

Jacqueline GASCUEL,
bibliothécaire à Malakoff (1964-69) puis Massy

1. Cf. *Bibliothèque(s)*, n° 28, « L'ABF a 100 ans », juin 2006.

Rina Sherman, *Jean Tabet. Une lueur d'espoir*, Label Kantoor, pour ACA LTFA, coll. « Voices. Rencontres avec des personnes remarquables », 2011, video HD, 90'.



Assis à la table de la cuisine, face à la caméra, Jean Tabet se raconte. Visage amaigri par la maladie, yeux de braises, regard droit, il déroule le fil d'une vie qu'il a conduit avec la même rectitude, celle d'un engagement pris très tôt et auquel il n'a jamais dérogé.

Né à Rabat en 1940, il a à peine deux ans lorsque sa famille fuit la « chasse aux juifs » pour gagner les États-Unis via Lisbonne où il restera deux ans avant de revenir au Maroc, puis de gagner la France à l'âge huit ans. Le bateau qui les avait amenés à bon port a été coulé par les Allemands lors de son deuxième voyage. Dès lors, Jean Tabet estime qu'il a jouté d'« une vie en plus ». Sans doute est-ce pour cela qu'il l'a vouée tout entière à la lutte des peuples pour l'indépendance et la défense des libertés. Formé dès la prime adolescence par ses lectures de Malraux, Sartre, Beauvoir et Koestler, son dégoût du stalinisme porte son intérêt vers les figures de Lénine et Trotsky, l'action des Brigades internationales de 1936 et la réflexion de *Socialisme ou barbarie*.

Retourné au Maroc, il n'a pas 15 ans lorsque la guerre d'Algérie se déclenche. En rupture avec une famille séparée et un père « très à droite » – franquiste, puis proche de l'OAS – il veut alors s'engager dans le combat pour l'indépendance algérienne. En 1959, Ben Barka lui confie des missions au Maroc. Il devient l'ami de Mohammed Boudia, d'Aquino de Bragança qui coordonne alors les luttes antifascistes, est en lien avec Ben Bella. Il intègre le réseau Curiel. Sa rencontre avec Henri Curiel en 1962 est décisive. Il plonge alors au cœur d'un mouvement international dont l'Algérie est avec Cuba la plaque tournante. Il y croisera Che Guevara, Amílcar Cabral et tous ces combattants de l'ombre qui œuvrent au vaste mouvement des luttes anticoloniales, du Portugal au Cameroun en passant par le Maroc, les Antilles, et l'Amérique latine.

Son itinéraire politique raconté en détail montre un homme libre dans l'âme, mais plongé au cœur d'une Histoire en train de se faire. C'est ainsi qu'il se désolidarise de Curiel lors de son virage prochinois, qu'il rejoindra le PCF aux seules fins de le réformer de l'intérieur, et qu'il le quittera lorsque son dirigeant d'alors enverra, à Vitry, les bulldozers contre un foyer de travailleurs maliens.

Conscient des dangers de l'engrenage, Tabet n'a pas voulu devenir un « révolutionnaire professionnel ». Se cherchant un métier, il deviendra bibliothécaire – une profession assez compatible avec ses engagements – après avoir été instituteur en Algérie. Il n'en dira pas davantage sur ce sujet, sinon qu'il ira former des professionnels au Mali, une autre façon encore de créer des liens avec les opposants à la dictature.

Il préférera décrire en détail les attendus de sa lutte contre tous les fascismes, y compris sous leur forme rampante, quotidienne, proche. Portant le diagnostic d'une sortie de la démocratie par l'Europe, il dénoncera le « racisme d'État » en France même, dans lequel il voit un renouveau de l'idéologie coloniale. Le fameux salon du livre antifasciste à Gardanne n'aura été que la traduction ponctuelle de ce long combat d'une vie.

La lueur d'espoir alors ? Ce sont les révoltes arabes de cette année. C'est la parole de Spartacus sur laquelle se conclut cet entretien : « *Je reviendrai et je serai des millions* ». PL



> Honneur à toi, Tabet !

Tes combats, nous ne les avons pas tous connus ni partagés, mais tu nous as poussés à porter ceux de notre métier, par ton engagement si impressionnant :

Le combat de la formation, à laquelle tu étais si attaché... Tu as sensibilisé des générations de collègues au rôle essentiel de la bibliothèque dans la cité, notamment dans la lutte contre l'illettrisme, en lien avec les actions et publications de Claudie Tabet, et toute la réflexion de Jean Foucambert, un des fondateurs de l'AFL, dans des colloques et au sein du CAFB ; tu as œuvré avec les bibliothécaires de comités d'entreprise, avec Simone Roche, Alain Pansu avec qui tu n'étais pas forcément d'accord et bien d'autres. Avec toi, et plus tard avec Jean Gattegno qui nous a tant apporté, nous nous sentions les « pionniers » d'une nouvelle histoire des bibliothèques.

À l'international, tu as beaucoup travaillé : en Afrique, au Sénégal, au Mali, au Niger, envoyé successivement par les différents ministères de la Culture ; au Portugal, avec Maria-José Moura, directrice du Livre et de la lecture, bien connue des congressistes de l'ABF, tu as eu un rôle vraiment déterminant pour l'implantation du réseau de lecture publique et la formation des personnels, pour l'accueil desquels tu as su nous mobiliser pour qu'ils découvrent aussi ce que des moyens, bien utilisés disais-tu, peuvent permettre aux bibliothèques, nous permettant ainsi une ouverture irremplaçable. Tu as envoyé certains collègues, comme Odile Simiand au Saharaoui, d'autres au Liban pour mettre en place des bibliothèques dans les camps de réfugiés, mais tu agissais aussi sur place. À Marseille, au CRFCB, avec tes collègues dont la précieuse Béatrice Coignet, nous avons vu ton exigence dans le recrutement des enseignants, le contenu de leurs cours et la sélection des candidats au CAFB : « Ont-ils la fibre ? », disais-tu.

Lors du chantier de l'évolution de la formation, tu as eu le souci qu'elle n'échappe pas aux professionnels et tu as travaillé étroitement avec Jean-Marie Bouvaist que tu admirais, dans la mise en place du DEUST et la création de l'IUT Métiers du livre ; par la suite, son évolution n'a pas été celle que tu souhaitais.

Le combat des statuts des personnels des bibliothèques, que tu as mené avec les syndicats ; leurs orientations, dont tu avais pressenti les effets négatifs, t'ont fait démis-

sionner de tes fonctions, car tu étais comme ça : entier et sans compromis. Mais resté très attaché au métier, tu continuais à te définir par lui : « Tabet, bibliothécaire », te présentais-tu à tes interlocuteurs, avec un accent de fierté.

Le combat de la profession tout entière, que tu as animé localement avec Simone Roche et bien d'autres, en particulier l'ABF d'abord au niveau régional puis national, pour la défense de nos responsabilités de bibliothécaires dans les acquisitions mais aussi pour la défense des bibliothèques et de leurs collections face aux attaques du Front National dans toute la France, et particulièrement dans les villes administrées par ce parti ou ses succédanés (encore au pouvoir à Orange et Bollène). En aidant le groupe régional ABF-Paca à organiser des journées d'étude pour connaître l'édition d'extrême-droite, à réaliser des bibliographies, qui, publiées par les Ateliers du livre, grâce à Janine Écochard, ont été diffusées à des milliers d'exemplaires, cela nous réjouissait... des bibliographies ! Tu as permis à tous les bibliothécaires de s'armer intellectuellement en faisant leur métier.

Simone de son côté, ayant sollicité des écrivains, a fait publier le recueil *Éclairer sans brûler* chez Actes Sud (dont une nouvelle de Franck Pavloff, *Matin Brun*, reprise par Cheyne, s'est depuis vendue à un million d'exemplaires !). Cet ouvrage est paru et a été diffusé juste avant le premier Salon du livre antifasciste en 1997.

Le combat anti-colonial et antifasciste. Soutenu par l'ABF nationale et régionale, la Ville de Gardanne, la Drac avec Jean-Jacques Boin, et bien d'autres partenaires, ce salon a été passionnant, avec ses tables rondes, ses débats faisant le lien avec ton engagement le plus ancien, celui de l'anti-colonialisme. D'autres salons ont suivi : à Martigues en 1999 avec Ensemble citoyens, animé par Dominique Eddi (devenu ton médecin, il t'a assisté jusqu'à la fin) ; à Givors en 2000, organisé par un collectif d'associations et Christian Massault. Une Université d'été « Les bibliothèques face aux extrémismes » montée par Béatrice Pedot de la FFCB, avec Anne-Marie Bertrand de Mémoires vives, François Rouyer-Gayette et Véronique Soulé de Fahrenheit 451, Dominique Panchèvre de l'agence d'Auvergne et l'ABF-Paca, des débats nombreux nous ont réunis, dans toute la France, de la Normandie aux Cévennes, pour sensibiliser

les élus ou les collègues à ce qui était parfois perçu comme une particularité du Sud. Tu as continué à nous interpeller, les idées brunes se banalisant, pour nous demander de ne pas baisser la garde et de ne pas attendre des résultats électoraux pour réagir, de continuer à « éclairer sans brûler » par la remise à jour des bibliographies, l'organisation d'autres salons, de continuer le combat. Nous nous le devons pour l'honneur de la profession. Pour cela et tout le reste, Salut, Jean !

Marie-Pascale BONNAL
Ancienne présidente ABF-Paca (1995-2000)

> Jean Tabet, bibliothécaire un et multiple

Jean Tabet était un homme multiple. Militant anticolonialiste qui prit tous les risques aux cotés de Ben Barka puis au service de la révolution algérienne. Combattant internationaliste qui n'a jamais cessé d'aider les démocrates de nombreux pays, sur place en Afrique ou en les hébergeant chez lui dans le sud de la France. Infatigable artisan de l'union de la gauche dans notre pays. Amoureux. Père. Et bibliothécaire.

Il fut tout cela à la fois, tout cela tour à tour ou en même temps et on ne comprendrait rien à Tabet bibliothécaire si on oubliait ces autres dimensions.

Je suis de ceux et de celles qu'il mit sur la voie des bibliothèques. S'il me convainquit de devenir bibliothécaire, ce fut justement pour ce principe qu'il incarnait : il n'y a pas d'un côté les grandes causes et les nobles combats et de l'autre la grisaille du quotidien. Donner à lire et mettre à disposition de tous le savoir, la culture, l'inépuisable « mentir vrai » de la littérature, voilà qui donne du sens à une vie. Jean nous a appris cela : le métier de bibliothécaire est politique au meilleur sens du terme.

Il avait le goût de la transmission chevillé au corps. Une véritable passion. Il y mettait tout son talent, toute sa puissance de séduction qui était grande. Nous le savons bien, nous, ses amis qu'il prenait à témoin de ses coups de foudre et de son plaisir de lire, plaisir qu'il n'avait de cesse de nous faire partager, comme il le faisait avec les lecteurs de sa bibliothèque. Là est sans doute le maître mot. Partager. Transmettre pour partager. Ça ressemble à un slogan politique. Normal, c'en est un.

Qu'on ne trouvera pas sur Facebook. Tabet se méfiait des dérives technologiques. Il fut même parfois excessif dans la critique de ce qu'il voyait comme une dénaturation du métier quand l'impératif technique lui semblait devenir plus important que les contenus, plus important que la médiation. Bibliothécaire à l'ancienne, en somme, mais uniquement sur ce point essentiel de la médiation et jamais dans la déploration ou la nostalgie. Finalement bien plus proche de François Bon que d'Alain Finkelkraut.

Que de réunions et de soirées passées dans la fumée bleue des Gauloises à élaborer des projets et des plans de développement pour les bibliothèques. Que d'énergie pour mener la « Bataille du lire ». Souvenons-nous : la France lanterne rouge de l'Europe pour le développement des bibliothèques publiques au début des années 1970. Il faudra écrire cette histoire. Bien sûr, d'autres noms apparaîtront, par exemple Josette Dumeix, Jacqueline Gascuel, Louis Yvert, mais on verra la part décisive qu'y prit Tabet, en particulier durant les années qui virent fleurir de nouvelles bibliothèques publiques à Levallois, à Montreuil, à Argenteuil, à Nanterre, etc., comme autant de signes annonciateurs du grand mouvement de modernisation des bibliothèques françaises qui allait enfin s'épanouir à partir de 1981 avec Jack Lang et Jean Gattegno.

De colloques en congrès, Tabet nous montra cent fois comment faire avancer les choses, expliquant pourquoi il fallait faire plus confiance à la volonté citoyenne des élus qu'à la vision technocratique des experts, se battant sans relâche contre toute censure d'où qu'elle vienne y compris quand c'était celle de son propre parti, confiant sans crainte de grandes responsabilités à des collègues encore bien plus jeunes que lui qui n'était pas si vieux, écoutant chacun et tirant le meilleur de chacun pour organiser le travail collectif. Je ne saurais dire tout ce que j'ai appris de Jean, tout ce que nous devons à Tabet. Professionnellement, une certaine idée du beau métier de bibliothécaire, politiquement, l'exigence démocratique portée au plus haut, humainement, l'attention à l'autre et l'amour de l'humain. Oui, Jean était multiple mais il fut aussi unique. C'est ainsi qu'il restera pour ses amis. C'est ainsi qu'il s'inscrit dans l'histoire récente et si riche des bibliothèques publiques de notre pays.

Gérald GRUNBERG
BnF

> « Se brûler pour éclairer »

Claire Castan : Il n'est pas facile d'évoquer indépendamment le militant anticolonialiste et antifasciste et le formateur, militant de la lecture publique tant ils ne faisaient qu'un.

Ramzi Tadros : Avec Jean, on n'avait pas le temps. Il fallait faire et, pour nous autres, faire avec. Comme si nous étions entrés dans les réseaux de la Résistance avec le livre, la lecture, les bibliothèques et la culture pour armes. Tout le reste n'était qu'instrument et accessoire.

CC : Je suis entrée au CRFCB l'année fatidique (1990-1991) annonçant la fin du CAFB et la création de la filière culturelle au sein de la fonction publique territoriale. Durant mon entretien de sélection et sortant d'un cursus universitaire, Jean n'a eu de cesse d'essayer de m'en dissuader, me disant à quel point je m'y ennuierais. Souvent il avait raison, même si heureusement le CAFB n'était pas que des heures d'enseignement.

RT : C'est en 1984 au début de mon travail comme bibliothécaire-adjoint que j'ai croisé Jean, je n'avais pas de formation professionnelle ; j'avais trouvé un tuteur, sans cadre formel, qui me transmettrait dorénavant la flamme du métier.

CC : On ne peut évoquer le formateur et lui rendre hommage en passant sous silence le rôle fondamental de Béatrice Coignet, son adjointe au CRFCB de Marseille. Bienveillants et exigeants, tels des parents, l'un s'assurant que notre tête serait bien faite et l'autre qu'elle serait bien pleine. Avec eux, les ultimes « fournées » des bibliothécaires militants de la lecture publiques étaient ainsi en préparation.

RT : Le CRFCB fonctionnait comme une ruche : formateurs de toutes catégories, professionnels du livre, militants de la lecture, fonctionnaires, etc. Tous convergeaient vers un seul but : transmettre et servir la cause. Certains cours pouvaient donner l'impression d'être plus proches du meeting que du cours magistral. L'équipe ne pouvait être formée que par des militants dévoués, agissant comme un seul « homme »...

CC : Souvent nous avons l'impression que Jean dispensait ses cours selon ses centres d'intérêt, ses coups de gueule et le catalogue et l'indexation n'en faisaient pas toujours partie. Là ne résidait pas, nous l'avons bien compris, la force du métier. L'autre richesse de son enseignement était aussi

le réseau de personnes qu'il savait pouvoir mobiliser pour nous.

RT : Il fallait apprendre l'art du choix ou plutôt l'art de trancher : choix des livres, choix des partenaires, etc. Sans trop de discours, mais de la pratique – une sorte de *praxis*. Mais pas n'importe laquelle, celle qui émancipe. Jean, c'est cela, le choix de l'émancipation.

Les techniques bibliothéconomiques sans politique pouvaient être une « sale manie ». Plus tard, il nous exhortera à passer les concours pour nous mettre alors à l'abri d'un monde du travail de plus en plus incertain, développant à cette occasion des arguments en total désaccord avec ses convictions. Après tout, on peut se tromper, on rectifiera, le tout était d'avancer en conscience. Nous n'avions pas le temps d'apprendre, mais juste le temps d'agir pour mieux apprendre. Pour ce faire, nous devions nous saisir de toutes les occasions, de tous les outils : un concours même si on avait un poste, une meilleure opportunité de travail quelle que soit la situation.

CC : Pour ma part, je lui suis redevable de la part la plus intéressante de cette formation (la politique), d'une certaine idée du métier – qui m'a conduite si près des bibliothèques sans jamais souhaiter vraiment y entrer –, de mon premier emploi en tant que chargée de mission Ville-Lecture (de 1991 à 2000) et de mes amitiés dans la grande « tribu Tabet ». Aujourd'hui, alors que le monde militant lui rend hommage dans plusieurs pays, il est légitime que celui des bibliothécaires s'y associe.

RT : Mieux agir, mieux apprendre pour mieux choisir et mieux combattre l'ignorance, donner des « armes » aux citoyens pour conquérir la liberté et instaurer l'égalité pour tous, ici et là-bas.

Claire CASTAN, chargée des auteurs et de la vie littéraire à l'ArL Paca

Ramzi TADROS, responsable de l'association Approches Culture et territoire(s), Marseille.

Maryse Souchard, Benamar Mediène, Jean Tabet (dir), *Fascismes d'hier et d'aujourd'hui*, Éd. de l'Atelier/Salon du livre antifasciste de Gardanne, 1998, 208 p., ISBN 2-7082-3403-X

Maryse Souchard, Benamar Mediène, Jean Tabet, Sandrine Néel (dir), *Culture et antifascisme*, Le Temps des cerises, 1997, 108 p., ISBN 2-84109-150-3

Les bibliothèques et l'intégration

77^e conférence de l'Ifla, 13-18 août 2011, Porto-Rico

Leur vocation à l'universalisme fait des bibliothèques un lieu légitime pour favoriser l'insertion sociale. Les bibliothèques sont toujours plus nombreuses de par le monde à l'inclure dans leurs missions. De la Croatie au Guatemala en passant par la Norvège, voici trois exemples à méditer.

Rien de plus passionnant que d'être bibliothécaire aujourd'hui : il n'y a jamais eu autant de données à collecter, à classer, à rendre accessibles, ni sans doute autant de questions sur les missions des bibliothèques et donc de défis à relever. L'interopérabilité des données, les droits sur la propriété intellectuelle, les formats, la sauvegarde des données numériques... des professionnels s'activent à résoudre les problèmes liés au matériau de base de nos métiers : l'information. La fin de l'hégémonie du papier nous a propulsés dans un univers complexe, à évolution rapide, au sein duquel les solutions doivent être partagées, ou harmonisées au niveau mondial. *Think global.*

Ce travail considérable a pour destinataires les publics, les gens, vous, moi, nos descendants...

Plus les changements sont rapides, plus les inégalités s'accroissent. Les individus, groupes, ethnies, en situation de faiblesse ou de handicaps n'ont en effet pas les moyens, ou les capacités, de s'adapter aussi rapidement que les autres et de s'approprier les outils, les informations, dont ils auraient besoin. La société, ses codes, leur deviennent opaques. Ils sont alors en situation d'exclusion.

Dans le processus d'insertion sociale, les bibliothèques sont des acteurs naturels. Elles ont le savoir-faire qui leur permet de mettre à disposition des personnes en situation d'exclusion des informations dont elles ont besoin, elles sont le lieu légitime, de par leur vocation à l'universalisme, pour la mise en évidence des richesses du multiculturalisme.

Encore faut-il qu'elles soient légitimes aux yeux des publics qu'elles souhaitent servir, ce qui implique le soutien de leurs autorités de tutelle et la mise en place de partenariats solides avec des structures, des associations intervenant auprès de ces mêmes publics. *Act local.*

Pour illustrer la diversité des missions des bibliothèques, les moyens qu'elles trouvent sur le terrain pour répondre aux besoins des plus démunis, la dimension politique et sociale que peuvent prendre les actions menées dans et par les bibliothèques, trois démarches sont exposées ici, telles qu'elles ont été présentées au congrès de Porto-Rico : celles de la bibliothèque publique de Koprivnica, en Croatie, des bibliothèques norvégiennes, et la proposition d'un centre de documentation pour la Casa del Migrante à Ciudad Guatemala.

> La bibliothèque contre les exclusions : Fran Galović à Koprivnica, Croatie

Un lieu de ressources pour tous. Koprivnica, ville de 32 000 habitants, est située au nord-est de la Croatie, au sein d'une région très industrialisée. Sa bibliothèque compte 22 employés et propose à ses 8 500 adhérents, sur plus de 1 000 m², 139 000 documents, 110 abonnements, et 17 ordinateurs, le tout gratuitement.

La bibliothèque a inscrit l'insertion sociale dans ses missions, ses objectifs et ses valeurs, et a pris pour slogan ce qui se résumerait en français par : « La bibliothèque : un lieu de ressources pour tous ». Avec l'aide d'associations, de services sociaux, de professionnels de l'enfance, les bibliothécaires ont identifié des groupes de personnes en difficulté, ou, comme le disent les Anglo-Saxons « *with special needs* » (avec des besoins spécifiques) – pour des raisons d'appartenance ethnique, de condition sociale, d'âge, de maladies physiques ou mentales, de handicaps, de chômage, d'illettrisme. Ils ont conçu des programmes intégrant ces groupes à des publics classiques, afin de les sortir de leur isolement et de sensibiliser la population de la région à leur existence et à leurs besoins.

À la bibliothèque Fran Galović, cinq groupes font l'objet de programmes spécifiques :

les mal voyants, les personnes souffrant de handicaps physiques ou mentaux, les personnes âgées ; les demandeurs d'emploi et les Roms.

Ce sont les actions de la bibliothèque en direction de ce dernier groupe que nous évoquerons ici.

Les Roms : l'intégration à petits pas. Les Roms font partie des minorités nationales de Croatie qui représentent près de 10 % de la population (4,4 millions). Selon la loi constitutionnelle sur les droits des minorités de 2002, les minorités jouissent de droits spécifiques, dont celui d'utiliser leur langue en privé et en public, de recevoir un enseignement dans leur langue, dispensé par des enseignants spécialisés, et de conserver leur autonomie culturelle.

Mais contrairement à d'autres minorités présentes à Koprivnica, les Roms sont très mal intégrés et profitent peu des droits que leur octroie la loi. Rejetés aux confins de l'agglomération, ayant conservé leurs modes de vie traditionnels, ils souffrent d'une grande pauvreté et n'ont souvent pas les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école.

Pour remédier à cet état de fait et parce que « la protection des minorités fait partie intégrante de l'ordre démocratique » en Croatie, le problème rom est une des priorités de l'Agenda 21 de la ville de Koprivnica. Ce programme, incluant divers acteurs dont les bibliothécaires, prévoit une amélioration sensible des conditions de vie de la population rom – environ 300 personnes – d'ici à 20 ans.

Dans le cadre de l'Agenda 21, et dans le but de sensibiliser la population à la culture rom, la bibliothèque a entrepris, depuis 2000, de mettre en valeur la culture rom par l'organisation d'expositions. Elle célèbre en outre, depuis 2003, la Journée internationale des Roms, le 8 avril, en mettant en place à l'intention des enfants

et des adolescents roms et non-roms des rencontres autour de la culture rom : rencontres littéraires, débats autour des droits des enfants, ateliers sur l'histoire, la langue, l'art – musique, danse, poésie.

Jusqu'à présent, plus de 500 enfants, roms ou non, ont participé à ces manifestations organisées en partenariat avec les associations roms et les écoles primaires de la ville et de ses environs. En 2007, la bibliothèque

a développé un fonds rom, faisant l'acquisition de 130 documents jeunesse et adultes, fictions et documentaires, sur les thèmes relatifs à la culture rom. Compte tenu du peu d'ouvrages en langue rom, ce fonds constitue une précieuse contribution à la promotion de l'identité rom et un enrichissement pour tous.

En 2010, consciente que tous les acteurs amenés à intervenir dans la vie des enfants

roms n'avaient jamais l'occasion de partager leurs expériences ni d'unir leurs efforts, la bibliothèque organisa une table ronde réunissant une trentaine de personnes – enseignants, bibliothécaires, représentants d'associations roms, travailleurs sociaux et élus locaux. L'objectif de cette rencontre était de trouver des moyens simples, quotidiens, d'aider les enfants roms à s'intégrer à la société croate sans les

PUBLICS MULTICULTURELS, INFORMATION ET INTÉGRATION

À Porto Rico, territoire à double culture hispanique et américaine, la conférence a abordé cette année la question de la maîtrise de l'information pour les publics multiculturels des bibliothèques publiques et universitaires. Quelle importance représente la maîtrise de l'information pour les populations étrangères, immigrantes ou indigènes ? Quels sont leurs besoins et quel rôle peuvent tenir les bibliothèques¹ ?

Dans le contexte universitaire, l'accueil des étudiants étrangers n'est pas un fait nouveau. Mais l'intérêt de ces comptes rendus d'expériences est de montrer que la maîtrise de l'information est aussi affaire de culture. Que ce soit les étudiants navajos à l'Université du Texas à Austin, les étudiants maoris à Palmerston en Nouvelle-Zélande ou les Indiens raramuris à l'Université de Veracruz, ces publics n'utilisent pas les bibliothèques ni leurs ressources². Les difficultés linguistiques, le niveau universitaire et la fracture numérique expliquent en partie cette attitude, mais pas entièrement. Il s'agit alors, par des formations spécifiques qui s'appuient sur leur modèle culturel, de répondre à leurs besoins méthodologiques et ainsi d'améliorer l'intégration et le taux de réussite : recours au bilinguisme, transmission par tradition orale et visuelle, importance des relations interpersonnelles, respect des valeurs sociales.

Côté bibliothèques publiques, les expériences présentées décrivent des approches différentes. La bibliothèque publique de Santa Ana en Californie a mis en place un programme d'aide à la maîtrise de l'information comme outil d'intégration pour les adultes d'origine hispanique dont l'anglais est la langue seconde. « La maîtrise de l'information est cruciale pour aider la population immigrante adulte à comprendre la culture de leur nouveau pays et pour qu'ils deviennent des membres avertis de leur nouvelle communauté³ ». En Norvège, les bibliothèques publiques de Drammen⁴ organisent des ateliers informatiques pour les adultes seniors et immigrés. Les attentes des usagers sont très concrètes. Démarches de santé et de recherche d'emploi, procédures bancaires et réservations de billets de voyage en ligne... En Turquie, ce sont les mêmes constats : ces besoins sont confirmés par l'enquête menée à Ankara en 2010 auprès de 77 personnes appartenant aux communautés étrangères des immigrants (la Turquie est un pays d'immigration provisoire importante)⁵. Les résultats visent à aider les bibliothèques publiques à construire leurs programmes de formation à la maîtrise de l'information pour faciliter l'intégration sociale des nouveaux arrivants.

C'est une autre démarche qui se met en place à Kansas City dans le Missouri⁶. L'objectif est de partir des pratiques sociales préexistantes en matière de production et d'utilisation de l'information pour adapter l'offre des bibliothèques à d'autres publics, comme la population latino de la ville. Avant d'être étudiant et émigré, chaque individu faisait un usage multiple de l'information. Il ne faut pas en faire table rase mais plutôt remédier au divorce entre les contenus standards de maîtrise de l'information et le contexte social des nouveaux arrivants. En effet, il y a un écart entre l'offre de la bibliothèque où une grande masse d'informations – le plus souvent textuelles – sont organisées et structurées, alors que leurs usages moins traditionnels privilégient l'affichage et le visuel, l'échange et l'interaction personnelle en face à face. Aux bibliothèques de s'adapter : la maîtrise de l'information n'est pas à sens unique mais un chemin à double sens.

Agnès COLNOT
SCD Rennes-1



1. Le programme complet de la conférence est accessible en ligne (en français) : www.cffla.asso.fr/conferences/portorico/programmesanjuan.htm. Pour ce sujet, voir la session n° 94.

2. Lorie Roy, Spencer Lilley, Virginia Luehrsen, « *Indigenous cultural models in information literacy delivery including programmes for Maoris and Pasifika students at New Zealand university* ». En ligne (en anglais) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-roy-en.pdf> ; Javier Tarango, Patricia Murguía, Jesús Lau, « *Indigenous Raramuris as University students: challenges for information literacy* ». En ligne (en anglais) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-tarango-en.pdf> (en anglais).

3. Milly C. Lugo, « *Usted y su biblioteca (Vous et votre bibliothèque) : un programme d'aide à la maîtrise de l'information pour adultes en anglais seconde langue* ». En ligne (en français) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-lugo-fr.pdf>

4. Tord Høivik, « *Digital training supports the social integration of immigrants in Norway* ». En ligne (en anglais) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-hoivik-en.pdf>

5. Esin Sultan Oguz, Serap Kurbanoglu, « *Strengthening social inclusion in multicultural societies through information literacy* ». En ligne (en anglais) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-oguz-en.pdf>

6. Denice Adkins, Brooke Shannon, « *Information literacy is a two-way street* ». En ligne (en anglais) : <http://conference.ifla.org/sites/default/files/files/papers/ifla77/94-adkins-en.pdf>



La Deichmanske Bibliotek, Oslo, Norvège.

couper de leur culture. Le défi était de taille. Ces enfants, issus de milieu défavorisé, arrivaient à l'école en ne possédant ni les codes ni la langue de la majorité croate et étaient immédiatement stigmatisés et rejetés, ce qui favorisait le repli identitaire de leur communauté. Pour relever ce défi, il fut décidé, entre autres mesures, que de nouvelles approches pédagogiques devaient être mises en place dès l'école maternelle de manière à faciliter l'adaptation des enfants roms au milieu scolaire et de favoriser leurs échanges avec les enfants d'autres cultures, notamment en les amenant à fréquenter la bibliothèque, lieu d'apprentissage informel. Ces programmes, ces initiatives, ces bonnes volontés sont lents à porter leurs fruits. Néanmoins, on peut juger de leur impact en observant le comportement des enfants roms à la bibliothèque. Sur 75 enfants roms inscrits, une douzaine fréquente la section jeunesse quotidiennement. Après l'école, en attendant le bus qui les ramènera chez eux, ils jouent sur les ordinateurs, lisent des revues, empruntent des DVD, parfois même des livres ! Ils y retrouvent leurs condisciples non-roms, et ces visites en bibliothèque les aident à prendre confiance en eux.

La bibliothèque n'a pas, aujourd'hui, les ressources qui lui permettraient de participer plus activement à la formation des jeunes roms : ateliers multimédia, aide aux devoirs, etc., mais de tels projets existent, qui ne pourront aboutir qu'avec l'aide de spécialistes et des associations roms.

> Services spécifiques pour les femmes migrantes dans les bibliothèques norvégiennes

Rappel du contexte norvégien. La Norvège compte 4,9 millions d'habitants, dont 11,4 % sont issus de l'immigration. Venant de 215 pays différents pour travailler, étudier, retrouver de la famille, échapper à des mesures répressives dans leur pays, ils sont présents dans l'ensemble des 430 municipalités du pays.

L'intégration des populations immigrées est, en Norvège, une des priorités des politiques publiques¹. Chacun, quels que soient

1. Cf. Tom Kappfjell, « En tournée au pays des Sâmes. La culture sur quatre roues », in *Bibliothèque(s)*, n° 55, « Pays nordiques », mars 2011, pp. 46-49 et dans le même numéro : Svein Arne Tinneland, « Politique d'État et autonomie communale », pp. 21-23.

ses origines, sa religion ou son sexe, a les mêmes droits et les mêmes devoirs au sein de la société.

Un des préalables à la participation à la vie de la cité est la maîtrise de la langue. Depuis septembre 2005, tout immigrant adulte doit suivre un programme de 300 heures d'initiation au norvégien et au fonctionnement de la société.

Des bibliothèques pour les immigrants. La fréquentation des bibliothèques est considérée, en Norvège, comme un baromètre culturel fiable.

- 51 % des Norvégiens fréquentent les bibliothèques.
- Les femmes sont plus nombreuses que les hommes parmi les usagers des bibliothèques.
- Les enfants et les adolescents sont les publics les plus nombreux.
- Parmi les populations immigrées, dans les grandes villes, les hommes sont plus nombreux à fréquenter les bibliothèques que les femmes.

Quand, dans les années 1960, la Norvège a connu les premières vagues d'immigration, la

bibliothèque publique d'Oslo prit l'initiative d'acquiescer des documents en urdu, en arabe, en turc. Peu à peu, d'autres bibliothèques, à travers le pays, ressentirent la nécessité d'acheter des livres en langues étrangères. En 1996 fut créée, au sein de la bibliothèque Deichmanske, à Oslo, la Bibliothèque multilingue. Cette section, qui dessert l'ensemble du pays, a trois fonctions :

- être un centre de ressources et de conseils pour les bibliothécaires norvégiens qui ont développé des services en direction des réfugiés, des demandeurs d'asile et des immigrés ;
- acquiescer et cataloguer les documents en langue étrangère ;
- faire du prêt de documents à distance pour les réfugiés, les demandeurs d'asile, les immigrés.

Les partenaires privilégiés de la Bibliothèque multilingue sont :

- les bibliothèques municipales, les bibliothèques scolaires, les bibliothèques d'hôpitaux et de prisons ;
- les professionnels de l'enfance ;
- les publics désireux d'apprendre une langue étrangère.

Le rôle des bibliothèques dans la vie des populations immigrées. À partir de ces constats, les bibliothèques tentent, par le biais de l'Association des bibliothèques norvégiennes, de trouver des solutions pour améliorer la situation des populations immigrées dans différents domaines de leurs vies :

- Que peuvent faire les bibliothèques pour accroître les chances des femmes immigrées sur le marché du travail ?
 - Rassembler les offres d'emploi, fournir des informations adaptées.
 - Organiser des cours d'informatique, de bureautique, pour les femmes immigrées.
- Quelle part peut prendre la bibliothèque dans l'éducation des immigrants et de leurs enfants de manière à favoriser leur ascension sociale et permettre aux jeunes gens, comme aux jeunes filles, de faire leurs propres choix ?
 - L'initiation précoce au livre et à la lecture favorise le goût pour les études : les bibliothèques ont des partenariats très fructueux avec les jardins d'enfants.
 - L'aide aux devoirs en ligne est très populaire auprès des garçons issus de l'immigration.

• Comment lutter contre la ségrégation dans les zones urbaines ?

- Une étude suédoise a indiqué que les immigrés appréciaient d'avoir à faire à des professionnels d'origine non européenne. Il convient donc de prendre des mesures pour favoriser l'embauche de personnel issu de l'immigration.
- À l'instar des Danois, inviter les jeunes parents immigrés à inscrire leurs nouveaux nés à la bibliothèque.

• Sur quelles valeurs partagées fonder la société multiculturelle norvégienne ? Comment emporter l'adhésion du plus grand nombre à ces valeurs ?

- La société multiculturelle norvégienne doit se consolider autour des valeurs universelles que sont le respect de l'autre, la démocratie, l'égalité des chances, l'engagement et la responsabilité de chacun vis-à-vis de tous. Les bibliothèques peuvent organiser des expositions, des conférences, des débats autour de ces valeurs.

Les femmes issues de l'immigration et les bibliothèques. Les femmes issues de l'immigration se sentent très vite à l'aise dans les bibliothèques norvégiennes, qui jouent un rôle important dans leur vie quotidienne. Elles y viennent en famille, pour se détendre, y travailler, acquiescer des connaissances, des savoir-faire, et pour y retrouver des amies. C'est un lieu qui leur permet de s'intégrer dans la société norvégienne et de rester en contact avec leur culture d'origine.

• Quels projets, quels services les bibliothèques peuvent-elles développer à leur intention ?

- Les bibliothèques de jardins d'enfants : ces petites bibliothèques sont installées au sein des écoles maternelles, pour permettre aux enfants et à leurs parents un accès aussi simple que possible au livre et à la lecture.
- Ce que l'on appelle les cafés linguistiques tendent à devenir de plus en plus communs dans les bibliothèques publiques de Norvège. Recrutées par le biais d'associations, d'organismes, de services municipaux, les participantes, issues de pays souvent très différents, sont invitées à pratiquer le norvégien à la faveur d'ateliers permettant à chacune de faire découvrir sa culture,

ses spécialités culinaires..., d'échanger autour de livres adaptés au niveau des participantes, de jeux, de recherches sur Internet...

Les statistiques indiquent que les femmes immigrées sont de fidèles usagers des bibliothèques, fait remarquable quand on sait qu'elles sont souvent issues de cultures où les femmes ne prennent pas de temps pour elles. Pour autant, les bibliothèques ont encore, dans l'accueil qu'elles leur réservent, des marges d'amélioration. Si les bibliothèques sont des lieux de rencontre, d'apprentissage, d'échange, elles peinent encore à mettre en valeur comme elles le devraient la richesse des cultures de ces femmes, l'étendue de leurs talents.

Ces deux exemples, croate et norvégien, ont de nombreux points communs : les bibliothèques, portées par les valeurs humanistes de leur pays, œuvrent, au sein d'un réseau de partenaires, à l'amélioration du sort des minorités pour le bien du plus grand nombre. Les moyens dont elles usent sont sensiblement les mêmes, comme on l'a vu. La grande qualité des bibliothèques est leur souplesse. Leur double fonction de lieu de ressources et de lieu de vie permet à chacun de s'y sentir libre, libre de se détendre, d'en utiliser ou non les ressources, de demander ou non de l'aide, de développer des liens non contraignants...

> **Projet d'un service d'information de survie pour les femmes migrantes à Ciudad Guatemala**

C'est cette double qualité de lieu de vie (de refuge) et de ressources que cherche à créer, au Guatemala, Nora Dominguez Rodriguez, étudiante en bibliothéconomie, en voulant développer un centre d'information de survie à destination des femmes migrantes au sein de la Maison de l'immigration (Casa del Migrante) Scalabrini à Ciudad Guatemala, sur le modèle des services pour immigrants mis en place par certaines bibliothèques espagnoles.

Contexte géographique et sociétal.

Les Casas del Migrante ont été créées par les missionnaires de San Carlos Scalabrinianos, congrégation fondée en 1887 par le père Scalabrini, dans le but



Casa Del Migrante Tecúm Umàn, Guatemala.

d'aider les immigrants italiens à s'installer en Amérique latine.

La Casa del Migrante de Ciudad Guatemala, toujours gérée par l'ordre, fournit un toit, de la nourriture, des vêtements, des chaussures, une aide juridique et spirituelle aux migrants. Ciudad Guatemala est un carrefour. S'y croisent des Guatémaltèques ayant quitté leur campagne pour venir « se placer » à la ville ou continuer leur chemin vers Mexico ou les États-Unis, des migrants d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud, tentant eux aussi de rallier l'Amérique du Nord, et enfin des Guatémaltèques qui reviennent au pays après une tentative d'émigration malheureuse.

Parmi ces migrants, près de la moitié sont des femmes, dont les droits sont plus souvent niés ou bafoués que ceux des hommes.

Au Guatemala, quelques organismes et associations défendent la cause de femmes, dont la Asociación de Mujeres Tierra Viva qui a ouvert un centre de documentation autour des quatre thématiques suivantes : la représentation des femmes dans la société guatémaltèque, la sexualité et la contraception, le droit à l'éducation et la lutte contre les violences faites aux

femmes. Mais ces structures n'ont pas vocation à répondre aux besoins spécifiques des femmes en situation d'émigration ou d'immigration.

Exemples de services en bibliothèques à destination des migrants. Pour élaborer son projet, Nora Dominguez Rodriguez a étudié plusieurs bibliothèques ayant développé des services à destination de migrants en Espagne et aux États-Unis. Elle a identifié cinq types d'approche :

- mise en avant du multiculturalisme, avec des collections et des services à destination des différentes communautés présentes sur le territoire ;
- création de services spécifiques pour les migrants en transit – préparation à la langue, aux usages, de leur pays de destination ;
- mise en place, au sein de la bibliothèque, de services juridiques veillant à la défense des droits des migrants ;
- mise en place de services en lien avec le pays d'origine pour assurer des conditions de retour digne ;
- mise en place de services d'information « de survie » à destination des publics en difficultés.

Dans les régions autonomes d'Espagne, les bibliothèques publiques ne se considèrent pas seulement comme des centres de ressources documentaires, mais également comme des lieux d'échange entre personnes ou groupes de personnes d'âge ou de condition sociale et ethnique différents.

En Californie, les bibliothèques voient la culture des immigrants comme une richesse nouvelle que ceux-ci, en s'intégrant à la société américaine, doivent préserver pour l'enrichissement du plus grand nombre. La bibliothèque de Santa Monica, comme la bibliothèque de Queens, sont réputées pour leurs portails, leurs collections et leurs services multiculturels².

L'accueil, l'accessibilité à l'information, l'acceptation de l'autre et de ses caractéristiques, de ses besoins, font partie des missions des bibliothèques, entre leurs murs et partout où elles peuvent toucher les publics dont elles souhaitent prendre en compte les besoins en information.

2. Lucile Pellerin de la Vergne, « Autumn in New York, take 1 », *Bibliothèque(s)*, n° 37, mars 2008, pp. 68-69.

LITTÉRATIE ET LECTURE

LE COMITÉ PERMANENT POUR L'ALPHABÉTISATION ET LA LECTURE DE L'IFLA À PORTO-RICO

J'ai intégré le Comité permanent pour l'alphabétisation et la lecture cette année avec le parrainage de l'ABF, cette section m'intéressait particulièrement à cause du taux d'illettrisme élevé à la Réunion (20 % environ). J'ai découvert que cette situation n'était pas réservée à une catégorie de pays mais que les pays les plus avancés étaient confrontés à de semblables problèmes.

Avant le congrès, la section a publié sa newsletter, avec pour commémorer les 15 ans du comité permanent, un texte de John Y. Cole (Bibliothèque du Congrès) ancien président de la section. Retraçant l'histoire de la section, il y décrivait les étapes qui l'ont menée à ce qu'elle est aujourd'hui, avec la prise en compte par les Nations Unies de l'importance du rôle des bibliothèques dans la lutte contre l'illettrisme et pour la littératie. Signalons aussi qu'en marge du congrès, Lesley Farmer et Ivanka Stričević ont publié les recommandations de la section : « *Utiliser la recherche pour promouvoir la littératie et la lecture dans les bibliothèques : recommandations à l'attention des bibliothécaires*¹ ».

Pendant le congrès, la section a été très affairée avec pas moins de trois réunions formelles des groupes de travail pour la préparation des projets futurs ainsi que pour le programme du prochain congrès. Au cours de la première réunion, Leikny Haga Indergaard (Norvège) a été élue présidente de la section en remplacement de Ivanka Stričević (Croatie) qui reste membre.

La séance de la section « Les bibliothèques au-delà de la décennie de la littératie des Nations Unies », sur le mode d'un *speed dating*, a remporté un beau succès. Après un discours-programme de Janis Karlins (Unesco) – affirmation de la pertinence des bibliothèques dans le cadre du développement de la littératie des sociétés, appel à la construction de sociétés ouvertes et plurielles, de sociétés du savoir, et préconisation du nécessaire développement d'une littératie complète de la société tant du point de vue de l'information que du numérique –, les douze intervenants de tous les continents ont présenté leurs communications à plusieurs reprises à des groupes différents². Depuis le congrès de Porto-Rico, la section a aussi participé au symposium de Tunis (21-23 septembre 2011) intitulé « La lecture, lien entre les générations, vers une société plus solidaire ».

Linda KOO SEEN LIN
médiathèque de Saint-Pierre, La Réunion



NB : Appartenir au comité permanent « Alphabétisation et lecture » pose au départ le problème de la traduction du terme « literacy ». Après avoir essayé « alphabétisation » et « lutte contre l'illettrisme », il a semblé plus aisé d'adopter le terme « littératie » que l'OCDE définit comme « l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités. »

1. Consultable en ligne et téléchargeable (en français) : www.ifla.org/files/hq/publications/professional-report/127.pdf

2. À découvrir sur le site de l'Ifla (certaines sont traduites en français) : <http://conference.ifla.org/ifla77/programme-and-proceedings-day/2011-08-15>



Casa de los migrantes, Tijuana, Mexique.

Projet d'ouverture d'un centre d'information pour les femmes à la Casa del Migrante. La Casa del Migrante est un lieu de refuge et de repos, de rencontre et de ressources, pour les femmes migrantes de

Ciudad Guatemala, qui vivent dans la peur, en retrait de la société, souhaitant cacher leur condition d'étrangères et de migrantes. Il serait donc logique que le centre d'information de survie pour les femmes migrantes s'installe dans les murs de cette institution où leur serait offerte la possibilité de prendre connaissance de leurs droits, sans contraintes horaires, d'acquiescer des connaissances sur leur pays d'origine, de

transit ou de destination. La Casa propose déjà un service d'aide juridique et légale, que pourrait renforcer le centre d'information de survie pour les femmes en créant un fonds à destination des avocats et des

migrantes qui souhaitent assurer elles-mêmes leur défense. Autre avantage de cette localisation : la Casa del Migrante entretient des liens avec des associations de migrants dans les pays d'origine et de destination des migrants.

Développer des services d'information spécifiques pour les migrants est devenu un impératif social incontournable compte tenu des grands mouvements migratoires que connaît notre époque. Avoir accès à l'information est une condition de survie. C'est à travers l'information que chaque individu peut s'adapter à son environnement et donc prendre des décisions et adopter les comportements les plus appropriés en famille, en société, dans la rue, dans la bibliothèque ou à l'université.

Cécile TRÉVIAN
BM de Saint-Quentin-en-Yvelines



Capricci, par nécessité

Des films, produits, distribués, édités en DVD et depuis 2007 des livres, des collections singulières, une revue, et une cote d'amour. En peu de temps, Capricci a ouvert de nouveaux espaces pour voir et penser le cinéma dans ses œuvres et à partir d'elles. Avec une puissante force de conviction, à quoi tient-elle ? Entretien avec Emmanuel Burdeau, co-fondateur de Capricci et directeur littéraire.



Jia Zhang Ke, Emmanuel Burdeau et Bertrand Bonello, Festival international du film, la Roche-sur-Yon, octobre 2011.

• Sur quel constat, de quel désir sont nées les éditions Capricci ?

Il y a deux réponses à cette question.

La première est que, en décidant de devenir éditeur de livres de cinéma, Capricci n'a fait que remonter à sa source. La société fut en effet créée, en 1999, par quelques personnes qui écrivaient aux *Cahiers du cinéma* ou s'approprièrent à le faire : Thierry Lounas d'abord, ensuite François Bégaudeau et moi-même. S'il s'agissait alors d'essayer d'aider des auteurs chers aux *Cahiers* connaissant

des difficultés grandissantes à produire et à distribuer leurs films – les Straub, Pedro Costa... –, il était aussi logique que nous finissions par nous rapprocher de la critique d'où nous venions en devenant éditeur.

La seconde est inverse, si j'ose dire : il s'est agi pour nous – Thierry Lounas, qui dirige Capricci, Camille Pollas, responsable des éditions, et moi-même – de faire de la critique différemment. De deux manières :

– parce que dans la continuité d'une activité de production

et de distribution ; à titre d'exemple, le livre d'entretien avec Monte Hellman, *Sympathy for the Devil*, a paru en même temps que la sortie de son nouveau film, *Road to Nowhere*, distribué par Capricci ;

– en changeant un peu notre fusil d'épaule par rapport à ce que les *Cahiers* nous avaient appris. C'est-à-dire, non exhaustivement : favoriser les auteurs américains ou anglo-saxons, volontiers négligés par la France (Hoberman, Jameson, Agee, Žižek, Pomerance...) ; recueillir

les textes de grands critiques français un peu oubliés (Delahaye, Moullet, Skorecki) ; publier des entretiens au long cours, dans lesquels les expériences existentielles importent autant que celles des films (Herzog, Moullet¹, Apatow...) ; aux monographies, préférer des approches plus transversales, plus surprenantes (je pense par exemple à l'essai de Jean Narboni sur *Le Dictateur, ... Pourquoi les coiffeurs ?*) ; essayer de faire bouger – un peu – la frontière

¹. Cf. *Bibliothèque(s)*, n° 45, juillet 2009, p. 30.

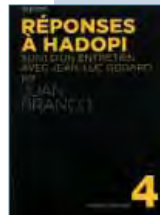
COLLECTION « ACTUALITÉ CRITIQUE » – L'ANNÉE 2011

De petits livres de 96 p. qui, l'un après l'autre, avec un remarquable souci d'écriture, de clarté, de concision, quadrillent l'espace contemporain en questionnant selon ses axes essentiels, création, techniques, usages, les nouveaux enjeux de la cinéphilie. Une collection à suivre comme une série policière. Aperçu des publications de l'année.



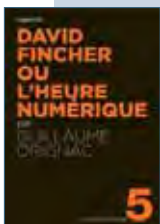
Hervé Aubron, *Génie de Pixar*, n° 3, ISBN 978-2-918040-39-2

De *Toy story* aux *Indestructibles*, et autres *Cars*, *Ratatouille* ou *Wall-E*, l'extraordinaire aventure industrielle du studio Pixar (aux rebonds déjà comiques et significatifs) recouvre une aventure esthétique. Celle-ci illustre la relégation de l'homme dans les marges d'une histoire donnant aux machines le premier rôle. Les productions Pixar racontent et donnent ainsi forme à l'histoire du XX^e s., qui s'accomplit au présent, insensiblement, sous notre regard sidéré. Pixellisé, l'homme se disloque : la forme humaine, devenue contingente, le visage humain (que Foucault, en 1966, voyait « s'effacer aux limites de la mer ») se ramène à « une convention renégociable ».



Juan Branco, *Réponses à Hadopi*, suivi d'un entretien avec Jean-Luc Godard, n° 4, ISBN 978-2-918040-25-5

Récapitulatif des vicissitudes qu'a connues l'adoption des lois Davdsi et Hadopi sur le droit d'auteur et le téléchargement, Juan Branco recense – du point de vue du cinéma – les points de tensions, lignes de fracture et incompréhensions entre le législateur, les artistes et les acteurs du marché : non-substituabilité des pratiques, chronologie des médias, horizontalisation des échanges sont posément examinés. Dénonçant une loi inapplicable et coûteuse, l'auteur liste les scénarios possibles et défend l'idée de la licence globale comme la seule alternative apte à redessiner le paysage de façon dynamique dans un moment de bascule historique. Clair et utile.



Guillaume Orignac, *David Fincher ou l'heure numérique*, n° 5, ISBN 978-2-918040-19-4

D'abord assistant de Lucas, puis producteur de clips avant de réaliser *Seven*, *The game*, *Fight club*, *Zodiac*, *L'étrange histoire de Benjamin Button* ou *The social network*, Fincher est un virtuose de la technologie numérique. Avec elle, filmer n'est plus enregistrer un monde, réel ou reconstruit, mais le créer pixel après pixel. Conséquences : l'image n'est plus ni trace ni preuve, tout hasard est banni, rien ne s'inscrit qui ne soit le fruit d'un calcul, une suite de 0 et de 1. L'univers paranoïaque de ses films n'est lui-même qu'une métaphore des opérations qui s'y donnent libre cours sur les ruines d'un monde disparu, qui fut le nôtre. Les analyses de Baudrillard se vérifient : un monde s'achève pour laisser place au « désarroi anthropologique contemporain », celui d'une humanité qui s'efface dans son code.

entre littérature et écriture sur le cinéma (lire le journal de Herzog, *Conquête de l'inutile*). N'occuper aucun centre *a priori*, mais tellement de marges à la fois que cela finit par fabriquer une manière de territoire. À ce titre, je peux dire que nous n'avions aucun constat sur lequel nous appuyer, mais quelques envies que les occasions, les rencontres sont progressivement venues enrichir. Et une référence, quand même : la collection « Cahiers du cinéma / Gallimard » dirigée par Narboni au début des années 1980, où furent publiés *La Rampe* de Daney, *L'Homme ordinaire du cinéma* de Schefer, *La Chambre claire* de Barthes, *Souvenirs-Écran* d'Ollier... On raconte que la collection fut arrêtée après quelques années parce qu'on reprocha à Narboni de ne pas penser les livres en série, avec assez de continuité. Le même reproche pourrait nous être fait ! Chaque livre est une singularité. Allons plus loin : une fantaisie, une friandise à part.

> Sans commentaires

• **Pourtant, à lire les publications de Capricci de façon suivie, me frappe plutôt le sentiment d'une profonde continuité qui les relie. Laquelle procède d'une certaine obstination, en effet, à ébranler les frontières : entre cinéma et télévision – films et séries télévisées – (Skorecki, *The Wire*, *La passion de Tony Soprano*), art et essai et productions grand public (Béla Tarr et Apatow, Schroeter et Pixar, Herzog et Fincher), et plus généralement art et commerce (*Réponse à Hadopi*), mais aussi théorie et pratique (Moulet, Murch et, d'une certaine façon, la collection « Écrire avec, lire pour »)... chaque fois sous l'angle très**

concret d'une œuvre. Si ces brouillages ne sont pas des effets de discours, mais l'enregistrement de glissements très réels, qu'est-ce donc qui a bougé dans le paysage ?

Je ne peux répondre que pour moi-même. Et si je réponds pour moi-même, je dois confesser que je ne sais pas très bien comment répondre. Sinon de biais, par esquives. Car la continuité, si elle existe – et je crois bien que c'est le cas –, n'est pas quelque chose que nous avons prémédité. Je ne peux m'empêcher de comparer l'économie – dans tous les sens des mots – de Capricci à celle d'une revue comme les *Cahiers*. Ce qui me frappe, c'est la légèreté d'action, à défaut peut-être de la force de frappe. C'est aussi, je le redis, la non-nécessité d'occuper une place, un centre, une case. De là que nous nous soyons sentis libres d'aller et venir, de publier des livres au titre de l'admiration : Narboni, Skorecki, pas qu'eux, pas que des auteurs en i. D'aller chercher loin de notre base : Jameson, Žižek, Pomerance, Herzog même... De se demander à chaque livre en quoi il pouvait être différent du précédent, quel aménagement marginal mais peut-être décisif il pouvait amener dans la maquette, la présentation : tout à coup, quelques images ; ou un autre usage de la marge ; ou l'introduction d'un peu d'anglais ou d'américain, etc. Je pourrais poursuivre longtemps, mais je ne le ferai pas sans embarras, car éditer des livres c'est fabriquer des objets qui sont ce qu'ils font – en tout cas il faut l'espérer –, sans que cela suscite – en tout cas de la part de ceux qui les font – la nécessité d'un commentaire d'accompagnement, d'une déclaration d'intentions ou d'un mode d'emploi. Et je crois que nous tous qui faisons

Capricci avons besoin de cela : laisser le mode d'emploi de côté, fût-ce seulement pour quelque temps.

J'ajouterais deux remarques.

1. Je ne sais pas bien ce qui a bougé dans le paysage, je m'accorde le droit de ne pas bien le savoir. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il n'y a rien de très original à conjuguer art et essai et productions grand public, cinéma et télévision... Chaque spectateur, chaque lecteur aime les deux. Peut-être pas chacun, mais une proportion beaucoup plus importante que ce qu'on a tendance à croire. L'originalité est ailleurs : il faut un lieu pour accueillir cet éventail, faire tenir ensemble cette diversité. Et les lieux sont rares, difficiles à construire, toujours

incertains... Il n'est pas impossible que Capricci en soit un. Capricci en tant que producteur-distributeur-éditeur. Pas impossible qu'en soit aussi, en même temps que et en sympathie directe avec Capricci, le Festival international du film de la Roche-sur-Yon, pour lequel je travaille comme programmateur aux côtés de son directeur Yannick Reix.

2. Vous parlez de l'« angle très concret d'une œuvre ». Si je devais me retourner pour jeter un regard en arrière, je dirais que c'est la chose essentielle que j'ai apprise au sein de cette drôle d'école que sont les *Cahiers* : seules les œuvres importent. C'est dans les bureaux et dans les pages des *Cahiers* que, pour la première fois, j'ai compris



Jacques Rancière, *Béla Tarr, Le temps d'après*, n° 6, ISBN 978-2-918040-37-8

Au temps des promesses planifiées succéda, à l'Est, celui des désillusions. Au matérialisme historique succède un matérialisme radical qu'incarne le cinéma de Béla Tarr. En ménageant l'accueil à la sensation pure, celui-ci a rompu avec le réalisme comme avec l'allégorie et s'est inscrit sous le signe de la durée. Avec les outils de Bergson et sur les pas de Deleuze, Jacques Rancière (*La fable cinématographique, Les écarts du cinéma*) retrace minutieusement ce retour à l'étoffe du sensible, s'attachant à montrer qu'il ne relève en rien d'un nouveau formalisme.

Pour les deux premiers titres (Emmanuel Burdeau, *La passion de Tony Soprano* et Philippe Azoury, *À Werner Schroeter qui n'avait pas peur de la mort*), cf. nos notes de lecture dans *Bibliothèque(s)*, n° 53/54, décembre 2010, p. 112.

ce que cela veut dire, aimer et tenir aux œuvres, vouer à elles la totalité d'une intuition, d'un engagement, d'une pensée...

Se laisser convaincre qu'elles nous disent quelque chose, qu'elles nous appellent. C'est aujourd'hui le bonheur de



Denis Côté, *Curling*.



© Isabelle Prim

Emmanuel Burdeau.

travailler aux côtés de Jean Narboni, de publier son essai sur *Le Dictateur* mais aussi de parler avec lui de manière régulière, sur nos projets, les siens : il n'y a que les œuvres. Cela ressemble à un refus de la théorie ? Non. C'est une critique à l'attention de tous ceux

qui, écrivant sur le cinéma, ne savent pas ou plus, n'ont jamais su ce qu'est un film, toute sa puissance de suggestion, de fascination ? Oui. Je dis « œuvres », je pourrais dire aussi bien, même si le mot est laid : « objets ». Ou même : « pratiques ». Et l'on comprendrait que je parle aussi de nos livres.

> Histoire, critique

• **Vous avez porté un diagnostic sévère sur l'état de la critique cinématographique, stigmatisé son comportement propriétaire en lui opposant que sa tâche « n'est pas d'abord le jugement mais le partage² ». Votre catalogue articule un retour sur le passé – de la création comme de la critique – à l'examen du paysage contemporain – cinéma et problématiques : est-ce une manière de refonder l'activité critique ?**

J'avais rédigé ce diagnostic un soir de fièvre, en réponse à une enquête menée par le Silo (collectif dédié à l'étude

des relations entre cinéma et art contemporain) et le Centre Pompidou. Je disais aussi que le caractère récurrent du diagnostic, et qu'une bonne proportion de la critique le partage, faisait partie du problème. Qu'il en va également, ou d'abord, en somme, de la manière dont la critique se regarde ou ne se regarde pas. C'est dans cette perspective que je répondrais : la vraie refondation ne serait-elle pas, tout simplement, une fondation ? Je m'explique. J'ai une obsession : la critique ne sortira pas de ses difficultés tant qu'elle restera un discours seulement à moitié historique, à moitié rapporté à une tradition, à moitié conscient de lui-même, référé à elle-même sur un mode sentimental, vaguement littéraire. Et non historique. Nous avons besoin d'une histoire de la critique, des discours critiques, d'une histoire de ses rapports avec d'autres discours, la philosophie, la littérature, l'histoire de

2. <http://ouvalecinema.centrepompidou.fr/?p=738>

l'art ; sinon nous continuerons longtemps de balbutier, ou d'utiliser les mêmes métaphores, les mêmes outils qu'il y a cinquante ans – le fameux âge d'or des Cahiers jaunes, de la Nouvelle Vague... –, parfois même sans nous en rendre compte. En quoi Bazin, Daney, quelques autres, sont-ils des fondateurs ? Quelle tradition ont-ils instaurée ou continuée ? Pourquoi est-il sous-entendu qu'un film, pour être bon, doit avoir un fond progressiste ? Pourquoi le moindre soupçon de conversatisme vaut-il condamnation ? Où en est-on de l'opposition, au contraire de la coïncidence emblématisée par Hollywood, entre art et commerce ? D'où vient que nous parlions si volontiers des films comme de guides pour nos vies, existentiels, moraux, etc. ? Pourquoi les critiques se prennent-ils si aisément pour des *coachs* de vie, tout en affectant par ailleurs de mépriser la morale ? Qui, le premier, a parlé d'un film comme d'une personne, d'un modèle à suivre, d'un mode d'emploi ?



Emmanuel Burdeau, *Vincente Minnelli, Capricci*, 2011, 352 p., ill., ISBN 978-2-918040-31-6

Minnelli est un sujet épineux. Une réputation solide mais trompeuse, des films mythiques et d'autres méconnus voire dépréciés, une œuvre rétive aux simplifications : tout en lui décourage l'exégète. Délivrer Minnelli de sa réputation d'esthète pour en faire un cinéaste complet et de premier plan, tel était l'enjeu. Avec une méthode, alliant rigueur et délicatesse, esprit de finesse et esprit de géométrie, Emmanuel Burdeau s'est livré à un extraordinaire travail de restauration en balayant au pinceau fin la filmographie complète du maître de la MGM pour en restituer les moindres nuances, en rétablir les équilibres, faire monter les fonds, résonner les échos secrets qui font de 34 films une œuvre. Avec l'idée qu'il faut placer le commentaire sous la dictée du texte pour que celui-ci s'ouvre dans la lumière de l'évidence, il fait parler les films avec tact, et l'on est sidéré par ce qu'il obtient d'eux et d'eux seuls, les éléments biographiques n'excédant guère une demi-page. Son souci de ne jamais perdre le lecteur dans des analyses qui convoquent pour les faire jouer ensemble tous les éléments du cinéma, scénario

et dialogues, images et sons, cadre, voix, décors, a conduit l'auteur à architecturer son livre de façon pointilleuse, allant jusqu'à faire précéder chaque section d'un texte qui éclaire les grandes lignes de l'argumentation. Le coup de génie est d'avoir saisi avec exactitude le pli qui marque l'endroit où l'œuvre, élaborée film après film, se fissure, passant du classicisme à la modernité – non sans avoir noté que ce classicisme-là n'est au fond qu'une invention rétrospective du moderne. Qu'il n'y a pas moins d'art dans la manière dont Minnelli, si tôt parvenu à une fluide perfection déconstruit ses films, achève « de tout déchirer : le cadre, le corps, la voix ». Simplement, c'est le sens de l'art qui change. Maître dialecticien, Burdeau a été sensible au sourd travail du négatif par lequel l'art ne sert plus l'art, mais la vie. Pas plus que Proust que le cinéaste admirait n'est l'écrivain de la mondanité, Minnelli n'est le charmeur de Hollywood, cet esthète un peu suranné. Il est au contraire celui par qui s'est opéré une véritable « transvaluation » à partir de laquelle les films répondent eux-mêmes aux questions qu'on leur pose parce qu'ils ont fait de ces questionnements – dont celui de l'art au cinéma et du cinéma comme art – leur étoffe même. Ainsi la méthode n'est-elle pas distincte de son objet : elle en est le discours. C'est le miracle accompli de ce livre : que l'auteur s'en retire à mesure qu'il déploie son sujet. Et c'est l'art même. PL

André S. Labarthe, *La saga de Cinéastes, de notre temps. Une histoire du cinéma en 100 films, Capricci/L'âge d'or*, 2011, 256 p., ill nb, + DVD, 17x24 cm, ISBN 978-2-918040-11-8

1958 : André Bazin, critique et fondateur des *Cahiers du cinéma*, disparaît. Sa veuve, Janine Bazin, documentariste, propose à André S. Labarthe qui l'est aussi de créer une série télévisée consacrée à des cinéastes. De 1964 à aujourd'hui, la série « Cinéastes, de notre temps » puis « Cinéma, de notre temps », aura fait assaut d'esprit, de ruse et de débrouillardise pour tenir le cap pendant un demi-siècle, passer de la chaîne unique à visée éducative de l'ORTF, où « la programmation n'était pas un problème », à La Sept-Arte (1989) puis à CinéCinéma (2006), dans une économie toujours plus difficile et orientée vers le divertissement, en échappant autant que possible à tous les formatages : une saga en effet, qui est tout à la fois et indissolublement celle du cinéma, de la télévision et du cinéma à la télévision.

L'idée force était de proposer à des cinéastes de filmer des cinéastes, en leur demandant d'inventer chaque fois une forme adéquate, de mettre en œuvre une stratégie (chasseur ou piègeur). Labarthe et Bazin se réservaient le privilège du metteur en scène : choisir les uns et les autres, les accorder, et garantir par mille moyens « que les événements arrivent », quitte à déconnecter les films de leurs intentions préalables. D'où le rôle crucial du montage auquel seul le film doit d'exister (ce dont témoignent, en creux, les rushes inédits des tournages avec Capra, Kazan et Mamoulian offerts en prime en DVD).

Ces 100 films sont ici abordés dans l'ordre chronologique : présentation d'époque – note d'intention ou de diffusion –, propos d'A. S. Labarthe recueillis par Thierry Lounas, regorgeant de succulentes anecdotes sur les conditions de production, de tournage et de réalisation de chacune de ces productions, et documents iconographiques. Résultat : une plongée dans l'épaisseur historique et esthétique du cinéma, de Gance, Ford, Cassavetes ou Pasolini à Eustache, Moulet ou Gondry (à venir en 2012). À la lecture, ce livre échappe à l'effet catalogue que l'on pouvait craindre. S'y dévoile et s'impose au contraire l'unité d'une exigence, l'intelligence d'un projet qui s'invente et se reformule en se construisant au gré d'une farouche obstination pratique, guidés par la volonté de ne jamais séparer les œuvres et les hommes, la sensibilité et la réflexion, le tout avec un humour de tous les instants et de l'audace à revendre.

Ensemble, la franchise de Janine Bazin, disparue en 2003, et la roublardise de Labarthe, qui faisait du mensonge une stratégie, formaient les deux pinces d'un redoutable forceps sans lequel ni le cinéma, ni la télévision n'auraient accouché de ce magnifique roi-des-rats, fruit baroque de leurs épousailles. PL



Ou encore, rien à voir et pourtant tout est lié : d'où vient que la critique soit vue par ceux qui la pratiquent comme une écriture à part entière, une manière de littérature ? Cette réticence à regarder la critique comme un vrai discours, on peut la mesurer à des contradictions comme celle-ci : des critiques extrêmement sophistiqués – la France n'en manque pas – se vouent le plus souvent à des platitudes faussement modestes, platement sentimentales et vraiment niaises dès lors qu'il leur est demandé de parler de leur travail. Quand ils y consentent, ce qui n'arrive pas tous les jours. Les rares livres sur la critique sont une distribution de bons ou de mauvais points, ils n'ont rien de proprement historique. La critique de cinéma a une famille, des familles, mais pas d'Histoire, et c'est triste. Il peut arriver qu'on vous reproche de ne pas citer tel ou tel texte ou auteur, mais ce n'est pas souci historique, juste par souci

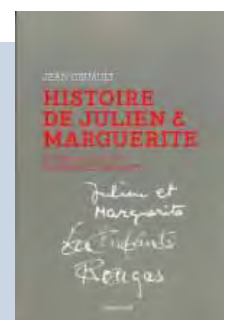
d'occupation de territoire : j'étais là avant vous, pourquoi ne pas l'avoir signalé ? De même qu'elle se croit affaire de jugement, la critique se croit affaire de propriété. Or l'Histoire est ce qui nous fait sans qu'on le possède. Tant qu'on en restera à ces manières de voir, on ne sortira pas de la situation actuelle. Je ne parle pas de l'efficacité de la critique sur le destin des films, sa capacité de prescription, tout ce dont on parle en général à satiété. Je parle de ce qu'elle est, ou n'est pas, comme discours. D'où elle vient, d'où elle s'exprime, comment elle a évolué, d'où elle tire ses critères moraux, politiques... Le texte de Jacques Rancière, « Celui qui vient après – Les antinomies de la pensée critique », dans le numéro de *Trafic* (n° 37) consacré à Serge Daney, est hélas un exemple isolé, un cas à part. Il en faudrait beaucoup comme celui-là. Une armée de textes frères. Chaque critique devrait

le relire tous les matins avant de se rendre en projection de presse. Pour le dire avec de très gros sabots : il nous faut un Michel Foucault de la critique. Tant que ce Foucault manquera, on peut se nourrir de Rancière, de son texte de *Trafic*, de tous ses textes. Je précise qu'il n'y a rien de contradictoire à ce que, dans le livre sur Minnelli, je n'ai cité *aucun* texte. Ni d'ailleurs aucun livre d'aucune sorte.

Je n'ai pas oublié l'Histoire. Bien au contraire. Je m'en suis donné une, c'est celle des films, de l'œuvre de Minnelli. Uniquement et intégralement. Il eût été inconséquent de citer quelques articles, de faire deux ou trois cliés d'œil, comme c'est l'usage. D'autant plus qu'à deux ou trois exceptions, la tradition minnellienne est pauvre. Il n'empêche que le discours de ce livre est de part en part historique. Et ceux

Jean Gruault, *Histoire de Julien & Marguerite. Scénario pour un film de François Truffaut*, 2011, 224 p., ISBN 978-2-918040-32-3

Le scénariste de *Jules et Jim*, de *L'enfant sauvage*, mais aussi de *Mon oncle d'Amérique* (Resnais) et *La religieuse* (Rivette) avait broché sur le motif d'un fait divers célèbre : la passion incestueuse des fils et fille du seigneur de Tourlaville qui les conduisit à être exécutés en place de Grève en 1603. Texte en mains, les imaginatifs réaliseront leur film mental et les plus cinéphiles complèteront la filmographie de Truffaut en s'exerçant à un « à la manière de », comme les mélomanes l'ont fait pour l'*Art de la fugue* ou la *10^e symphonie* de Mahler.





Walter Murch, *En un clin d'œil. Passé, présent et futur du montage*, Capricci, 2011, 176 p., ISBN 978-2-918040-30-9

Sans forcément le savoir, chacun ou presque connaît le travail de Walter Murch, a pu en ressentir émotionnellement sa précision et son efficacité¹ : Murch est le monteur attiré de Francis Ford Coppola, et, notamment d'*Apocalypse now* (mais aussi de certains films de George Lucas et du *Patient anglais*). Décisif, le montage opère, au cinéma, l'articulation du sens. Murch est un orfèvre en la matière. Il a commencé sa carrière par le son – si l'approche du montage en termes de rythme semble une évidence, celle du « timbre » d'un plan est plus fine – ce qui lui a permis d'aborder l'image avec un recul dont son exigence porte la trace. Comme le *De pictura* d'Alberti pour la perspective en peinture, *En un clin d'œil* livre une véritable philosophie du montage ; comme le *Traité d'orchestration* de Berlioz, il est fondé sur une pratique ; s'il diffère d'eux en ce qu'il n'est pas un traité technique, comme eux il fait état d'une réflexion qui, à partir d'une question simple – « Pourquoi les raccords fonctionnent-ils ? » – dépasse le cadre de sa discipline pour ouvrir sur le champ entier de la signification. Après avoir défini le rôle du montage, Murch aborde sa manière de travailler, ses outils, ses habitudes (œuvrer debout, comme Hemingway ou Philippe Roth), ses secrets (la coupe au clin d'œil, indice émotionnel ; l'usage de figurines pour tenir compte de l'échelle de l'écran). Seule une claire représentation de sa pratique et de ses enjeux permet à l'artisan de déjouer les pièges des commodités qu'on lui offre. L'irruption des nouvelles technologies du numérique, offrant une « bouffée de liberté trompeuse », imposait donc une évaluation de son impact sur des principes élaborés à l'ère analogique. Cette révision, menée sans concessions, engage à son tour une réflexion sur le devenir du cinéma. Murch conclut en anthropologue, relativisant la question de la technique (i.e. du numérique) pour la rapporter à celle du « désir inaltérable qu'ont les hommes de quitter leur foyer et de se réunir autour d'un feu avec des inconnus pour se raconter des histoires ». Alors que « le cinéma se trouve au stade où était la peinture en 1499 », et que nous-mêmes mesurons davantage chaque jour ce vacillement de l'Histoire, ces mots pèsent leur poids de sagesse. Il est urgent de la partager. PL

1. « L'émotion est le critère absolu » écrit Murch, classant les critères présidant au bon raccord.

qui me croient insoucieux des aînés pourront se reporter au nombre, singulièrement élevé, de textes que j'ai par ailleurs consacrés à des « critiques » : Daney, Bazin, Skorecki, Alferi, Rohmer, Truffaut... Je réserve à un prochain travail personnel, à de prochains projets d'édition au sein de Capricci, la tâche de proprement poser ces questions d'Histoire dont l'esquive pourrait nous être fatale – nous est déjà fatale, à bien des égards.

> Multiplier les pistes, effacer les traces

• Cette prise en charge de l'historicité de la critique, effectivement très perceptible dans votre catalogue (Brackhage, Delahaye, Narboni, A.S. Labarthe, Skorecki...) : comment recrutez-vous les auteurs auxquels vous demandez, donc,

de fonder cette « nouvelle critique » ?

La meilleure partie du travail, la plus précieuse, c'est de pouvoir

faire écrire, lire, discuter des textes, les concevoir ensemble. Être, essayer d'être producteur de textes (selon la belle

expression de Patrice Rollet à propos de Serge Daney)... Outre nos amis, nos maîtres – Narboni, Skorecki, Rancière... –, nous essayons de faire appel à des auteurs que nous ne connaissons pas, qui ne sont pas connus, qui ont peu écrit, voire pas encore... Je ne vais pas aux projections de presse, je fréquente peu le milieu critique – s'il existe –, aussi suis-je particulièrement heureux qu'il existe Internet, des sites passionnants où peut apparaître, tout à coup, une signature, et plus encore Facebook, sur lequel Capricci est très actif. Le compte « Capricci France » – intitulé ainsi par mégalomanie mais aussi parce qu'il faut s'inscrire sous la forme « prénom + nom » – a pris l'habitude depuis deux ans de poser des questions, sur son mur, à ses amis : quel est le cinéaste contemporain français le plus surestimé ? Quel livre aimeriez-vous lire, tout de suite ? Quels sont les auteurs les moins bien traités par l'édition de cinéma ? Que pensez-vous de *The Social Network* ? De *Tree of Life* ? Quels grands

Emmanuel Burdeau et Nicolas Vieillescazes (dir.), *The Wire. Reconstitution collective, Les Prairies ordinaires/Capricci, 2011, 192 p., 14x21 cm, ISBN 978-2-35096-039-5*

Le financement par abonnements d'une télévision câblée permet de ne pas faire dépendre ses productions de leurs taux d'audience. C'est ainsi qu'HBO, aux États-Unis, a pu laisser la bride sur le cou à David Simon – d'abord journaliste – et Ed Burns – un ancien policier, ex-enseignant – pour concevoir et réaliser les cinq saisons de *The Wire* (*Sur écoute*), une série déjà mythique, très étudiée dans le monde universitaire anglo-saxon. Travail communautaire sur la communauté, *The Wire* découpe une ville, Baltimore, met au jours les ressorts de son fonctionnement organique, sous un nouvel angle chaque saison : l'économie du trafic de drogue, la classe ouvrière et la fin des syndicats, la politique (l'élection municipale), le système scolaire, la presse. En quelque sorte, une analyse institutionnelle menée dans le cadre inhabituel d'une série télévisée.

Sept auteurs (E. Burdeau, J.-M. Samocki, K. Aarons, G. Chamayou, P. Mangeot, N. Vieillescazes et M. Potte-Bonneville) philosophes, chercheurs en littérature ou critiques de cinéma, ont à leur tour été invités à analyser les particularités de cette série qui, par sa tenue et son ambition, s'est signalée comme une réussite exceptionnelle. Prenant appui pour cinq d'entre elles sur une saison précise, elles abordent *The Wire* sous l'angle politique (une critique du réformisme, de l'idéologie de la neutralité des institutions), sociologique (rapports de l'individu et de la totalité) ou esthétique (le réalisme, le jeu). Toutes convergent vers l'idée que l'esthétique de *The Wire* est immanente à son sujet, jusqu'à mettre en abyme la relation qu'y entretiennent forme et contenu. PL

NB : Lire aussi l'excellent entretien avec David Simon recueilli par Emmanuel Burdeau in *Capricci 2011*, « David Simon says ».



Capricci

149, rue du Faubourg Saint-Denis – 75010 Paris
Tél. 01 83 62 43 81
www.capricci.fr
<http://fr-fr.facebook.com/capricci>

films avez-vous vus récemment, qui n'ont pas encore de distributeur français ?

Facebook est un espace passionnant en ce sens que ce qui s'y « poste » tient un juste milieu entre le privé et le public, la correspondance privée et l'article, le commentaire d'humeur et la pensée articulée. Aussi est-ce un bon endroit pour sentir des choses en train de se dire, de se formuler...

C'est en posant une question comme celles énumérées à l'instant que nous avons pu rencontrer Guillaume Orignac, producteur, cinéaste et maintenant auteur, dans la collection « Actualité critique », de *David Fincher ou l'heure numérique*. C'est de cette manière aussi, peut-être, que nous trouverons un auteur pour le Terrence Malick auquel nous avons commencé de penser. J'aime assez ce recrutement un peu éparpillé, à distance – même s'il donne bien sûr lieu à des rencontres IRL (in real life) –, sans effet de groupe trop marqué. « En archipel », pourrais-je dire après Thierry Lounas, qui voit la collection « Actualité critique » et la revue Capricci, elle-même sous-titrée « Actualités critiques », comme constituant une même activité critique, une même revue « en archipel » : faite de plusieurs îles qui ne se touchent pas, mais dessinent quand même quelque chose d'assez beau. À condition qu'on le regarde avec une certaine hauteur ?

Nous n'en sommes qu'au début. Pour l'instant, nous avons beaucoup fait appel à

des critiques de cinéma que nous connaissons bien, chevronnés, Stéphane Bouquet, Philippe Azoury, Cédric Anger bientôt... Et nous commençons à peine à sortir du cadre strict de la critique : Peter Szendy prépare un livre sur la fin du monde dans le cinéma contemporain : Mathieu Potte-Bonneville a contribué au livre coédité avec *Les Prairies ordinaires* sur *The Wire*, nous ne désespérons pas de le faire écrire sur une autre série, *Weed* ou *Dr House* ; j'aimerais que la collaboration se poursuive avec Nicolas Vieillescazes, avec qui j'ai dirigé l'ouvrage sur *The Wire* ; Jennifer Verraes, qui a co-traduit (avec Vieillescazes) *Fictions géopolitiques* de Fredric Jameson, pourrait faire une seconde apparition dans notre catalogue. C'est ouvert. Cela commence à l'être. Cela doit l'être encore davantage. Car de même qu'il faut faire



Emmanuel Burdeau et Walter Murch au Festival international du film de La Roche-sur-Yon 2011

de l'Histoire, il faut aussi, je crois, multiplier les pistes, les brouiller, effacer les traces, en faire d'autres... Ces deux opérations peuvent apparaître contradictoires. Elles ne le sont pas. Surtout, je crois savoir que les éditions Capricci ne

veulent pas être : un *best of* de livres ou de cinéastes, un palmarès critique et cinématographique.

Propos recueillis
par Philippe LEVREAUD
novembre-décembre 2011

Louis Skorecki, *Sur la télévision. De chapeau melon et bottes de cuir à Mad Men*, Capricci, 2011, 208 p., ISBN 978-2-918040-33-0

Aux « crétins qui vont encore au cinéma », Louis Skorecki oppose « la bêtise revendiquée » des téléphiles. Critique de cinéma aux *Cahiers* des décennies 1960 à 1980, il n'est pas devenu chroniqueur télé à *Libération* par hasard. Auteur en 1978 de *Contre la nouvelle cinéphilie*¹, il y explique sa conversion – la politique des auteurs a réussi au-delà des espérances, elle a enterré les films : « La télévision est le dernier endroit où quelque chose de la lucidité hallucinée de la cinéphilie d'hier est encore possible : allez-y vous vautrer dans le sublime et le débile toutes notions de temps et de goût mêlées ! » Deux textes reprennent ici ce credo, pour introduire et conclure ces errances d'un non-dupe, soit une trentaine de coups de l'étrier pour « en finir une bonne fois pour toutes avec le cinéma » et noyer son dépit en plongeant corps et âme dans l'aquarium. Crise de foi, gueule de bois : couette. Nostalgiques de *La petite maison dans la prairie* ou d'*Ally McBeal*, fans de Dalida et de Raymond Souplex, ce petit livre vert est pour vous.

S'il y est bien question de se laisser « à des plaisirs qui ne se refusent pas » – mais il en est toute une gamme, du « plaisir acidulé » à la « bêtise merveilleuse » –, leur nature régressive pointe avec précision le point d'inflexion à partir duquel elle fait retour, rompant avec cette cinéphilie froide qui tourne à vide après « la fin du cinéma ». Une fin qui n'en est une que pour les fétichistes et les sentimentaux ; autrement dit les cinéphiles à l'ancienne, devenus des « célibataires même ». C'est tout le prix de ce petit livre, moins naïf qu'il ne voudrait l'être, peut-être moins vert que franchement pervers. Certes, dans tout aquarium il y a un coffre à trésor : cette section centrale sur Jean-Christophe Averty, Jean Richard, ou Steven Bochco, comme autant de déclarations d'amour, ces analyses sur le puritanisme des séries américaines (*Ally McBeal* ou *Friends*)... Pour autant, il n'est pas sûr que la politique du pire soit autre chose que l'expression d'un petit coup de mou, voire d'une grande fatigue. *Sursum corda*. PL

1. Cet article paru dans *Les Cahiers du cinéma* d'octobre 1978 est lisible en ligne : www.vacarme.org/article1180.html. On peut regretter qu'il n'ait pas été repris ici.



Et pourtant, ils écrivent... les adolescents et les *fanfictions*

Tout a commencé avec le bœuf et l'âne, s'est poursuivi avec les « branches » du *Roman de Renart* pour s'illustrer aujourd'hui avec les 188 000 suites données à *Twilight*... Vous connaissez Harry Potter, mais avez-vous rencontré ses 545 000 avatars ? Pas de temps à perdre pour rattraper les adolescents en verve...

> Qu'est-ce qu'une fanfiction ?

Une fanfiction est un récit écrit par un fan pour faire perdurer l'univers d'un roman, d'un film, d'une série ou même d'un jeu vidéo dont il est amateur.

Dans les années soixante, les « fans » d'un univers écrivaient des histoires dans des magazines papier, les fanzines, qui étaient ensuite revendus lors des salons où ils se retrouvaient : d'où le mot « fanfiction » (ou fanfic). Mais pour ce qui est du phénomène lui-même, on peut remonter beaucoup plus loin encore : par exemple à l'époque où l'on inventait le bœuf et l'âne pour étoffer un peu la naissance d'un petit Jésus pas assez développée, sans doute, par les évangélistes officiels ! Aujourd'hui, n'importe qui peut publier directement sur le web des récits de son cru ; et quand il s'agit d'histoires où le cadre, le décor et les personnages sont déjà plantés et familiers, il devient facile de sauter le pas.

Écrire une suite à *Twilight* ; imaginer ce qu'il serait advenu d'*Harry Potter* s'il avait été réparti à Serpentard ; s'attarder sur les pensées des personnages lors d'un moment particulièrement savoureux de *Buffy contre les vampires*... Nombreux sont ceux qui prolongent ainsi le plaisir d'une histoire en s'installant tout simplement en face de leur clavier. Si la série *Star Trek* a pu être autrefois l'objet de nombreux récits de fans, aujourd'hui le grand gagnant des fanfictions est la saga *Harry Potter*, pour laquelle plus de 500 000 histoires ont été publiées sur le portail de fanfictions le plus fréquenté, le site *Fanfiction.net*.

Outre les sites dédiés, de nombreux blogs ou forums de fans publient des fanfictions. Là où il y a une communauté de fans, il y a des fanfictions, ainsi que des productions sur d'autres supports : dessins, montages d'images (*fanarts*) ou de vidéos en hommage à une histoire et à des personnages.



Le site <http://www.fanfiction.net/>

La fanfiction est semble-t-il une pratique très féminine : les sociologues qui se sont penchés sur la question indiquent que parmi les auteurs une écrasante majorité sont des filles, de 15 à 25 ans environ. Les profils de lecteurs de fanfictions sont variés : du « gros lecteur » jusqu'au « non-lecteur », en passant par les habitués des mangas, etc.

> De la lecture active à l'écriture collaborative

Toutes ces personnes se retrouvent dans des « communautés » en ligne. Elles partagent et échangent autour de tel ou tel univers qu'elles apprécient. On observe alors le même phénomène que pour les billets de blog, les articles de journaux en ligne, les photos ou les vidéos publiées sur les réseaux sociaux dédiés : la co-création d'un contenu qui n'est pas forcément figé et peut être régulièrement alimenté sous forme de « flux ».

Comme sur Flickr pour la photo, YouTube pour la vidéo, des « réseaux sociaux » autour de la fanfiction sont créés et animés sur des plateformes dédiées comme LiveJournal, Fanfiction.net, etc.

On peut trouver plusieurs niveaux de participation des lecteurs :



Le site <http://french-fanfics.livejournal.com/>

- le lecteur « passif » qui se contentera de lire une histoire sans se manifester ;
- le lecteur qui laisse des commentaires (*reviews*) pour donner son avis sur tel ou tel chapitre ;
- celui qui fait des suggestions pour la suite de l'histoire : il arrive en effet qu'un auteur en panne d'inspiration demande de l'aide à son lectorat !
- le relecteur (*bêta-reader*) d'un auteur : il va proposer des modifications au texte avant sa mise en ligne ;
- celui qui co-écrit une histoire ou qui participe à un défi à plusieurs autour d'un thème : écrire un *drabble* sur tel personnage avec des mots imposés, par exemple.

> Le langage codé des fanfictions

Le langage utilisé par les habitués pour classer les fanfictions peut dérouter au premier abord, car l'anglais y règne en maître. On y retrouve pourtant des notions qui, une fois traduites, ne seraient pas si exotiques dans une classe de littérature :

- le canon fait référence au respect de l'histoire originale ;
- le *one-shot* désigne une histoire courte, tandis que les chapitres des histoires longues pourront se terminer par des *cliff-hangers* (moments de suspense utiles pour fidéliser le lecteur... et bien connus des habitués des séries télévisées !). Le *point of view* (POV) s'intéresse à la focalisation (point de vue) du récit ;
- d'autres termes indiqueront le genre (romance, suspense, aventure, poésie)...
- enfin, le *rating* (cotation) est utile pour avertir le lecteur du niveau de lecture et repérer ainsi les histoires pouvant contenir des scènes violentes et/ou érotiques...

> La fanfiction est-elle légale ?

En théorie, la publication de fanfictions est illégale tant que l'œuvre utilisée n'est pas tombée dans le domaine public. En France, le droit moral de l'auteur lui permet de s'opposer à la publication d'un texte réutilisant ses créations, surtout si c'est pour les déformer ou les détourner ! Dans la réalité, la plupart des auteurs laissent faire, soient qu'ils apprécient la



Le site <http://decouvertefanfiction.forum-pro.fr/>

publicité qui leur est ainsi faite, soit qu'ils se sentent désarmés face à l'abondance de textes fleurissant sur le web.

Par honnêteté envers le créateur d'origine, il est courant pour un auteur de fanfiction d'insérer au début de son texte une sorte d'annonce (*disclaimer*) rappelant que les personnages ne lui appartiennent pas et qu'il ne gagne pas d'argent sur ce qu'il a écrit.

> Des ateliers de fanfictions en bibliothèque ?

Une des missions des bibliothécaires en collectivité étant la lutte contre l'illettrisme, la fanfiction peut être un excellent moyen de familiariser avec l'écrit des adolescents qui papillonnent entre plusieurs supports... On peut leur faire écrire une fanfiction à partir d'une série télévisée, d'un jeu vidéo par exemple ! L'important est de partir d'un univers qui leur plaise !

Il sera bien sûr encore plus intéressant de travailler en collaboration avec un professeur de français qui pourra tirer de l'analyse des fanfictions des concepts de genre, de tonalité, de thématiques, de personnages-types... déjà présents dans le programme scolaire.

La possibilité de mettre en ligne ensuite les textes est un excellent moyen de valoriser le jeune auteur dont le travail pourra

être lu, apprécié, et qui sera plus facilement tenté de poursuivre l'expérience.

Enfin et surtout, le bibliothécaire soucieux de faire évoluer son rôle vers la médiation de contenus et l'animation de communautés pourra utiliser ce vivier de textes vivants et sans prétention pour enrichir son offre, encourager ses usagers à la co-création et au partage des contenus...

On peut même imaginer que nos catalogues « enrichis » se dotent pour quelques titres d'un lien supplémentaire : les meilleures fanfictions suggérées par les lecteurs et les bibliothécaires !

Perrine HELLY
BU Santé

SCD de l'Université de Bretagne Occidentale

Liens utiles

Wikipédia, article « Fanfiction » : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Fanfiction>

Études sur la fanfiction : <http://etude.fanfiction.free.fr/index.php>

Le plus gros site de fanfictions :

<http://www.fanfiction.net/>

Communauté de fanfictions francophones : <http://french-fanfics.livejournal.com/>

Forum pour faire découvrir la fanfiction dans les milieux éducatifs : <http://decouvertefanfiction.forum-pro.fr/>

LES BIBLIOTHÈQUES EXPOSENT

Cette rubrique signale régulièrement les expositions proposées en bibliothèques, prochaines et en cours, sur tous sujets et tous types de documents. Merci d'envoyer vos informations 3 mois au moins avant leur inauguration à Nicole Picot : npicot@abf.asso.fr N'oubliez pas non plus d'envoyer vos catalogues et publications associées à ces expositions à la rédaction pour notre rubrique « Les bibliothèques éditent » dans « Notes de lecture ».



03 : Marseille, BMVR Alcazar, « *Le livre, l'enfant et la photographie* » (24/11-21/01/2012) – **14** : Caen, Méd., « *Une passion boréale. Fonds Éric Eydoux légué à la bibliothèque* » (03/12-15/01/2012). – **17** : Saintes, Méd. François-Mitterrand, « *Les Cordeliers* » (13/02-09/03). – **18** : Bourges, Méd., « *Les mondes perdus* » (18/11-14/01/2012) ; « *Sara* » (21/01-10/03) ; Bibliothèque du Val d'Auron, « *Rucher école*

de Bourges » (17/01-25/02). – **21** : Dijon, BM, « *Histoires de menus, 1810-2010* » (29/11-25/02/2012) ; Bibliothèque Mansart, « *De bric et d'roc. Une exposition de Christian Voltz* » (06/12-27/01/2012). – **29** : Brest, Méd., « *Les Bib Lutins de novembre, décembre et février !!!* » (05/11-11/02/2012) ; « *Le langage de signes, livres d'artistes d'André Jolivet* » (23/11-10/03/2012). – **31** : Toulouse, BMVR José-Cabanis, « *Corps et corp(u)s* » (14/10-29/01/2102) ; « *Rétrospective : Un retour en images sur les 100 premières années de la République en Chine* » (24/01-26/02) ; « *Jean des encres, Jean des sources* » (31/01-26/02) ; « *Aragon/Ferrat : photographies de l'Ina* » (31/01-26/02) ; « *Parcours Art contemporain taïwanais, Luo Jing-zhong et Chuang che Wei* » (04/02-26/02) ; « *Le retour en images sur les 100 premières années de la République de Chine* » (31/01-26/02). – **33** : Mèrignac, Méd., « *Le Zen, voie de l'éveil. Exposition de photographies de Matthieu Ricard* » (06/01-25/02). – **34** : Béziers, Méd. André-Malraux, « *Empreint de vos signes, photos et textes de Jean-Marc Barrier* » (03/12-22/01/2012) ; Montpellier, Méd. Émile-Zola, « *Double miroir, photographies de Richard Bruston* » (28/02-18/03). – **41** : Blois, Méd. Abbé-Grégoire, « *Sur le fil du trait, Cécile/Fred/Deux* » (02/12-11/01/2012). – **42** : Roanne, Méd., « *La poésie comme elle s'écrie ! Poèmes à jouer* » (01/12-28/01/2012) ; « *Petits mystères et boule de gomme. Exposition conçue et réalisée par Elisabeth Davos* » (01/12-28/01/2012). – **44** : Saint-Nazaire, Méd. Étienne-Caux, « *Les trésors minuscules de Christian Voltz* » (08/12-21/01/2012). – **45** : Orléans, Méd., « *Habiller le livre, des rêves d'artistes : les livres d'artistes à la Médiathèque sortent de leur réserve* » (14/01-18/02). – **51** : Épernay, Méd. Daniel-Rondeau, « *Champagne ! De la vigne au vin : 3 siècles d'histoire* » (09/12-04/02/2012) ; Reims, Méd. Carnegie « *Étrennes de papier* » (13/12-28/01/2012).

– **54** : Nancy, BmN, « *Corps en images* » (03/01-11/02) ; « *Passion Beatles* » (24/01-01/04). – **64** : Pau, Méd., « *Présentation des dernières acquisitions du service du Patrimoine* » (08/12-31/01/2012) ; « *Plumes des cimes, de Laurent Nedelec* » (21/11-31/01). – **67** : Bischheim, Méd., « *Mémoires de ville, mémoires de cœur* » (14/01-26/02) ; Strasbourg, Méd., Centre de l'illustration « *Les peintures sous verre* », (20/01-25/02) ; « *L'eau vue par l'atelier Yves Siffer. Histoire de la peinture sous verre* » (20/01-25/02) ; Méd. Centre ville, « *Femmes qui se lèvent tôt. Conditions économiques de la*

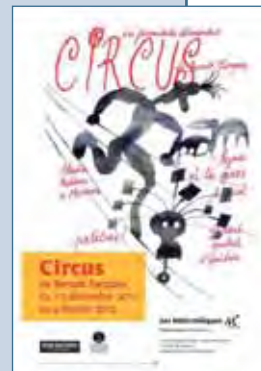
femme maghrébine dans Exil(s). Photographies de Jean-Louis Hess » (26/11-21/01/2012) ; BNU, « *L'Europe des esprits ou la fascination de l'occulte, 1750-1950* » (08/10-12/02/2012). – **69** : Lyon, Bibliothèque La Part-Dieu, « *Les Sudre, une famille de photographes* » (21/10-21/01/2012). – **75** : Paris, Bilipo, « *Le théâtre du crime, Rodolphe Archibald Reiss, 1875-1929* » (09/11-05/02/2012) ; BnF, Richelieu, « *Markus Raetz, estampes, sculptures* » (08/11-12/02/2012) C ; « *David d'Angers. Les visages du romantisme* » (22/11-25/03/2012) ; François-Mitterrand, « *Casanova, la passion de la liberté* », (15/11-19/02/2012) ; « *Babar* » (13/12-29/01/2012) ; « *Jeunes photographes de la Bourse du talent* » (16/12-19/02/2012) ; Bibliothèque-Musée de l'Opéra, « *La belle époque de Massenet, 1842-*

1912 », (14/12-15/05/2012) ; BSI, « *Vous avez dit archéologie préventive* » (02/12-04/03/2012).

– **77** : Melun, Méd. Astrolabe, « *Livres sçavans* » (02/11-22/02/2012). – **82** : Montauban, BM, « *Triptyques urbains. Hervé Couton, photographe* » (18/01-26/02). – **85** : La Roche-sur-Yon, Méd. Benjamin-Rabier, « *Tony Soulié, expositions d'estampes* » (03/12-28/01/2012). – **87** : Limoges, BFM, « *Lux Paradiso, l'envers du décor* » (03/12-28/01/2012). – **89** : Sens, Bibliothèque des Champs-Plaisants, « *L'Espagne*

de Frédéric Couraillon » (22/10-21/01/2012) ; « *L'Yonne et la guerre d'Espagne* » (22/10-21/01/2012) ; « *Triptyque Don Quichotte et Frédéric Couraillon* » (25/01-25/02). – **92** : Rueil-Malmaison, Méd. Jacques-Baumel, « *L'Italie* » (06/12-21/01/2012) ; « *Le chant des lieux de Severino Maestrali* » (06/12-21/01/2012) ; « *Venise au fil de l'eau* » d'Illiona (06/12-21/01/2012). – **93** : Aubervilliers, Méd. André-Breton, « *Freaks au cœur tendre* » (22/10-15/01/2012) ; Épinay-sur-Seine, Méd. Colette, « *Carte blanche à Lionel Koechlin* » (22/10-15/01/2012) ; La Courneuve, Méd. John-Lennon, « *Attention les yeux !* » (22/10-15/01/2012) ; Montreuil, Méd., « *Le Circus de Benoît Jacques* » (13/12-04/02/2012) ; Pierrefitte-sur-Seine, Méd. Jacques-Duclos, « *De l'ordinaire au merveilleux* » (22/10-15/01/2012) ; Saint-Denis, Méd., « *Perles, paillettes et broderies, à la mode des Fratellini* » (22/10-15/01/2012) ; « *Don Quichotte et Gulliver. La grande parade des illustrations* » (22/10-15/01/2012) ; Stains, Méd. du Temps-libre, « *Bobines de clowns* » (22/10-15/01/2012) ; Villetaneuse, Méd. Jean-Renaudie, « *Pitre en piste* » (22/10-15/01/2012). – **94** : Vitry-sur-Seine, Méd. Nelson Mandela « *Fenêtres d'artistes avec vue sur les sciences* » (06/01-28/02) ; « *Leo Leoni, expositions de planches originales* » (03/02-15/02/2102) ; « *Pablo Neruda, un poète engagé* » (05/03-31/03).

* : itinérante ; C : catalogue ; P : publication.



Les bibliothèques éditent



Michel Bohbot. *Dialogues avec l'art. Livres imprimés, éditions de bibliophilie, ouvrages manuscrits. Estampes, peintures, sculptures*, Médiathèques d'Issy-les-Moulineaux, 2011, 120 p., 21x26 cm, sans mention d'ISBN.

Né au Maroc en 1946, rapatrié à Nice en 1965 où il est l'élève de Butor, puis directeur de la galerie Maeght, expert à Drouot, éditeur

d'art, Michel Bohbot a été toute sa vie collectionneur et poète. Mais son premier métier fut celui de bibliothécaire. C'est ainsi que lui fut confiée la mise sur pied de la première discothèque de prêt des Alpes alors maritimes. L'échange n'a cessé de se poursuivre. Si les expositions se sont succédé, et avec elles, les catalogues, Michel Bohbot a de son côté fait don de 50 pièces à Issy-les-Moulineaux, ce que marque à sa façon la manifestation qui vient de s'achever (22/09-27/11, faisant suite à « Art postal, art posté » en 2008). Sur les 300 numéros exposés, la moitié environ sont

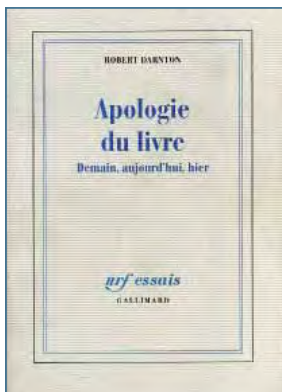
reproduits dans ce catalogue, répartis en trois sections (livres imprimés, éditions de bibliophilie, livres manuscrits et peints) et assortis d'une notice hélas réduite au minimum. Un bref entretien introduit l'ensemble conduit par Jean-Pierre Thomas. Nul ici ne pouvait mieux tenir ce rôle puisque bibliothécaire à Issy, il est également lui-même engagé dans la production de livres d'artistes : trois collaborations avec Michel Bohbot sont recensées dans ce catalogue...² Depuis son arrivée à Nice alors en pleine effervescence – École de Nice, Arman, César, Ben, derniers feux du surréalisme... il n'a cessé d'échanger, de collaborer, de dialoguer avec des artistes aux visées les plus diverses. Ce catalogue rend justice à une œuvre profuse, ouverte à tous les vents du dialogue, où il n'est pas interdit de lire l'influence de son premier maître, Michel Butor. Cet ouvrage sera envoyé gratuitement sur simple demande à la Bibliothèque d'Issy-les-Moulineaux.

Pierre DANA

1. Cf. notre recension de Michel Bohbot. *L'entourage d'un peintre*, Bibliothèque Louis-Nucéra, 2007, in *Bibliothèque(s)*, n° 37, mars 2008, p. 79... dont le présent ouvrage reprend la maquette.

2. Participant au congrès de l'ABF, il a collaboré aux numéros 51 et 57 de *Bibliothèque(s)* et vous a peut-être croqué à cette occasion...

Boîte à idées, boîte à outils



Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Gallimard, coll. « Essais », 2011, 240 p., 14x20,5 cm, ISBN 978-2-07-012846-4

Ce volume est la traduction d'un ouvrage paru en 2009 aux États-Unis sous un titre plus neutre et mieux approprié, *The case for books*. Son surprenant sous-titre faisant état d'un regard à rebours

est également une invention de l'éditeur français ; l'édition originale se contentait d'une chronologie plus traditionnelle orientée, justement, vers l'avenir : *Past, present, and future*. Si Gallimard a voulu harnacher ce livre comme un cheval de bataille dans la mêlée du numérique, ce choix laisse perplexe. Car l'objet n'est pas à proprement parler « un livre », mais un recueil d'articles aux sujets, aux angles, aux enjeux fort divers. Reconnaissons en revanche que le célèbre historien et bibliothécaire de Harvard les a fort judicieusement liés et qu'il parvient au bout du compte à donner sens à l'exercice obligé auquel sacrifie aujourd'hui tout ténor de la profession : sauver le livre « papier » et saluer ses avatars électroniques en évitant deux attitudes, symétriques dans leur naïveté, la nostalgie et l'enthousiasme.

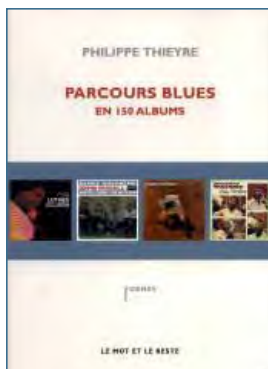
Pour ce faire, la culture pragmatique anglo-saxonne est d'un grand secours. Partir de l'expérience prévient tout discours général, qui en la matière le cède vite à l'emphase ; ramener la métaphysique à l'histoire est une manière de garder la tête froide. En évoquant l'usage des recueils de citations d'Érasme à Jefferson et au-delà, « La lecture et ses mystères » reconnaît l'historicité de l'acte de lire et inscrit la lecture segmentaire, courante sur Internet, dans une tradition ancienne. Une tentative de légitimation peu convaincante reconduite dans l'article qui suit sur la matérialité des supports et la circulation du livre, abordées à partir de l'étude des archives de la Société typographique de Neuchâtel. Dire que ces problèmes ne sont pas nouveaux revient à minimiser la question pourtant cruciale de leur extension et de leur emprise dans un univers mondialisé. La transmission de l'information, sa conservation, l'instabilité et la traçabilité des textes liées aux mutations technologiques mettent en cause l'optimisme de Google Book Search et conclut – après un *excursus* adressé aux « fans de Google » où Darnton raconte, à titre d'exemple, la saga des éditions de Shakespeare – sur la nécessité des bibliothèques : « J'aimerais (...) dire : longue vie à Google, mais ne comptez pas le voir vivre assez longtemps pour remplacer nos vénérables bâtiments ». Le XXI^e s. est confronté à la nécessité de tout conserver, papier et données numériques, tout en préservant le bien commun des visées monopolistiques de géants privés tels que Google. Les bibliothèques devront donc s'entendre sur un « programme commun ». Là encore, édicter les principes ne résout pas la question – la seule – de leur mise en œuvre, des moyens et des bud-

gets à y consacrer. Questions qui prennent un aspect inquiétant à la lueur de l'article intitulé « Mort du livre ou mort du papier ». Celui-ci engage à se méfier des bibliothécaires ici placés sous éclairage bien cru. Darnton fait le critique d'un ouvrage non traduit (puissent ces pages inciter un éditeur à le faire bientôt), *Double Fold : Libraries and the Assault on Paper*. Son auteur, Nicholson Baker, dresse le constat désastreux auquel a abouti la campagne américaine de microfilmage doublée d'une opération de désherbage : des collections détruites, mises en pièces ou à l'encan, des budgets colossaux dilapidés en kilomètres de celluloïd rapidement inutilisables. Les bibliothécaires, obsédés par les questions d'espace et pris de vertige à l'appel du vide, se seraient fait les agents scélérats d'une politique exterminatrice érigée en idéologie, initiée au milieu des années 1950 et menée pendant trente ans. Si Darnton corrige un peu les excès du tableau dressé par Baker, il ne le dément pas, bien au contraire. Et ces pages atterrantes rendent un écho sinistre si on les met en résonance avec certains propos actuels tenus par des professionnels qui, sous couvert d'un discours furieusement moderniste, semblent la proie de ce même syndrome autodestructeur. De même, on peut se demander comment leurs collègues en charge des collections scientifiques ont pu se laisser passer la bride sur le cou par des éditeurs qui ont joué sur leurs abonnements électroniques comme dans une véritable bulle spéculative, mettant en coupe réglée les budgets des bibliothèques de recherche. En

ajoutant à ce problème celui de la crise des éditions universitaires, Darnton appelle à organiser le monde de l'édition électronique de façon plus rationnelle. Aussi revient-il en annexe sur son propre projet d'édition de thèses électroniques : Gutenberg-e (1998-2006). Rendu possible par la multiplication des liens hypertextes – l'idée était de publier ces travaux de recherche de façon stratifiée pour satisfaire à la fois la curiosité de l'honnête homme et l'appétit sourcilleux des chercheurs spécialisés – son échec est révélateur : le travail à fournir était encore plus lourd que l'adaptation d'une thèse aux fins d'une publication papier. Curieusement, « Pour conclure provisoirement » laisse le lecteur se débattre avec l'idée somme toute assez vague qu'« Internet modifiera le monde du savoir » et qu'il faudra prendre cette transformation en charge. Il est vrai que ces dernières pages datent de 1999...

Robert Darnton a dédié sa vie de chercheur au XVIII^e s. Son esprit digressif friand d'anecdotes poursuit ses pensées comme Diderot ses catins. On regrettera peut-être qu'il n'ait pas livré là l'ouvrage que promettait son titre, mais que serait – à l'heure électronique – un livre, fût-il de papier, qui ignorerait tenir son existence de l'acte de lecture ? Des chemins sont tracés ; ils sont pittoresques, mais l'horizon ne se révélera qu'aux lecteurs les plus imaginatifs.

Philippe LEVREAUD



Philippe Thieyre, *Parcours blues en 150 albums*, Le mot et le reste, coll. « Formes », 2011, 360 p., ill. nb, 14,5 x 21 cm, ISBN 978-2-3605-4016-7

L'excellente collection « Formes » du Mot et le reste, que nous suivons ici parce qu'elle fournit aux bibliothécaires les outils qui leur ont longtemps manqué sur des musiques mal connues ou peu – voire pas du tout – documentées, s'est enrichie il y a

quelques mois d'un nouvel ouvrage sur le blues. Si les ouvrages de référence sur la « musique du diable » ne manquent certes pas (dictionnaires, encyclopédies, monographies, etc. : rendons ici hommage au travail d'un bibliothécaire, Gérard Herzhaft, bien connu des amateurs), un nouveau regard, des choix personnels peuvent toujours éclairer quelques pans négligés d'un champ musical foisonnant que les caprices de l'édition phonographique retournent régulièrement. Et c'est ici que le bât blesse.

Si le principe « un musicien, un disque » adopté ailleurs dans la collection est ici reconduit, le choix de Philippe Thieyre, journaliste (*Rock and folk*), érudit bien connu, auteur d'ouvrages sur le rock psychédélique, peut surprendre dans une telle collection. Voulant « accentuer le côté mémorial » et cultiver la nostalgie de ses années d'apprentissage, il a souhaité limiter son corpus aux disques vinyles. Pourquoi pas ? Il aurait alors suffi que soient signalées les éventuelles rééditions en CD, ou

établie une courte liste complémentaire pour satisfaire cette coquetterie tout en évitant à ce travail de restreindre *a priori* son public aux amateurs exigeants ou maniaques, comme on voudra. Cela aurait permis en outre de mettre en valeur quelques rééditions à marquer d'une pierre blanche (Robert Johnson chez Columbia – la réédition Sony de 2011 étant sortie après le livre – ou l'étonnante réédition de Charley Patton par John Fahey chez Revenant). On ne discutera pas des choix – regretter l'absence de Sister Rosetta Tharpe ou de Tampa Red, louer l'introduction de Bongo Joe, Sylvia Embry ou Lazy Lester –, mais on relèvera néanmoins quelques partis pris de présentation qui ne facilitent pas la consultation. Les notices ont été réparties en sections, blues primitif rural, période Chicago, urbaine, blues anglais, époque récente où le blues se mêle au rock, à la pop, au funk, etc. À l'intérieur de chaque section les musiciens sont classés par ordre alphabétique. Bien. Mais il faut soit connaître assez le terrain pour retrouver ce que l'on cherche – et encore, bien souvent, des musiciens pourraient être versés dans l'une ou l'autre des sections –, soit recourir à un index... hélas inexistant. Celui-ci aurait eu de surcroît l'immense avantage de faire apparaître le rôle influent d'artistes souvent évoqués dans les notices des autres (Jimmy Reed, Mickey Baker, par ex.), ou de mettre en valeur des *sidemen* incontournables qui, bien sûr, n'ont droit à aucune entrée (les légendaires frères Myers, Fred Below, ou encore Pinetop Perkins). Nous ne dirons jamais assez combien un index bien pensé (ici, par exemple, ne pas se satisfaire des noms, mais recenser les villes, les instruments) déculpérait la portée d'un ouvrage de ce type.

P.-L. RENOÜ



Association
des Bibliothécaires
de France

collection **Médiathèmes**



Informer et rechercher

Édition nouvelle
coord. Christiane Sauvage
ISBN : 978-2-900177-33-4
30 €

Handicap et bibliothèque

2^e édition
coord.
Marie-Noëlle Andissac
et Marie-José Poitevin
ISBN : 978-2-900177-30-3
28 €

Outils web 2.0 en bibliothèque

coord. Franck Queyraud
et Jacques Sauteron
ISBN : 978-2-900177-31-0
30 €

L'audiovisuel en bibliothèque

coord. Estelle Caron
et Danielle Chantereau
ISBN : 978-2-900177-34-1
30 €

**Des guides pratiques indispensables
aux professionnels des bibliothèques**

Diffusion ABIS

31, rue de Chabrol - 75010 Paris
01 55 33 10 30 - info@abf.asso.fr

Commande en ligne
www.abf.asso.fr

Les langues du monde, le monde des langues

Expo- langues

30^e édition du Salon

La langue française, invitée d'honneur
Francophonie et diversité

4 jours pour...

- rencontrer les éditeurs et les librairies spécialisés
 - assister à plus de 100 conférences et animations
 - échanger avec les acteurs du marché linguistique
 - découvrir les nouvelles méthodes d'apprentissage
- vivre et partager votre passion avec vos pairs !**

1^{er} - 4 février 2012

Paris expo Porte de Versailles - Pavillon 4.1

Le mercredi 1^{er} février,
de 10h à 20h
(journée professionnelle)

Du jeudi 2 au samedi 4 février,
de 10h à 18h

www.expolangues.fr



Nouveau !

*Des langues
& des mots*



Événement organisé en partenariat avec
la Direction de l'Enseignement
français à l'étranger,
de l'Intégration et de la Citoyenneté

Sous le patronage de



Un événement organisé par l'Étudiant, groupe Express-Roularta. Contact visiteurs : 01 75 55 18 98.